

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ECHO DE LA FRANCE.

AUTOMATES.

On ne peut nier que c'est la mécanique qui excite surtout l'admiration des visiteurs à l'Exposition universelle. Le génie du siècle est là triomphant. Vulcain, le forgeron mythologique, si ses fourneaux n'étaient fermés depuis longtemps, les éteindrait de dépit en voyant ces colossales machines sortir des usines de la Grande-Bretagne, de la Belgique, de la Prusse et de la France, qu'on peut nommer la dernière, mais qui, cette année, dispute le premier rang dans les arts industriels comme dans les arts d'ornement. Quand on vient de faire le tour de la galerie où fonctionnent ces géants, ces Briarées aux bras de fer dont la vapeur est l'âme, le *mens quæ agitât molem*, si surtout un élève de l'Ecole centrale, à défaut d'un professeur de l'Ecole des mines, daigne vous donner une explication sommaire de leur mécanisme, résistez modestement au sentiment de méprisante pitié que pourrait vous inspirer la foule qui intercepte le passage autour de la boutique pittoresque où le fabricant de jouets de la rue de Montmorency, M. Théroude, expose, lui aussi, ses petits chefs-d'œuvre animés par un invisible ressort : son écureuil qui court autour d'un large bassin de cuivre, ses pantins qui dansent le menuet, son singe qui fait la grimace, son serin qui voltige dans sa cage, son acrobate muni d'un balancier, son Espagnol vêtu de soie qui, armé de deux raquettes, joue tout seul au volant, etc. Rappelez-vous, si vous n'êtes pas père, que vous avez été enfant, et qu'un théâtre de marionnettes vous procurait les mêmes émotions que vous éprouvez aujourd'hui à l'orchestre de la Comédie-Française. Soyez indulgent pour les badauds qui font le succès de l'exposition de M. Théroude, soyez-le pour M. Théroude lui-même, ce confrère d'un des héros des *Contes de Noël*, de Dickens, le bon père de Berth l'aveugle. Et d'ailleurs, les produits de M. Théroude peuvent faire mieux que

d'amuser le marmot qui en recevra un pour sa fête ou ses étrennes ; ils peuvent réveiller en lui l'instinct de sa vocation, lui inspirer l'ambition de rivaliser avec James Watt, Richard Arkwright, Hargreaves, ou Kay. D'illustres mathématiciens, ingénieurs et mécaniciens n'ont pas dédaigné même de fabriquer des jouets. Lisez plutôt l'article suivant :

L'idée d'appliquer d'une façon ou d'une autre la mécanique à imiter les actions d'êtres vivants est de date fort ancienne. L'Athénien Dédale, l'inventeur le plus ingénieux de son temps, faisait des statues qui se mouvaient d'elles-mêmes et semblaient être douées de vie. Leurs explications toutefois, quant à la manière dont s'y prenait le mécanicien, sont trop vagues pour avoir à nos yeux la moindre valeur. Néanmoins, un sujet si intéressant ne pouvait manquer d'avoir chez les modernes de nombreux commentateurs. Ces derniers mettent en doute la véracité des récits des auteurs anciens et prétendent que les premières statues des Grecs étaient des imitations de celles des Egyptiens, figures lourdes et grossières pour la plupart, aux yeux fermés, aux bras pendants collés au corps, aux pieds réunis l'un contre l'autre. Les statues de Dédale étaient plus artistiques ; elles avaient les yeux ouverts, les bras et les jambes libres, et le sculpteur savait leur donner tant de vérité dans l'attitude, qu'elles paraissaient prêtes à parler ou à marcher, selon le cas. De même qu'Anacréon, émerveillé devant la reproduction en cire de l'objet aimé, s'écria en voyant l'image favorite : " Allons, cire, tu vas parler ! " les Grecs, émerveillés comme lui, s'écrièrent devant les statues de Dédale : " Elles vont marcher. " La génération suivante affirma qu'elles marchaient réellement, et la postérité, enchérissant sur la métaphore, déclara qu'elles se seraient mises à courir sans les liens qui les retenaient.

On attribue à Albert le Grand, le fameux évêque de Ratisbonne, qui vivait au treizième siècle, la construction d'une tête d'airain qui avait la faculté non-seulement de se mouvoir, mais de répondre aux questions. Thomas d'Aquin, disciple de l'illustre savant, fut, dit-on, si effrayé de cette tête lorsqu'il la vit, qu'il la brisa en morceaux, sur quoi Albert s'écria : " Ainsi périt le travail de trente années ! "

Gerbert, qui fut depuis le pape Sylvestre II, passé pour avoir fait, entre autres inventions quelque peu diaboliques, et au moyen de consultations d'étoiles, " une tête de statue qui non-seulement parlait, mais en parlant disait toujours la vérité, soit dans le sens de l'affirmative, soit dans celui de la négative. " Quand Gerbert, par exemple, lui demanda : " Serai-je pape ? " la statue répondit : " Oui. " Et quand il ajouta : " Mourrai-je avant d'avoir dit la messe à Jérusalem ? " la statue répondit : " Non. "

Les vieux chroniqueurs monastiques racontent que cette ambiguïté de réponse trompa si bien Gerbert, que, se flattant de l'agréable don d'une longue vie, il ne songea point à se repentir. Qui à sa place, en effet, eût été assez fou pour courir dire la messe à Jérusalem ? Hélas ! il ne se doutait pas qu'il y avait à Rome une église appelée Jérusalem. L'imprudent pontife alla un beau jour dire la messe dans cette église, et peu de temps après il mourut, "donnant ainsi, ajoute Guillaume de Malmesbury, la preuve manifeste du pouvoir prophétique de la tête d'airain."

Voyons un peu maintenant les tentatives modernes, tentatives infructueuses en définitive, pour faire des images parlantes. En 1846, on montrait à la salle égyptienne de Piccadilly une pièce de mécanique extraordinaire composée d'un buste drapé et d'une tête de cire. Cet automate, que son inventeur, le professeur Faber, de Vienne, appelait *Euphonia*, était, comme son nom l'indique, "une de ces combinaisons basées sur l'étude anatomique et physiologique des organes qui contribuent à la voix humaine et à l'aide desquelles on a essayé d'imiter ces organes au point de vue du son et de l'articulation."

L'auteur, au moyen de tuyaux, de soufflets, de pédales et de clefs au nombre de seize, le tout mu par un clavier comme celui d'un piano, prétendait faire parler son automate. Mais il faut avouer que pour déclarer cette voix humaine, il fallait de la part de l'auditeur une finesse d'ouïe et une dose de bonne volonté immenses.

Vaucanson montra à Paris, en 1738, un automate qui jouait de la flûte. L'automate, projetant l'air avec ses lèvres contre l'embouchure, produisait les différentes octaves en fermant et en ouvrant les trous de l'instrument, forçait l'air plus ou moins comme l'eût fait un musicien de chair et d'os, et régularisait les notes au moyen de ses doigts. Cette singulière mécanique disposait de trois octaves, c'est-à-dire tout ce que peut fournir l'instrument, et donnait des notes très-difficiles à donner par l'instrumentiste humain. Sa hauteur était d'environ cinq pieds et demi avec un piédestal carré qui recélait une partie du mécanisme. La statue non-seulement exécutait des airs variés, mais encore prenait toutes les attitudes d'un musicien gracieux.

En 1741, le même inventeur confectionna un canard qui excita une grande admiration. Le palmipède barbotait dans l'eau, nageait, buvait, et faisait le *couin-couin* le plus naturel. L'imitation de tous les mouvements était complète : il levait et étendait les ailes, lissait ses plumes avec son bec, allongeait le cou, mangeait dans la main, avalait sa nourriture et laissait voir pendant la déglutition le mouvement naturel des muscles du cou ; au moyen d'ingrédients propres à résoudre dans l'estomac le bol alimentaire, il digérait même ce qu'il avait avalé.

L'automate joueur d'échecs du baron Kempelen parut pour la première fois en 1770 à Presbourg. On le fit voir aussi à Paris, à Berlin et autres villes, et partout les plus forts joueurs étaient généralement battus par la mécanique. Le personnage, en riche costume de prince asiatique, était assis devant un échiquier placé sur une espèce de buffet haut de 3 pieds sur 12 de large et 4 de long, et établi sur roulettes. C'est dans cette caisse qu'étaient les cylindres, les leviers et les rouages nécessaires à la machine, et, avant que celle-ci fût mise en mouvement, l'inventeur ouvrait *alternativement* chaque ventail et affirmait que les rouages dont le tout était plein ne permettaient pas à une personne de s'y introduire. Dès qu'un amateur se présentait, l'exhibiteur prenait sa longue clef de fer et remontait le mécanisme, opération durant laquelle on entendait parfaitement le grincement des roues et des ressorts.

Aussitôt les yeux de l'automate se dirigeaient sur l'échiquier, et après due réflexion il levait le bras, plaçait la main sur la pièce qu'il voulait jouer, la prenait entre les doigts et la posait sur le carré où elle devait rester. En cas de faux mouvement, il secouait la tête d'un air mécontent et corrigeait son jeu. Quand l'automate avait fait son adversaire "échec et mat," ses lèvres s'agitaient et il poussait une espèce de son rauque qui servait à avertir celui-ci.

Ainsi, rien n'avait été négligé de ce qui pouvait rendre l'illusion complète, et bien qu'il fût impossible de ne pas penser que la main de l'automate fût guidée, le moyen de communication resta longtemps un mystère. Il arriva pourtant qu'à un moment le voile fut déchiré. Le baron, pour expliquer la chose, ouvrit à la fois les deux portes de la machine: le mécanisme d'horlogerie avait disparu et à sa place se trouvait un joueur d'échecs en chair et en os. Il était assis sur un petit banc à roulettes. Cylindres, leviers et rouages, tout cela était pour la forme et pouvait s'enlever à volonté. Tandis que le spectateur examinait à loisir le mécanisme par une seule porte ouverte, le joueur de l'intérieur se blotissait dans le coin opposé. Il suffisait d'une ou deux répétitions pour mettre celui-ci au courant de cet exercice aussi bien que de la manière de faire mouvoir les mécanismes destinés à faire agir l'automate.

Le mannequin en question courut un jour grand danger. Il venait d'arriver dans une ville d'Allemagne où un prestidigitateur fameux faisait ses tours. L'automate éclipsa bientôt le physicien. Celui-ci, piqué du succès de son rival, alla le voir, et, supposant ce qu'était le secret, il se mit, au beau milieu de la représentation, à crier de toutes ses forces; "Au feu! au feu!" Les spectateurs s'enfuirent de tous côtés. L'automate, dans sa frayeur, fut pris de soubresauts

terribles et semblait être devenu fou. L'exhibiteur heureusement pour lui, ne perdit pas son sang-froid et, poussant l'automate derrière un rideau, il s'empessa de calmer ses craintes. Le prestidigitateur en fut pour sa mauvaise plaisanterie et le joueur d'échecs mécanique n'en eut que plus de succès.

On montra à Vienne, en 1809, un autre automate qu'on appelait "le trompette de Maelzel." Le mannequin en question, vêtu d'un uniforme de trompette de dragons, jouait non-seulement les marches de la cavalerie autrichienne et exécutait toutes les sonneries du service, mais encore faisait entendre une marche et un allegro de Weigl. Il changeait ensuite de costume, prenait l'uniforme de trompette d'un régiment français de la garde, et exécutait alors toutes les sonneries françaises, une marche de Dussek et un allegro de Pleyel. Le dernier morceau de chaque acte était accompagné à grand orchestre.

M. Bohn, l'éditeur anglais si connu, a en sa possession une élégante cage à oiseau, où deux pinsons artificiels se promènent sur les bâtons, agitent les ailes et le bec tout en imitant la note naturelle de l'oiseau. Au centre est une petite fontaine de verre. Au-dessous de la cage, un mécanisme met le tout en mouvement durant deux à trois minutes.

M. Droz, de la Chaux-de-Fonds, a construit, entre autres curieuses mécaniques, une tabatière à musique ovale, longue de 4 pouces, large de 3, et épaisse de 1 pouce $\frac{1}{2}$, qui, outre un compartiment pour le tabac, en a un autre d'où sort, en pressant un bouton, un petit oiseau d'or émaillé de vert monté sur un perchoir d'or et qui fait entendre un chant des plus mélodieux.

Le même mécanicien est l'auteur d'un automate représentant un personnage de grandeur naturelle tenant à la main un stylet de métal. Au moyen d'un ressort préalablement poussé, le personnage en question se mettait à dessiner sur une carte de vélin. Le dessin fini, l'automate se reposait, puis recrayonnait cinq ou six autres cartes.

Le "tigre de Tippoo-Saeb," comme on l'appelait, fut aussi autrefois en réputation. Cet automate avait été construit, suppose-t-on, pour l'amusement du sultan Tippoo, souverain de Maisour, par quelque artiste européen de la cour de ce prince. Il fut trouvé à la mort de Tippoo, en 1799, dans le palais de Seringapatam, et offert par l'armée britannique au musée de la Compagnie des Indes. Il représente un tigre occupé à déchirer un soldat renversé sous ses griffes puissantes. Les dents de l'animal sont enfoncées dans la gorge de sa victime en même temps que les pattes de devant s'appuient sur la poitrine et celles de derrière sur les cuisses du malheureux. Ce groupe contient un mécanisme qui met en mouvement une manivelle adaptée à l'épaule du tigre. A chaque tour de la manivelle,

le bras du soldat se lève d'une manière suppliante et un cri aigu s'échappe de ses lèvres, tandis que, de son côté, le monstre pousse par intervalles de sourds grognements.

On dit que Tippoo passait des heures entières, dans la salle où se trouvait cette machine, à faire tourner devant lui la fameuse manivelle.

Un groupe automate compliqué fut construit aussi pour l'amusement de Louis XIV. Ce groupe consistait en un carrosse avec chevaux, etc. Le cocher faisait claquer son fouet, et les chevaux partaient immédiatement en faisant aller les jambes comme des chevaux véritables. Le carrosse tournait sur la table sur laquelle il était placé et, arrivé devant le roi, il s'arrêtait. Un page descendait alors et ouvrait la portière à une dame qui mettait pied à terre et, avec une révérence profonde, présentait un placet et remontait en voiture. Le page refermait la portière, et l'attelage repartait en même tems que le page regagnait son siège par derrière.

En lisant ces histoires, nos lecteurs regretteront comme nous que tant d'habileté ait été dépensée pour des bagatelles. Que sont les résultats des travaux de Vaucanson à côté du métier à filer d'Arkwright ? L'unique but des inventeurs de toutes ces curieuses machines ne paraît avoir été que d'émerveiller le public ; Arkwright et ses pareils ont, au contraire, contribué à développer à un très-haut point les richesses commerciales de leur pays.

Chez les Grecs de l'antiquité, il y avait une classe d'artistes qui travaillaient spécialement la cire. Les chambres à coucher de ce peuple étaient souvent ornées d'enfants de cire. Mais les sujets les plus fréquemment représentés étaient des rameaux, des fruits, des fleurs et autres compositions tirées du règne végétal. On avait coutume, à la fête en l'honneur d'Adonis, de construire des jardins décorés de paniers de fleurs, etc. Comme l'époque de cette solennité arrivait beaucoup trop tôt dans l'année pour qu'on eût des fleurs et des fruits réels, on les remplaçait par des fleurs et des fruits artificiels de cire.

Les Romains eurent aussi leurs artistes en cire. On dit que l'empereur Héliogabale faisait placer devant ses convives des mets de cire, *fac-simile* des raretés qu'il se réservait pour lui seul.

Les Romains et les Grecs employaient des figures de cire pour charmer en matière d'amour. Ils mettaient ensemble devant le feu une figure d'argile et une figure de cire. L'une se durcissait en même temps que l'autre se ramollissait. C'était l'allégorie d'un cœur qui s'attendrissait, en même temps qu'il se fermait aux séductions autres que celle de l'objet aimé.

Virgile fait allusion à cette coutume dans sa huitième églogue :

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit,
Uno eodemque igni : sic nostros Daphnis amore.

Ces figures de cire jouent un rôle important dans la magie et la sorcellerie du moyen âge. Nous voyons, par exemple, qu'en Angleterre, au temps de Richard II, une figure de cire "faite par magie et maléfices" disait des paroles sinistres à ce monarque faible et dépravé. Le Parlement, raconte la légende, fut assemblé et la figure magique s'écria : "La tête sera séparée du tronc! La tête sera renversée! Les pieds seront élevés au-dessus de la tête!" La malheureuse situation de la nation anglaise à cette époque fit supposer que cette prédiction avait trait au renversement et à la mort du roi.

"Parmi les moyens les plus simples,—lisons-nous dans un récent travail sur la sorcellerie,—qui se présentent à l'imagination pour indiquer aux puissances surnaturelles les effets malfaisants qu'on attend d'elles sur des êtres moraux est l'accomplissement symbolique de l'acte désiré sur une effigie de la personne qu'on veut en voir victime. De là viennent la déification d'idoles, le supplice du feu infligé en effigie à des politiques détestés, etc. Dans la pratique de la sorcellerie, la méthode employée pour produire symboliquement la mort ou un dommage matériel a un caractère d'uniformité qui permet d'en déduire un système arrêté." Ainsi, l'on faisait en cire le personnage de l'individu voué à la persécution et l'on faisait fondre la statuette devant le feu. Le principal chef d'accusation porté en 1541 contre Eleanor Cobham, la femme du duc de Gloucester, "le bon duc Humphrey," comme l'appelait le peuple, fut qu'elle avait par-dessus elle une figure de cire, "faite par les maléfices des nécromanciens," laquelle figure, à mesure qu'on la faisait s'amollir et se fondre devant le feu, avait la propriété, par sympathie magique d'amollir et de fondre de même la chair et la substance du roi Henri VI et de faire sécher la moëlle dans les os du monarque.

Quelquefois ce n'était pas le personnage entier que représentait la figure magique, mais son cœur ou quelque autre partie vitale de son individu. Il arrivait aussi qu'on remplaçait la cire par une teinture. Dans la plupart des cas, on laidait l'objet d'épingles, d'aiguilles ou de flèches. Ben Johnson, qui, dans son *Masque des reines*, parle de toutes les superstitions en vogue de son temps, dit dans son troisième charme : Je leur plante des aiguilles dans le foie sur des modèles de cire et de laine.

With pictures full wax and of wool
Their lives I stick with needles quick.

Dans la "Sorcière" de Middleton, Hécate dit: "A-t-on planté des aiguilles magiques dans le cœur de cire?"

Le roi Jacques, dans sa "Démonologie", a examiné à fond l'opération de ce charme; aussi cette haute sanction donne une importance toute particulière à la pratique en question dans les procès de sorcellerie subséquents d'Angleterre et d'Ecosse. En voici un exemple: En 1676, sir George Maxwell, de Pollock, tomba tout à coup malade pendant un séjour à Glasgow. Une servante de Pollock-House affirma qu'une femme nommée Janet Mathie, dont le fils s'était introduit subrepticement dans les jardins de Pollock, avait une figure de cire représentant sir George et que cette figure, dans laquelle on avait planté des épingles, était la cause de la maladie du baronnet. L'histoire du Renfrewshire de Crawford fournit d'amples détails sur le procès auquel cette accusation donna lieu, et sur la condamnation de tous les individus, moins un, qui s'y trouvèrent impliqués.

Si les figures de cire ont eu un si triste rôle, il est, d'un autre côté, consolant de penser qu'on s'en est servi largement aussi comme moyens d'étude appliqués à la conservation de l'existence. Depuis deux siècles on a fait en cire une innombrable quantité de pièces anatomiques. Le palais de Florence a plus de trente salles remplies de préparations de ce genre, ainsi que de reproductions de substances végétales. L'idée d'appliquer la cire à l'étude de l'anatomie appartient, dit-on, à un médecin de Gênes qui, voulant conserver un corps humain par embaumement et ne pouvant arriver à empêcher la putréfaction de se produire, le fit imiter en cire aussi correctement que possible.

Bientôt après, au commencement du dix-huitième siècle, de très-belles figures de cire furent exécutées par trois artistes italiens nommés Eroole Lelli, Giovanni Manzolini et Anna, femme de ce dernier. On trouvait encore, il n'y a pas bien longtemps, de nombreux spécimens de leurs productions à Bologne, à Paris, à Turin, à Pétersbourg. Plus tard Fontana, à Florence, poussa cet art à un plus haut degré de perfection. Les commandes lui arrivaient en si grand nombre qu'il dut employer un personnel nombreux d'anatomistes, de modeleurs et de peintres. Il limitait généralement ses modèles à la représentation des parties intérieures du corps humain. Il existait, à Londres, dans Piccadilly, un musée de cette espèce appartenant au docteur Kahn.

A Wittenbourg, Vogt, pour ses cours, se servait toujours de pièces anatomiques de cire. En France, plusieurs personnes se sont fait une grande réputation dans ce genre de travaux.*

* Citons surtout le docteur Auzoux, dont les préparations anatomiques de carton-pâte sont connues dans le monde entier.

Tout le monde sait qu'à côté de ces collections scientifiques, on a fait de la sorte des galeries de personnages historiques ou célèbres à un titre quelconque qui, pendant longtemps, ont été très en vogue. Jusqu'en 1839, il y a eu une exposition de cette espèce dans l'abbaye de Westminster. Ce spectacle, car c'en était un, devait son origine à la vieille coutume qui existait autrefois dans tous les convois de grands personnages de placer sur la tombe, comme une sorte de monument temporaire, l'effigie du décédé exécutée en cire et à laquelle on donnait l'apparence de la vie. Quelques-unes de ces reproductions étaient faites, il faut l'avouer, avec beaucoup de talent. L'une des dernières a été celle de la belle Stuart.

Le doyen et le chapitre de l'Abbaye trouvèrent tant de profit à cette exhibition qu'ils firent fabriquer des figures pour ajouter à la popularité de celles qu'ils possédaient déjà. Horace Walpole stigmatise le fait dans une de ses lettres. "On fabrique maintenant, dit-il, de nouvelles poupées de cire de la reine Elisabeth, etc., pour attirer la populace et lui extorquer des gros sous." La "Vie de Seth Ward" de Pope contient un curieux passage relatif à ce côté de notre sujet. "Une autre fois, est-il dit, il (le docteur Barrow) prêchait à l'Abbaye. C'était jour de fête. Ici je dois informer le lecteur que tous les jours de fête, excepté le dimanche, les employés de l'église sont dans l'usage, entre le sermon et la prière du soir, de montrer au menu peuple les tombeaux et les figures des rois et des reines exécutées en cire. On y va de tous les coins de la ville et chacun donne ses deux sous pour voir la "comédie des morts," ainsi que j'ai entendu un clown du Devonshire appeler cette exhibition. Les rats d'église, voyant le docteur Barrow en chaire après une heure passée et craignant de perdre à l'entendre un temps qu'ils eussent pu employer plus profitablement à recevoir l'argent des amateurs de tête de cire, se mirent à faire jouer l'orgue à côté de lui et ne cessèrent ce manège qu'ils ne lui eussent fait quitter la place."

Une exhibition analogue, mais à laquelle le menu peuple n'avait point accès, se faisait à l'abbaye de Saint-Denis, près Paris. Un M. Cole, un Anglais, l'alla voir le 22 novembre 1765. "M. Walpole, raconte-t-il, dans le journal qu'il a laissé, informé par M. Mariette que l'on conservait dans le trésor de l'abbaye des effigies de cire de quelques-uns des derniers rois de France, demanda à l'un des moines de les lui faire voir. On ne les montrait pas souvent et elles n'étaient pas très-connues. Dans quatre placards placés au-dessus de ceux qui renferment les bijoux, les croix et les curiosités, étaient rangées huit figures déguenillées d'autant de rois de France jusqu'à Louis XIII. Ces masques sont, dit-on, très-ressemblants, ayant été moulés sur

nature immédiatement après la mort." Le cicerone informa M. Cole que la face du roi Louis XIII était tellement ridée qu'on n'avait pas pu en prendre un moule. La raison est au moins singulière.

Londres a eu depuis longtemps le privilège des exhibitions de figures de cire. L'une d'elles, située au numéro 164 de Fleet-street et fondée par une Mrs. Salmon, jouit d'une grande célébrité. Le *Spectator* la mentionne plus d'une fois; elle eut la vogue pendant plus d'un siècle. Il n'est personne qui ne connaisse la collection de Mme Tussaud, dans Baker-street. Dirigée aujourd'hui par les fils de la fondatrice, elle n'a pas cessé d'être une grande "attraction" pour le public de Londres.

Revue Britannique.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

5ÈME CONFÉRENCE.—29 DÉCEMBRE 1867.

DE LA GUERRE.

Monseigneur, Messieurs,

Si je jette un regard sur le chemin que nous avons parcouru, je marque le point de départ aux frontières de la société domestique, qui a fait l'objet de nos conférences de l'année précédente, et de la société civile, que nous nous étions promis d'étudier cette année. Après avoir essayé de définir les rapports de la famille et de l'État, nous avons constaté le caractère sacré du double élément qui forme les nations: le pouvoir, qui est essentiellement divin, et l'âme nationale, qui est essentiellement religieuse.

Considérant ensuite que les nations sont multiples comme les familles, nous nous sommes demandé si elles n'étaient pas reliées à leur tour en une société supérieure; et après avoir écarté le lien politique, qui n'est point propre à cette œuvre, nous avons admiré *la société des nations*, constituée à la fois, dans l'ordre naturel par le droit des gens, dans l'ordre surnaturel par l'Eglise catholique.

Aujourd'hui, messieurs, la logique me place en présence d'un fait aussi fréquent que terrible, et qui semble la négation de la société des nations: je veux parler de la guerre.

Arrêtons-nous au pied de cet arbre de mort, qui a pris une croissance si puissante et si vaste au sein du genre humain. Creusons à ses racines pour en découvrir la profondeur; remontons à l'entour

de son large tronc pour atteindre sur ses rameaux les fruits de destruction, et parfois les fruits de salut que les nations y peuvent recueillir.

En d'autres termes, messieurs, je rechercherai avec vous, dans une première partie, les origines de la guerre, et dans une deuxième, je m'efforcerai d'en pénétrer la nature et les résultats.

PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINE DE LA GUERRE.

I. Je ferai pour la guerre, cette loi de mort, ce que j'ai fait pour l'amour, cette loi de vie: j'en chercherai la racine première jusque dans les profondeurs de l'animalité.—On a dit, de nos jours, au nom d'une fausse science, que les origines historiques de l'homme étaient dans l'animal. Sous toute erreur se cache une vérité, et, bien longtemps avant la science moderne, les Pères de l'Eglise avaient enseigné que l'homme doit contempler dans les espèces inférieures non-seulement les crayons aussi variés que fidèles de son organisme corporel, mais l'ensemble complet des passions de son âme.

Ce n'est pas sans raison que le Créateur a fait précéder notre apparition sur la terre par le règne prolongé de la brute. Pendant ces jours de la Genèse, qui furent sans doute des siècles et des milliers de siècles, l'animalité a été la préface nécessaire de l'humanité: Dieu l'écrivait alors, nous la lisons aujourd'hui. Eh bien, si je parcours la série de ces êtres qu'on a pu nommer, après François d'Assise, *nos frères inférieurs*, j'y vois partout la guerre. Dans les airs comme sur la terre, partout des cris de mort, partout du sang qui coule, des chairs déchirées et des os broyés! Les profondeurs muettes de l'Océan ne cachent pas un autre spectacle.

La guerre m'apparaît donc comme la loi même des rapports des êtres; et si je devais formuler cette loi, je le ferais ainsi: La vie est faible et défaille en elle-même, elle a besoin d'un aliment; la vie est féconde et déborde au dehors, elle a besoin d'une limite. Or Dieu a voulu que la mort lui fournit sa limite comme son aliment. Quelques chrétiens naïfs ont pu croire qu'avant le péché d'Adam, les animaux étaient étrangers à tout instinct féroce. Saint Thomas d'Aquin leur a répondu depuis longtemps. La discorde entre les animaux n'est pas une suite du péché, mais une condition de la nature. C'est ce souffle fier, cruel, destructeur, et conservateur à la fois, conservateur parce qu'il est destructeur, destructeur parce qu'il est conservateur... le souffle qui respire dans les entrailles même de la vie! Ce n'est pas le

péché, mais Dieu qui a fait ces choses ; c'est lui qui a étendu la mort, et, avec la mort, la guerre d'un bout à l'autre de la création !

Et maintenant, fatigué de ce spectacle d'horreur,—car c'est de l'horreur, après tout!—si je relève mes yeux vers cet autre monde. . . j'ai regardé le monde inférieur, je vais regarder le monde supérieur, ce monde que la raison soupçonne, que l'expérience n'atteint pas, mais dont la révélation nous raconte l'histoire, le monde des esprits. Il y a une chaîne d'êtres corporels presque sans nombre, qui s'étend au-dessous de moi ; comment, au-dessus de moi—puisque je suis le microcosme, le centre et le résumé du monde—n'y aurait-il pas une autre chaîne d'êtres spirituels, d'individus et d'espèces plus riches, encore dans leur développement ? . . .

Eh bien, monde des anges, vous, du moins, m'offrirez-vous un spectacle de paix ? C'est le monde de la vérité ; la vérité crée l'ordre et l'ordre crée la paix. . . Saint Augustin a défini la paix “ la tranquillité de l'ordre, *tranquillitas ordinis*.” Je trouverai la tranquillité de l'ordre se balançant majestueusement dans ces régions de la sérénité et de la lumière.

Mais non, messieurs, mais non ! et l'historien du monde supérieur nous parle de tout autre chose ! Il nous montre pour ainsi dire le souffle de l'animalité remontant d'en bas jusqu'en haut, et la discorde apparaissant au ciel. “ J'ai vu, nous dit le prophète saint Jean, un grand dragon roux, *draco magnus rufus*.” C'est celui dont Jésus-Christ a dit qu'il est homicide dès le commencement, c'est le père de la mort et l'inventeur de la guerre ! “ J'ai vu un grand dragon roux qui entraînait dans les plis de sa queue la troisième partie des étoiles du ciel ! . . . Et un grand combat se livra dans le ciel : d'un côté Michel avec ses anges ; de l'autre, Satan avec les siens ; et Satan fut vaincu et précipité sur la terre.”

Ce n'est pas seulement un combat de pensées, les pensées de la vérité s'opposent aux pensées de l'erreur ; ce n'est pas seulement un combat des cœurs, les inspirations des grands cœurs répondant aux révoltes ou aux défaillances des cœurs pervertis. C'est plus que cela ; c'est la force ! On a dit : force et matière. C'est vrai, force et matière ! mais ce qui est vrai aussi, c'est force et esprit ! Dans l'esprit de l'homme et dans l'esprit de l'ange il y a plus que la pensée, plus que le sentiment, plus que le commandement de la volonté ; il y a l'énergie substantielle, la force ! Et quand la force s'oppose à la force, il y a la guerre ! Satan n'a pas été convaincu, mais précipité, *projectus est in terram* *

* Apocalypse, XII.

Telle est l'origine *extra-humaine* de la guerre. Le R. P. Hyacinthe croit qu'il faut remonter jusque-là pour expliquer son origine humaine.

II. J'en viens maintenant à l'homme. L'homme n'est ni ange ni bête, a dit Pascal ; mais comme le résultat d'un mélange étonnant, et si Dieu n'en était l'ouvrier, je dirais d'un mélange bizarre de l'ange et de la bête. Je trouve dans son être inférieur les instincts de la bête.

Cette force de conservation et de destruction qui agite l'humanité toute entière, je la sens dans les veines de l'homme et jusqu'en ces régions de l'âme que la scolastique nous a si bien décrites, et où l'appétit concupiscible et l'appétit irascible s'appuient l'un sur l'autre et se fondent par moments en un seul.

L'homme, il est vrai, avait reçu la raison pour dominer, réprimer et diriger ses passions ; mais voici que, touchant d'une part aux colères de la bête, il a touché de l'autre à l'orgueil de l'ange. Renversé sur la terre, l'ange a rencontré le berceau de l'homme et l'a inondé de son poison. Pervertie désormais, cette raison, qui devait tout gouverner pour le bien, a tout gouverné pour le mal ; et combinée avec les élans de la passion et les puissances de la matière, elle a porté la guerre à des proportions qu'elle eût ignorées sans elle.

L'homme est le guerrier par excellence, et, comme parle l'Écriture, le robuste chasseur devant Jéhovah, *robustus venator coram Domino*, Aussi cette même Écriture a-t-elle défini sa vie entière un combat sur la terre, *militia vita hominis super terram*.

Combat au dedans de lui-même ! La bête et l'ange s'y livrent cette guerre que nous connaissons tous, où nous n'échappons aux étreintes des sens que pour tomber sous les serres de l'orgueil ! Combat dans la famille ! L'époux et l'épouse, les pères et les enfants divisés entre eux, et les ennemis de l'homme dans sa propre maison ! Caïn conduisant son frère Abel dans la campagne et se levant contre lui, *consurrexit Cain adversus fratrem suum Abel*, et versant, pour la première fois ce sang que but la terre effrayée, et pour lequel elle n'a cessé de crier vengeance, *vox sanguinis clamat de terrâ*.—Combat enfin entre les races et dans la société toute entière ! En ces jours-là, dès le berceau du monde, il y avait des géants sur la terre : c'étaient les puissants du siècle et les hommes fameux, *isti sunt potentes a sæculo viri famosi* ; et leurs violences n'ont été châtiées par les flots du déluge que pour reparaître sous d'autres formes, sur ce globe, éternel champ de bataille.

III. D'après la nature même des origines de la guerre, on est en droit de conclure sa perpétuité au sein de l'humanité déchue. La guerre ne tient pas à des circonstances extérieures à la nature humaine, on ne saurait la ranger parmi ces imperfections sociales dont on peut

attendre la disparition du progrès de la raison et des mœurs : elle est un effet permanent du péché originel.

La paix universelle, procédant du développement indéfini de la nature humaine et de ce qu'on appelle d'un grand nom, mais d'un nom trop souvent vide de sens, *le progrès* ; la paix universelle est donc une chimère. Chimère de nobles esprits, je le sais, chimère de cœurs généreux, mais qui n'ont compté ni avec le christianisme ni avec la réalité !

Ah ! si l'on me parlait d'un progrès vers la paix dans les idées, les mœurs et jusque dans les institutions des sociétés chrétiennes, tendant à rendre les chances de la guerre de plus en plus rares et difficiles, je comprendrais ce langage et j'y applaudirais ! Je ne suis pas de l'école de ces catholiques qui ont fait de la guerre une sorte d'idéal divin. La guerre, c'est l'idéal du péché ; je viens de le dire, c'est l'idéal de la brute et de Satan. La paix au contraire, c'est l'idéal du christianisme. Mais on n'atteint pas l'idéal ici-bas, et même on ne s'en rapproche qu'autant qu'on suit les voies qui y conduisent. . . .

L'auteur de la paix, c'est celui dont nous venons de fêter la naissance, nous les chrétiens, et vous peut-être aussi, vous les rationalistes, dans les souvenirs involontaires de votre berceau et dans la magie de ces chants qui ont passé sur la nuit de Noël ! “ Un petit enfant nous est né, s'est écrié Isaïe ; le sceptre est sur son épaule, *cujus imperium super humerum ejus*, et on l'appellera le prince de la paix, *princeps pacis*. Sous son règne les nations briseront leurs glaives et les changeront en socs de charrue, et le vêtement souillé de sang sera la proie des flammes, *erit in combustionem et cibus ignis*.

Ah ! messieurs, le prophète ne dit pas que c'est la vieille humanité qui fera ces merveilles ; il affirme au contraire que c'est ce nouveau-né, jeune comme l'éternité d'où il vient et comme l'avenir où il va ! *Pater futuri sæculi*, père des siècles à venir, qui ne ressembleront pas aux siècles passés, sur son berceau les anges chanteront : Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Et sur son tombeau entr'ouvert, dans la splendeur de sa résurrection, lui-même, vainqueur de la mort, du monde et de l'enfer, dira à ses disciples : Ne craignez pas, la paix est avec vous !

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA NATURE ET DES EFFETS DE LA GUERRE.

Ayant à étudier la nature de la guerre, le R. P. Hyacinthe constate dès le début une nouvelle application de ce dualisme mystérieux qui gouverne le monde créé, et surtout le monde déchu. Il y a deux

guerres; la *guerre païenne* et la *guerre chrétienne*. La guerre païenne est la force au service de la passion, depuis les emportements de la vengeance jusqu'aux calculs de l'ambition. La guerre chrétienne est la force au service du droit, soit que l'on défende son droit personnel, soit que l'on intervienne en faveur du droit d'autrui.

I. La guerre païenne, ou la force au service de la passion.

J'ai voulu éviter l'empire universel. Je le retrouve aujourd'hui au cœur de mon sujet, et force m'est cette fois de m'arrêter devant lui.

L'empire universel se confond avec la guerre païenne. Le glaive est son instrument, ce glaive de la conquête qui ne dit jamais : assez ! parce qu'il est dans la main de la plus froide et de la plus ardente des passions humaines : la domination !

Nabuchodonosor, roi des Assyriens, ayant défait dans une grande bataille son puissant voisin le roi des Mèdes, sentit son cœur s'élever en lui-même, et jura par son trône qu'il étendrait au loin son empire.

Il convoqua donc ses conseillers et ses généraux, et tint dans son palais ce que l'Écriture a si bien nommé le mystère de son conseil : *habuit cum eis mysterium consilii sui*. Ces politiques-là, en effet, ont besoin de mystère; elles craignent le grand jour, et nous savons pourquoi. Car le secret de Nabuchodonosor n'en est plus un; il a passé d'empire en empire de cabinets en cabinets, et il est aujourd'hui l'objet du mépris et de l'indignation du monde entier. *Dixitque cogitationem suam in eo esse, ut omnem terram suo subjugaret imperio*. Le voilà, ce secret ! la voilà, cette pensée superbe autant qu'inepte : dominer sur l'univers entier !

Il appelle Holopherne, le chef de ses milices. " Marche, lui dit-il, contre les peuples de l'Occident, contre ceux-là surtout qui ont osé résister à mes ordres; prends toutes les villes fortes, compte tous les royaumes." Holopherne obéit et ses armées sans nombre se répandent comme des sauterelles sur la face de la terre; partout elles portent, avec la dévastation et la mort, la terreur du nom de Nabuchodonosor, roi des Assyriens. Mais voici qu'au milieu de ces peuples d'esclaves se rencontre un de ces petits États qu'on méprisait déjà, et dans ce petit État, une bicoque cachée dans les montagnes de la Palestine et ignorant le luxe des cités de l'Asie.

Au foyer de ses pères, sous le cilice et dans la cendre, une jeune veuve y pleurait son époux et y priait son Dieu. Judith se lève, au nom de la patrie menacée; armée de sa chaste beauté et de son courage inspiré, elle marche seule au camp des barbares, et n'en revient que tenant dans ses mains de femme—j'allais dire dans ses mains de vierge—la tête du tyran ruisselante de sang.

La petite Judée ! c'eût été grand dommage qu'elle fût devenue une

province de cet empire des Assyriens, avec lequel elle avait d'ailleurs tant de rapports d'origine et de langue ! Sans elle, nous ne serions ni chrétiens ni Français, et nous ferions partie de cette immense agglomération de peuples qui fut l'empire romain.

Les petits Etats ! c'est Dieu qui les a faits, et j'espère bien qu'il ne les laissera pas détruire. Car sa providence préside à l'histoire, et c'est elle qui les a placés entre les grands Etats comme la négation de l'empire universel, comme l'obstacle pacifique aux chocs de leur puissance, aux projets de leur ambition.

Les petits Etats ! c'est-à-dire le droit sous sa forme la plus touchante et la plus sacrée, le droit faible et désarmé.

Les petits Etats ! c'est-à-dire les foyers de la civilisation la plus brillante, depuis ces villes de la Grèce antique qui nous ont donné Eschyle et Sophocle, Aristote et Platon, jusqu'à ces républiques de l'Italie moderne à qui nous devons la Renaissance.

Ce rêve de l'empire universel, qui faisait pleurer Alexandre à la pensée que le monde avait des bornes tandis que son ambition n'en avait pas, a pris plus tard une autre forme.

On connaît mieux la terre aujourd'hui ; on sait que son étendue se refuse à un seul empire ; mais on la partage en vastes zones dont chacune représente un monde. Il y a le monde slave, le monde germanique, le monde américain, pour n'en pas nommer d'autres. Or dans l'étendue de chacun de ces mondes, on s'efforce de rapprocher les peuples en les arrachant aux liens sacrés de l'histoire et des traités ; on en appelle au droit naturel des races, et, s'il est nécessaire, à une mission supérieure et mystérieuse comme le destin. Et tandis qu'on essaye de fondre les royaumes et les nations dans les creusets de cette alchimie nouvelle, les faux sages s'écrient que c'est là le progrès !

Et moi je dis que c'est rétrograder vers les âges barbares !—Je reviens à mon livre, à ma Bible inspirée. Daniel les a vus, ces empires géants, dans l'avenir comme dans le passé, et pareil à saint Pierre, dans son extase, il les a vus sous la forme des bêtes. "En la première année de Balthazar, roi de Babylonne, Daniel eut un songe, et voici la vision de sa tête pendant qu'il dormait sur sa couche, telle qu'il l'écrivit depuis dans le volume de Dieu." Il voyait le genre humain dans son image la plus naturelle : une mer immense et houleuse, et la nuit au-dessus ; et sur cette mer et dans cette nuit, les quatre vents du ciel se livraient des combats furieux. *Ecce quatuor venti cœli pugnabant in mari magno.*

Le prophète regardait la tempête, et voici que du sein des flots il voyait s'élever quatre bêtes monstrueuses. L'une paraissait une lionne, mais elle avait des ailes, et ses colères étaient portées d'un bout du

monde à l'autre avec la rapidité de l'aigle. L'autre était comme un léopard ; elle avait quatre têtes, et les quatre parties du monde s'inclinaient devant elle. Puis venait l'ours du septentrion : trois rangs de dents armaient sa gueule, et Daniel entendit une voix qui disait : Lève-toi et mange beaucoup de chairs, *surge, comede carnes plurimas !*

Et pendant que l'ours se levait pour son hideux festin, un autre monstre paraissait derrière lui, plus terrible et plus étrange que tous ceux qui l'avaient précédé. Ses dents comme ses ongles étaient de fer : il ne mangeait pas, il broyait, et quand il avait broyé dans sa gueule sanglante, il foulait aux pieds les restes de sa victime. La bête portait au front une corne grandissante, symbole de la force brutale ; et cette corne, siège aussi de l'orgueil de l'esprit, avait les yeux d'un homme, et une bouche de blasphèmes qui disait de grandes choses, *os loquens ingentia*, et qui parlait contre la justice et contre Dieu.

Assez, assez, sombres visions ! Je vous ai vues, moi aussi, non pas dans la prophétie, mais dans l'histoire ! . . .

II. La guerre chrétienne, ou la force au service du droit.

“ Je regardais, continue Daniel, — et cela est écrit des siècles avant Jésus-Christ ; — je regardais dans la vision de nuit, et voici que sur les nuées du ciel venait comme le Fils de l'homme, il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours et parut devant sa face. Et il reçut la puissance et l'empire : tous les peuples et toutes les langues lui obéiront, et son royaume ne sera point détruit *.”

Sur les ruines de ces dominations violentes, le Rédempteur est venu établir cet empire nouveau, où toutes les nations, en gardant leur indépendance, deviennent pourtant un seul peuple de Dieu. C'est la civilisation chrétienne, ou, comme on disait autrefois, la chrétienté : empire pacifique de sa nature, puisqu'il n'a point à se propager par le glaive, mais qui devient guerrier quand il lui faut se défendre contre ses ennemis. Le fils de l'homme est le prince de la paix, et cependant les prophètes lui ont vu entre les dents le glaive à deux tranchants . . .

C'est ce glaive matériel que Dieu n'a pas remis aux mains pacifiques des chefs de son Eglise, mais qu'il a confié au pouvoir dans les sociétés politiques, empires ou républiques. Ce glaive a pour mission unique de défendre la justice contre les agressions violentes. Le R. P. Hyacinthe se demande pourquoi il est nommé le glaive à deux tranchants.

Parcequ'il y a deux sortes d'attaques contre la civilisation chrétienne ; deux barbaries qui la menacent, l'une au dehors, l'autre au dedans.

* Daniel, VII, 13, 14.

Toute agression injuste aux frontières d'un peuple est une barbarie. Il faut donc que la nation, dans la personne de ceux qui la représentent et la gouvernent, puisse tirer le glaive et frapper le barbare. Le droit des individus peut demeurer quelquefois désarmé sous l'oppression des forts, et c'est alors qu'il réserve à la justice son plus sublime triomphe : le martyr. Il n'en est pas de même du droit des sociétés : pour elles ce ne serait plus de l'héroïsme moral, mais une faute autant qu'un déshonneur, de tendre la joue gauche après qu'on les a souffletées sur la droite. Un grand patriote italien l'a dit : "L'indépendance est aux nations ce que la pudeur est aux femmes. Qu'importe les autres vertus, quand celle-là vient à manquer * !"

Au-dedans il est une autre barbarie. Ce n'est point celle de la nation. La nation n'a point à se défendre contre elle-même, elle est conservatrice autant que libérale ; assise dans la dignité de ses foyers, ce qu'elle déteste plus encore que la guerre extérieure, c'est la guerre intestine. . . . Mais il y a eu de tout temps, et surtout il y a dans les heures mauvaises, une minorité sans liens avec les intérêts et avec les devoirs, et qui, impuissante dans l'ordre des idées, est toujours prête à en appeler à la violence.

Avec cette barbarie du dedans, tant qu'elle n'attaque pas, l'épée n'a rien à voir ; c'est même un principe chez les peuples libres que la force armée n'a point à intervenir dans la police intérieure, et chez nos voisins, que j'ai souvent cités, le constable a pour insigne exclusif et pourtant obéi, la baguette de la loi. Mais si la rébellion court aux armes, il faut que la nation et le prince à sa tête tirent contre elle ce glaive dont l'apôtre a dit :

"Ce n'est pas sans raison que la puissance porte le glaive ; car elle est le ministre de Dieu pour exécuter sa vengeance, en punissant celui qui fait le mal †."

Tel est le caractère essentiellement défensif de cette guerre chrétienne, où la force est exclusivement au service du droit. Le R. P. Hyacinthe en a conclu la dignité du soldat et la grandeur de son rôle dans la civilisation chrétienne. Il a surtout glorifié dans l'armée ce sentiment de la hiérarchie et de la discipline qui, de nos jours, tend à s'affaiblir dans le reste de la nation.

Je n'ai jamais appelé liberté l'insulte et la révolte : pour moi, la liberté, c'est la dignité de l'homme qui s'incline devant sa conscience, et, par conséquent, devant la loi et devant le magistrat. On n'est pas

* César Balbo. *Les Espérances de l'Italie.*

† *Épître aux Romains*, XIII, 4.

libre sans savoir obéir. Eh bien ! ce grand sens de l'obéissance se perd parmi nous, et nous avons besoin que l'armée nous le conserve. Ce ne sont pas des esclaves, messieurs, ce sont des soldats, et des soldats français ! Il y a eu des prétoriens à Rome : en France, il n'y aura jamais que des soldats ! des soldats qui trouvent dans l'épée sur leur cœur, dans le drapeau sur leur tête, la double leçon de l'obéissance et de la fierté !

III. En traitant de la nature de la guerre, le R. P. Hyacinthe n'a indiqué que très-imparfaitement ses effets. Ce serait le sujet de tout un discours. Les effets immédiats sont toujours destructeurs, et c'est pourquoi les paroles suivantes devraient être un axiome de la sagesse des nations : "Celui qui a fait croître deux brins d'herbe là où il n'y en avait qu'un seul, a fait plus pour l'humanité que le conquérant qui a gagné vingt batailles." Toutefois, la Providence, habituée à tirer le bien du mal, a souvent placé dans la guerre le principe de la régénération morale des sociétés.

Ce sont ces bienfaits terribles, mais incontestables, que je voudrais indiquer d'un mot en finissant. . . . Mon Dieu ! comment dirai-je ? Il est des heures dans la vie des nations où la paix devient pour elles un danger, presque un fléau. La richesse est trop souvent fatale aux individus, non pas qu'elle soit un mal, elle est au contraire un très grand bien ; mais parce que l'homme mauvais abuse du bien lui-même, surtout quand ce bien sourit à ses passions.

Aussi la sagesse divine a-t-elle dit : "Bienheureux les pauvres ! il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux." La paix est un bien encore plus excellent, et toutefois, par l'abus qu'en font les peuples, elle peut leur être aussi funeste que la richesse aux individus. La paix, du reste, développe la richesse et la fait circuler dans le corps social ; puis avec la richesse, elle développe le luxe dans la vie privée comme dans la vie publique, et surtout chez les femmes où il revêt son caractère le plus séduisant et le plus corrupteur.

Cependant, comme dans un sépulcre splendide et infecte, les mœurs se décomposent dans ce calme effrayant. A côté d'eux l'intelligence se décompose aussi. J'ai quelquefois rapproché les sophistes des courtisanes : je ne devrais plus le faire, si je songeais à l'art dans cette chaire. Mais je n'ai point souci de l'art, et je veux avant tout mettre à nu des plaies qu'on s'obstine à cacher.

Oui, pendant que le luxe dévore les entrailles d'une nation, pendant qu'au sein de cette dissolution croissante, les courtisanes élèvent de toutes parts leurs têtes superbes, comme les vers sur le cadavre qui les nourrit, il surgit une autre engeance de corruption et de mort qui s'attache non plus au cœur, mais au cerveau : les sophistes, qui corrompent à la fois la raison publique et la langue qui lui servait

d'organe. Ils s'attaquent successivement aux plus grands mots de cette langue, liberté, progrès, civilisation, morale, et Dieu lui-même ; et dans les vases de la parole, à la place du parfum de la vérité, ils laissent un poison mortel.

Ils prennent à tâche de pervertir toutes les idées droites et de les remplacer par des abstractions sans précision et sans réalité. Puis, au milieu de ces fantômes qu'on poursuit dans le vide, qu'on embrasse dans la volupté des rêves, comme Orphée embrassait Eurydice aux portes de l'enfer, des esprits en démence s'écrient : Des faits ! des faits ! les hypothèses étaient pour nos aïeux : pour nous les faits et la réalité !

Des faits ! Mais les voici : l'ennemi à nos portes, notre honneur insulté, notre indépendance menacée ! S'il faut tout cela pour nous arracher à ceux qui nous perdent, Dieu nous l'accordera, parce qu'il nous aime et veut nous sauver malgré nous. Des faits ! voici les faits qui dissipent l'ivresse des abstractions, qui rendent le sens de la réalité : la guerre, la victoire ou la mort ! Le drapeau de la France, tout troué de balles, tout rouge de sang, qui pend, glorieux haillon, mais ne recule pas !

Les femmes de la France qui se lèvent, indignées, derrière leurs époux et leurs fils, et qui chassent du fouet de leur colère et de leur dégoût les courtisanes péle-mêle avec les sophistes !... Place à la sœur de charité qui vient panser les blessés au champ de bataille ! Place au prêtre catholique, qu'on a méconnu, qu'on a appelé l'homme du passé, l'homme de l'étranger, tandis qu'il était l'homme de la nation dans son présent comme dans son passé : le voici pour absoudre, pour serrer dans ses bras, pour couvrir de ses larmes et de ses baisers ceux qui vont mourir et qui n'ont pas leur mère !

Aux approches de ces jours, comme au temps des calamités d'Israël, on dit : la paix, la paix ! pendant que le Seigneur, peut-être, a dit : la guerre ! Les souverains vont au-devant l'un de l'autre et se disent : mon frère ! et comme s'ils en doutaient, le répètent encore. Les peuples leur font écho. Des rives de l'Atlantique aux bords de la Méditerranée, les intérêts coalisés protestent contre la guerre, tantôt par le morne silence des affaires, tantôt par les plaintes bruyantes des ouvriers.

Les hommes de la parole et de la plume appuient les intérêts au nom des idées, et encore une fois le monde entier s'écrie : la paix ! Et pourtant, comme sous le coup d'un orage, on respire la foudre dans l'air, les peuples sentent aussi dans leur atmosphère je ne sais quelle électricité terrible, et ce que Jésus-Christ a nommé des opinions de guerres, *opinionum bellorum*.

Fils de Bethléem, père du siècle futur, prince de la paix, oh ! donnez-nous la paix, la véritable paix ! Dissipez ces opinions de guerres,

sauvez chaque nation par elle-même, régénérez la France par ses propres enfants ! Elle est si grande encore, elle pourrait être si paisible et si prospère, si on la laissait à ses véritables instincts !

Mais s'il était trop tard, grand Dieu, si dans votre sagesse vous en aviez décidé autrement, rendez-nous sur les champs de bataille la foi que nous avons reçue sur un champ de bataille, cette foi de Tolbiac qui a fait notre grandeur et qu'on veut nous ravir. Faites couler dans la guerre le sang de nos jeunes hommes trop précieux pour se tarir dans la stérilité, pour se corrompre dans les plaisirs d'une indigne paix.

Sortez du fourreau, glaive du Seigneur et de la France, *gladius Domini et Gedeonis*, sortez et faites votre œuvre : faites-la vite et faites-la complète !

Et maintenant, ô épée du Seigneur, *ô mucro Domini*, rentrez dans le fourreau, refroidissez-vous et faites silence ! *Refrigerare et sile !*

6^E CONFÉRENCE. — 5 JANVIER 1868.

DE LA CIVILISATION.

Monseigneur, Messieurs,

Les nations forment entre elles une société supérieure si intime et si nécessaire que la guerre elle-même, avec ses discordes et ses horreurs, ne suffit pas à la détruire. Mais n'ont-elles pas aussi une œuvre commune à accomplir, fruit du développement de chacune et des rapports de toutes ? Poser cette question, c'est y répondre, et vous avez nommé la Civilisation.

La civilisation est un mot vague, je le sais, comme tous ceux qui désignent des idées générales ; un mot sujet par conséquent aux interprétations les plus diverses, et trop souvent aux abus les plus redoutables. Est-ce un motif pour l'abandonner ? Et parce qu'il plaira à des esprits infirmes ou pervers de toucher à tout pour tout flétrir, faudra-t-il leur laisser déflorer une langue et corrompre à leur aise ses plus nobles paroles et ses plus légitimes idées ? Je ne le pense pas, Messieurs, et voilà pourquoi je garde le mot *civilisation*, et je m'efforce de le définir.

La civilisation me semble être au corps social ce qu'est la santé au corps humain : le résultat d'une harmonie pratique entre les fonctions des organes et les lois de la vie ; et par là même, la barbarie m'apparaît comme un état morbide, où les principes constitutifs de l'ordre social sont habituellement méconnus et violés. Je définirai donc la civilisation l'état des peuples dont l'activité, réglée par la justice, se développe dans le bien-être matériel et moral, ou, en d'autres termes, la pratique des nations vertueuses et prospères.

La civilisation est multiple autant que complexe : complexe, parce

qu'elle renferme plusieurs éléments ; multiple, parce qu'elle se réalise sous plusieurs formes. Aussi devons-nous écarter tout d'abord ce moule absolu, qu'une certaine école voudrait imposer à l'humanité tout entière. Une forme unique ne saurait convenir à tous les pays et à tous les temps, ni, dans le même temps et le même pays, à toutes les classes. Nous n'avons pas en Europe de castes exclusives et fermées, mais nous avons et nous aurons toujours des classes. — Or je distingue deux formes principales de la civilisation, qui feront la division de ce discours : l'une répondant aux besoins de la grande majorité des hommes, embrassant les éléments primitifs et indispensables de l'ordre public, et formant comme la base immense de la pyramide sociale ; l'autre, concentrant dans un nombre de mains relativement petit ce que je nommerais les forces accessoires de la civilisation, en faisant resplendir au sommet de l'édifice une magnificence, qui, pour appartenir à quelques-uns, n'en tourne pas moins au profit et à l'honneur de tous.

PREMIÈRE PARTIE.

DES LOIS ESSENTIELLES DE LA CIVILISATION.

Le R. P. Hyacinthe a prouvé que, dans sa forme primitive et essentielle, la civilisation résulte de l'accomplissement de trois grandes lois : loi de l'amour dans la famille, loi du travail dans les champs, loi de la prière dans les temples.

I. — *Loi de l'amour dans la famille.*

J'ai parlé de l'amour dans la famille. Quelques-uns ont trouvé que je l'avais trop fait : je me reprocherais plutôt de ne l'avoir pas fait assez. Montrer l'indissoluble union de l'amour et de la famille, c'est la tâche la plus noble et la plus nécessaire que puisse s'imposer un esprit sérieux, et surtout un prêtre ; et, pour ma part, je n'ai jamais compris ces théologiens sans génie et sans cœur qui méconnaissent ce grand sentiment de l'âme humaine et semblent craindre de déshonorer leurs lèvres en prononçant son nom.

J'ose affirmer qu'ils ont, sans le vouloir, préparé le règne des écrivains sans conscience qui, séparant à leur manière la passion du devoir, ont exalté l'amour sans en comprendre la dignité, et lui ont fait cette suprême injure de le confondre avec le caprice ou la volupté. Quand il ne se tourne pas uniquement vers le ciel, en devenant la virginité, l'amour ne peut fleurir qu'au sanctuaire domestique, de cette double floraison si charmante et cependant si grave et si pure : le mariage et la paternité.

Quoiqu'il en soit, je n'ai pas, pour le moment, à revenir sur cet important sujet ; je me borne à observer que, dans toutes les sociétés

prospères, la vie publique est subordonnée à la vie privée. Cela n'est pas vrai seulement en ce sens que l'Etat, ayant pour mission de protéger les droits de la famille, se trouve à son égard dans la relation du moyen à la fin, et qu'il est de la nature du moyen de se subordonner toujours et partout à la fin ; mais cela suppose encore que les citoyens eux-mêmes concentrent au foyer domestique la meilleure part de leur activité, persuadés que si, pour servir dignement et utilement l'humanité, il la faut servir avant tout dans la patrie, de même aussi il faut servir et aimer la patrie dans la famille !

Là se passe surtout le drame de la vie humaine, délicieux et poignant comme les passions légitimes du cœur, grave comme le devoir, actif comme l'intérêt, qui est un devoir aussi, calme et recueilli comme l'étude et la prière. C'est donc pousser une nation dans une direction pleine de mensonge et de péril que d'ouvrir exclusivement, ou même principalement, devant elle les perspectives de la vie politique. Sans doute la vie d'un grand peuple est à ses comices et à sa tribune, mais avant tout elle est à ses foyers !

Qui nous donnera des philosophes pour enseigner ces choses, des écrivains et des artistes pour les peindre, des hommes surtout pour les pratiquer ! Ah ! regardez de l'autre côté des Alpes, cette petite Suisse, notre voisine, pays de la famille et du travail, de la vie simple, honnête et heureuse, pays aussi de la démocratie libre et traditionnelle ! Et vous, démocratie française, parce que vous méconnaissiez la famille autant que la religion, vous en êtes encore, après quatre-vingts ans, aux langes pleins de cris et de sang de votre impuissant berceau !

II. — *Loi du travail dans les champs.*

En abordant cette loi du travail, qui a des rapports si étroits avec la loi de la famille, le R. P. Hyacinthe a remarqué qu'elle est exclusivement propre au genre humain. En règle générale, l'animal laissé à lui-même ne travaille pas, tandis que l'homme a reçu dans sa création même la glorieuse obligation du travail : *posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illum.** Considéré dans les masses, le travail s'exerce par les mains et sur la matière, et pour préciser encore, c'est l'agriculture : *in sudore vultus tui vesceris pane.†*

L'agriculture est donc une des lois principales de la civilisation ; et puisque, à l'heure même où je parle, une cérémonie nationale s'accomplit en son honneur, † qu'il me soit permis d'insister sur son importance trop souvent méconnue. Je voudrais ne séparer jamais les

* Genèse, II, 15.

† Genèse, III, 19.

‡ La distribution des récompenses de l'Exposition universelle de 1867 pour l'agriculture.

intérêts de la religion de ceux de la patrie. Je sais que certains esprits trouvent dans ce rapprochement un danger, ou tout au moins une inconvenance : pour ma part, j'y vois simplement le devoir du chrétien et du citoyen.

Je dis que l'agriculture est l'élément primitif et principal de la civilisation, et cela pour trois raisons. D'abord, parce qu'en faisant passer l'homme de l'état normal à l'état sédentaire, elle devient le point de départ, ou du moins la condition essentielle des sociétés civiles. Ensuite, parce qu'elle produit l'œuvre par excellence de la civilisation dans l'ordre matériel, base lui-même de l'ordre spirituel, je veux dire le pain. Enfin, parce qu'elle retient les peuples dans le séjour qui leur est le mieux approprié, loin des villes et dans les champs.

1^o L'agriculture est le point de départ des sociétés civiles.

Avant elle, je vois des tribus nomades, tribus de chasseurs et surtout de pasteurs. Ce ne sont point des sauvages, je l'ai dit, et nous avons admiré leur genre de vie sur les hauts plateaux de l'Asie, au pays des grandes herbes, comme dans les pages de la Genèse, sous les tentes d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Mais ce ne sont point des civilisés non plus, au sens où je prends présentement ce mot, puisqu'ils ne sont point organisés en sociétés civiles. C'est l'agriculture qui fixe le nomade, qui l'arrête à la prairie, au bois, au vallon, dont la richesse ou la beauté lui ont souri davantage.

Le nomade asseoit sa tente, dresse la borne de son partage et contracte avec le sol cette alliance stable, d'où naissent aussitôt deux faits si grands et si féconds eux-mêmes : l'organisation de la propriété et celle du travail. La propriété existait déjà : la famille possédait sa tente et les objets abrités par sa tente. Le travail existait aussi : les pasteurs élevaient leurs troupeaux. Mais ni le travail, ni la propriété n'étaient organisés. Or, dès qu'ils le sont, les intérêts mis en présence en viennent bientôt aux mains, et avec eux les droits ; car c'est l'honneur particulier de l'homme qu'au fond de tout intérêt il y ait pour lui un droit ; et de cette collision de tous les intérêts et de tous les droits résulte le besoin plus vivement senti d'un arbitrage commun, d'un pouvoir central et souverain, de la société civile en un mot.

2^o L'agriculture est la créatrice du pain.

La science moderne analyse le pain et nous y découvre des merveilles : mais elle n'a achevé ni de les voir, ni de les dire * Elle nous a montré toutefois le blé, ce nourricier des peuples, discernant dans le sol, comme par un instinct infallible et puissant, les traces impercep-

* Voir le remarquable *Rapport sur les commerces du blé, de la farine et du pain*, par M. Le Play. Paris, in-4^o, 1860.

tibles des éléments nécessaires à notre corps, le phosphore, par exemple, essentiel à nos os ; et puis les concentrant dans une riche et généreuse substance : le froment : le froment, lait de la terre à l'homme, comme le lait est le pain de la mère à l'enfant, aliment royal des peuples civilisés ! Je sais bien qu'il ne l'est point partout, mais c'est une des causes qui nous placent, nous occidentaux et chrétiens, au degré supérieur de la civilisation.

Nourriture du corps, le pain l'est, en un sens, de l'esprit lui-même. Faites les fiers tant qu'il vous plaira, hommes de l'idée, toujours est-il que votre intelligence s'éteindrait dans le vide si le sang ne montait au cerveau, comme l'huile dans la lampe, pour y devenir l'aliment authentique de cette flamme de la pensée qui éclaire et réchauffe le monde lorsqu'elle ne le consume pas ! Or le sang puise dans le pain sa sève la meilleure, et conséquemment le développement du génie, comme celui de la richesse, a son principe dans un grain de froment.

Oui, toute vie est dans le pain : la vie matérielle comme dans sa substance, la vie intellectuelle comme dans son instrument, la vie religieuse comme dans son symbole ; et pour en finir avec ses gloires, il faut le suivre jusque sur l'autel catholique où il devient, entre les mains du Christ, dans le plus étonnant des mystères, la nourriture éternelle des âmes et le centre magnifique de la religion du genre humain ! " Voici le pain de Dieu qui donne la vie au monde." *

3° L'agriculture retient la civilisation sur son principal théâtre, qui est la campagne.

Je ne voudrais pas être injuste envers les villes : je ne les nommerai pas avec le poète, " les étables des nations," * et je n'attends pas, comme lui, leur disparition dans l'avenir. Quels que soient en effet les vices et les misères qu'elles recèlent et qu'elles enfantent, les villes sont des centres nécessaires et glorieux de la vie des peuples. Seulement ce sont des centres exceptionnels. Le véritable théâtre que la Providence a préparé à l'activité des sociétés n'est pas la ville, mais la campagne. C'est là qu'elle a réuni, avec une sorte de luxe, les conditions les plus favorables à la santé du corps et de l'âme.

C'est là que les populations ouvrières réalisent plus aisément l'alliance féconde du bonheur et de la vertu, tandis que les classes supérieures, s'y préservant elles-mêmes de la corruption, trouvent à exercer sur une vaste échelle cette influence de la fortune et de l'éducation, qui devrait être leur jouissance la plus vive comme elle est leur devoir le plus sacré. L'absentéisme des riches, qui a précédé celui

* *Évangile de saint Jean*, VI, 33.

* M. de Lamartine.

des paysans, a été le commencement de nos fléaux : nous n'y porterons remède qu'en reprenant sous des formes nouvelles, appropriées à la société actuelle, les traditions de la vie de chaumière et de château.

Nous ne décentraliserons efficacement qu'après avoir fait pénétrer cette conviction dans les esprits et plus encore dans les cœurs : la meilleure habitation de l'homme n'est pas dans les capitales, ni même dans les villes de province, mais à la campagne. Aussi, lorsque je vois, au sein d'une nation, s'établir un courant contre nature, la population se déplacer d'une manière fatale, et, si je l'ose dire, le sang du corps social se porter tout entier vers la tête, je redoute les plus grands malheurs ; je refuse d'applaudir à des splendeurs factices, et je m'écrie enfin, comme Henri III, en présence de cette capitale déjà trop vaste : Paris, tête trop grosse pour la France qui la porte !

III. — *Loi de la prière dans les temples.*

La loi de la famille et celle du travail font acheter leurs joies au prix de bien des sacrifices ; et l'homme ne saurait longtemps s'y soumettre sans le secours de la religion. La loi de la prière, obligatoire en elle-même, l'est donc encore au point de vue des deux autres lois, dont elle sauvegarde l'accomplissement.

J'aime les faits, surtout quand ils unissent la poésie, la morale et l'utilité. Si vous le permettez donc, j'invoquerai de nouveau l'exemple de ce petit peuple basque, aux frontières duquel s'est passée mon enfance. Grâce à un système d'habitations isolées, grâce à leurs libertés séculaires plus larges et plus pratiques que nos libertés modernes, grâce surtout à leurs traditions morales et religieuses, les Basques, dans un pays montagneux, peu favorable à la culture, ont réalisé l'idéal de la vie rurale ; et sous ce ciel de Biscaye, le plus triste de l'Espagne, ils donnent le rare spectacle d'un peuple content et joyeux, dédaignant la richesse et ignorant la pauvreté. Chez eux, la sécurité est si grande que les bestiaux et les fruits peuvent demeurer, sans crainte des voleurs, au milieu des champs, parce qu'ils sont, comme on l'a si bien dit, sous la garde du septième commandement de Dieu.

Le R. P. Hyacinthe a particulièrement insisté sur l'observation du dimanche comme réalisation de la loi sociale de la prière. Le dimanche observé par les paysans dans la prière et la joie, au double sanctuaire de la famille et de l'église, est le signe de la civilisation ; comme au contraire, dans nos grandes villes, le dimanche violé dans le travail et le blasphème, le lundi fêté dans l'orgie sont les symptômes de la barbarie la plus abjecte.

Je ne peux me défendre d'un rapprochement, qui est tout à la fois un contraste et une harmonie. Cette cité, illustre à tant de titres, et sous bien des rapports la tête du monde civilisé, a toujours reconnu pour sa patronne une humble paysanne, la bergère Geneviève.

A travers les vicissitudes des siècles, le cœur des Parisiens lui est resté fidèle, et chaque jour encore, autour de sa chaise, les grands et les petits se rencontrent dans un même empressement et une même confiance. On se souvient que ce fut elle qui, amenant les bateaux sur la Seine, approvisionna Paris au temps de la famine ; elle surtout qui, dans son instinct prophétique, démêla parmi les flots des barbares ceux qui ne pouvaient que détruire et ceux qui devaient féconder ; elle qui, par la puissance de sa prière, repoussant les Huns, avec Attila, vers l'Asie, fit rentrer les Francs, avec Clovis, dans le lit du baptême et de la civilisation. C'est une fille des champs qui a fait ces choses, mais ce n'était point une barbare, et c'est justement qu'elle préside, à Paris, aux destinées de la France et de la civilisation !

DEUXIÈME PARTIE.

DES ÉLÉMENTS SUPÉRIEURS DE LA CIVILISATION.

Le R. P. Hyacinthe propose d'établir trois choses : le fait d'une civilisation supérieure, la légitimité de cette civilisation, et enfin ses dangers.

I. — *Fait de la civilisation supérieure.*

Les deux lois de la famille et de la prière sont les mêmes au sommet et à la base de la société, mais il n'en est pas ainsi de la loi du travail. Le travail n'est pas tout entier dans les mains.

Un jour vient où, s'ouvrant les vastes champs de l'esprit, il cherche à les féconder à leur tour en y semant la science. La science, à ce degré où elle mérite le nom de science, n'est pas absolument nécessaire au genre humain ; s'il sait son âme et Dieu, l'amour et le devoir, le travail et la mort, le genre humain possède la réponse aux questions souveraines que lui posent sa pensée au dedans et la vie au dehors. La science n'en est pas moins le luxe indispensable des grandes civilisations. Elle s'y développe dans deux directions principales, selon qu'elle est contemplative ou active.

La science contemplative, que n'a-t-elle pas embrassé de son regard ? Elle a vu l'invisible, pesé l'impondérable, décomposé la molécule dans les laboratoires de la physique et de la chimie. Maîtresse du monde inorganique, elle conquiert chaque jour par la physiologie le monde organisé ; et tenant la vie même dans les flots du sang qu'elle interroge et dirige à son gré, elle cherche à pénétrer ces secrets redoutables que jusqu'ici nous avons portés en nous sans les sonder.

Elle règne plus haut encore : elle plane dans la région des âmes et s'appelle la philosophie, et au dessus de l'âme elle étudie les idées qui l'éclairent, et au-dessus des idées, Dieu qui les illumine... Oui, partir

de l'atome, remonter par le sang et par l'âme, par les idées et par Dieu jusqu'au sommet des choses, et ne s'arrêter que là, comme l'aigle ébloui, dans son vol immobile en fixant le soleil, c'est l'œuvre de la science ! Et moi, je pousserais des cris inconsolables, si l'humanité était privée de ces audaces sublimes et de ces ivresses fécondes !

Ce n'est pas tout cependant ! La science est féconde, je viens de le dire, elle ne saurait demeurer enfermée au sanctuaire de la contemplation, comme une vierge dans sa calme et lumineuse beauté. Elle se retourne donc vers l'activité de la matière, elle épouse le travail productif et enfante avec lui la puissance et la richesse. Aux mains de l'ouvrier détourné des sillons, elle remet des instruments et des méthodes qui tiennent du prodige, et elle lui dit : Va maintenant, empare-toi du globe et transforme-le ! Et comme dans ces guerres foudroyantes, conduites par le génie et servies par la fortune, chaque jour est marqué par une victoire éclatante : les découvertes se succèdent en se dépassant, et la science appliquée par l'industrie pousse les sociétés, de triomphe en triomphe, vers un avenir qu'elles entrevoient à peine et qui les ravit en les épouvantant !

Puis, sur les épaules robustes et nues de cette civilisation positive qui domine et exploite la matière, voici que l'Art vient jeter un manteau royal et constellé : toutes les splendeurs de la peinture, de la statuaire, de l'architecture, toutes les harmonies de la musique et de la poésie tombent du ciel, comme une extase, sur le mouvement et le bruit du travail !

II. — *Légitimité de la civilisation supérieure.*

Cette civilisation n'est pas seulement un fait, mais un droit et un devoir : le droit de la royauté de l'homme sur la nature, le devoir du lieutenant de Dieu dans la création. C'est l'accomplissement du commandement primitif : Croissez et multipliez, remplissez la terre et soumettez-la à votre empire, "*replete terram et subjicite eam.*" *

Le R. P. Hyacinthe a remarqué que pour faciliter aux sociétés chrétiennes l'accomplissement de ce précepte, la divine Providence a développé dans leur sein la faculté de la richesse et celle de l'abstraction dans des proportions tout à fait inconnues des sociétés païennes. La civilisation, fondée sur le détachement et l'abnégation, a réalisé les meilleures conditions de la fortune privée et de la fortune publique, et c'est par la recherche principale, et en un sens exclusive, du royaume de Dieu et de sa justice, qu'elle a été conduite à la possession du monde. *Querite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.*

Quant à la faculté d'abstraire, qui est la créatrice de la science proprement dite, elle est sans doute un apanage naturel de la race

* Genèse, I, 28.

européenne. Mais elle n'y a reçu son plein développement que sous l'action du christianisme. Quelle distance entre la raison païenne et la raison chrétienne ! Entre le génie scientifique de la Grèce antique, et celui des docteurs de l'Eglise et des philosophes chrétiens !

III. — *Dangers de la civilisation supérieure.*

L'expérience de tous les siècles ne le dit que trop, les sociétés sont facilement entraînées à abuser de la richesse et de la science ; ou plutôt de tels abus sont inévitables en dehors d'une réaction énergique et soutenue contre les effets du péché originel. De ces abus, lorsqu'ils se multiplient, résulte la double corruption que le R. P. Hyacinthe a déjà signalée, et qui nous envahit de plus en plus : la corruption des mœurs, et celle de la raison elle-même.

Nous avons eu, en France, au commencement du siècle, une grande école spirituelle, qui malheureusement, incomplète sur certains points, erronée sur d'autres, n'en demeure pas moins l'honneur d'un pays dont elle n'a pas su être le salut. Elle avait refoulé dans le dix-huitième siècle les doctrines matérialistes ou simplement sensualistes, dont elle refusait de continuer la tradition chétive et malsaine ; et nul alors ne pouvait en prévoir le retour prochain.

Mais, victorieuse du matérialisme, héritière, en partie du moins, de la tradition de Platon, elle crut pouvoir se passer de la révélation chrétienne. Elle méconnut les réalités de la vie morale et religieuse, et abusant des idées comme d'autres avaient abusé des faits, elle laissa après elle des disciples infidèles, peut-être conséquents qui revinrent, par les voies mêmes qu'elle leur avait ouvertes, à ce scepticisme et à ce matérialisme, dont l'opprobre, à l'heure où je parle, pèse plus lourdement que jamais sur l'esprit français.

Affeuse barbarie intellectuelle, dont pour ma part je rougis devant l'Europe, et plus encore devant l'avenir, et contre laquelle je ne protesterai jamais avec assez de fréquence et d'énergie ! Ce n'est plus seulement le Verbe divin fait chair dont ils blasphèment l'histoire et la doctrine ; c'est le Verbe humain lui-même qu'ils veulent étouffer dans ces clartés premières qui président à la raison des sages et au bon sens des peuples.

Dieu n'est plus un être personnel ; sous cette forme, il pouvait répondre aux besoins des siècles passés : il est aujourd'hui une idée de l'esprit, une loi du monde, une abstraction enfin ! La liberté est une illusion de la conscience : l'homme n'est pas libre, lors même qu'il se croit tel, car il agit toujours sous la pression d'un mobile fatal ! La distinction du bien et du mal varie avec les individus comme avec les climats et les siècles : elle tient à la diversité des aspects où peut se placer notre esprit, et, en définitive, elle n'est qu'un jeu d'optique !...

Je m'arrête, Messieurs, devant ces pentes qui du sommet de la civilisation peuvent entraîner une nation, ou tout au moins les classes supérieures d'une nation, dans une barbarie infiniment plus profonde et plus irrémédiable que celle des peuples simples et grossiers.

Oh ! que j'aime mieux les paysans, et comme les appelle la démocratie, dans son langage insultant et superbe, les populations ignorantes de nos campagnes ! Je retourne vers eux, je vais leur demander ce que rien ne remplace : le souffle divin du bon sens et des bonnes mœurs !

De ces dangers effrayants de la civilisation supérieure, le R. P. Hyacinthe tire une conclusion importante et peu méditée : c'est que la religion est encore plus nécessaire aux riches qu'aux pauvres, aux grands qu'au peuple.

La religion, d'ailleurs, n'est pas seulement le préservatif des sociétés humaines dans leur état présent : elle est encore la prophétie de leur état futur. L'homme est un être trop plein de mystères pour dire son dernier mot ici-bas ; la civilisation répond à une idée trop grande pour se réaliser, sous sa forme complète et absolue, ailleurs que dans la cité éternelle.

Cet état définitif des choses est celui que Cicéron pressentait déjà : "La cité de ce monde est universelle, et doit renfermer les dieux avec les hommes, *universus hic mundus una civitas communis deorum atque hominum.*"* C'est celui surtout que les prophètes ont contemplé sous les yeux de la Jérusalem nouvelle, cité de Dieu qui commence sur la terre, mais ne s'achève que dans le ciel : "Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux : et ils seront son peuple, et Dieu lui-même au milieu d'eux sera leur Dieu : "*Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis, et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus.*" †

L'attente de cette vie suprême s'est exprimée dans l'une des institutions les plus belles et les plus méconnues de l'Eglise catholique. Après avoir envisagé la civilisation sous ses formes diverses, me sera-t-il permis de dégager de ma chétive personne la sublimité de l'état religieux, et de saluer dans le véritable moine, non pas je ne sais quel fossile d'un passé qui ne revivra plus, mais le précurseur le plus clairvoyant et le plus hardi du dernier avenir ?

C'est l'homme qui, sans méconnaître ce qu'il y a de grand dans le monde actuel, l'aimant au contraire et prenant cœur à tous ses intérêts, s'enthousiasme d'une forme plus haute et encore absente, que la foi lui rend comme sensible. Dépassant du regard les réalités les plus par-

* *De Ligib.*, I, VII.

† Apoc. XXI, 3.

faites, et jusqu'aux utopies les plus téméraires et les plus splendides, il semble montrer un rivage invisible et dire à l'humanité toujours impatiente d'aborder avant le port : Plus loin ! plus loin encore !

Dans la vie de saint Benoit, écrite par saint Grégoire le Grand, historien digne de son héros, il est rapporté qu'une nuit, devant l'heure de ces hymnes sacrés qui s'exhalent du cloître au milieu du silence et de l'obscurité, l'homme de Dieu contemplait le ciel par la fenêtre de sa cellule. Une lumière mystérieuse se fit à ses yeux, et le monde entier fut amené devant lui et comme ramassé dans un rayon de soleil.

“ Il le vit, dit l'inscription qu'on lit encore aujourd'hui dans la tour qu'il habitait au mont Cassin, il le vit et le dédaigna, *inspexit et despexit.*” Ce monde qui fut son œuvre à lui, patriarche des moines d'Occident, et, si je l'ose dire, patriarche aussi de la civilisation européenne, quand il le regarda au-dessus des obscurités du temps, dans la clarté du soleil éternel, il le trouva petit et méprisable !

Faisons comme lui, Messieurs, et sur le point de nous séparer pour une année encore, promettons-nous de travailler avec plus d'intelligence et de dévouement que jamais à l'œuvre de la civilisation en Europe, et avant tout en France. Usons-y nos forces, dépensons-y nos jours et nos nuits ! Mais à mesure que nous ferons cette œuvre, regardons-la plus haut qu'elle-même et que nous dans le rayon divin de l'avenir : *inspexit et despexit !* Aimons-la, parce qu'elle prépare cet avenir ; dédaignons-la, parce qu'il la dépassera.

Monseigneur l'archevêque de Paris a ensuite pris la parole en ces termes :

Je ne voudrais pas retenir plus longtemps la noble assemblée, et cependant je désire qu'elle ne se sépare pas avant que je l'aie remerciée des sympathies dont elle a bien voulu entourer l'éloquent conférencier de Notre-Dame, et des sentiments religieux dont elle a donné le témoignage à tout Paris et à toute la France.

Je crois vous interpréter aussi, Messieurs, en remerciant l'éminent prédicateur du zèle apostolique qu'il a porté dans cette chaire et des leçons élevées qu'il en a fait descendre.

Le sujet qu'il a traité est étendu, complexe ; il est d'autant plus difficile qu'il s'y mêle forcément des opinions et que tout n'y est pas à l'état de doctrine définie par l'autorité ; mais vous rendrez cette justice à l'orateur, qu'en exposant et discutant les systèmes, il s'est constamment montré pleins d'égards pour les personnes, comme le voulaient d'ailleurs son caractère bien connu et sa charité sacerdotale.

Quoi qu'il en soit de tel ou tel détail, une chose essentielle et frappante se dégage de tout ce que nous avons entendu, et particulièrement de cette dernière conférence : c'est que la société vit de croyances, de morale, de respect et de dévouement. Telle est, si je ne me trompe, la conclusion pratique à laquelle le prédicateur a voulu nous amener.

La société se compose de certains éléments primordiaux, puissants, irréductibles, vraiment divins dans leur origine et dans leur énergie. Ils se nomment l'autorité et la liberté, le pouvoir et l'obéissance, le devoir et l'intérêt, le droit et la force. Ils sont dans le monde avant vous, et ils y resteront après vous. Si vous parveniez à les chasser par un côté des affaires humaines, ils apparaîtraient de l'autre en vous menaçant de leur éternité. Tout ce que vous pouvez faire, c'est de les déplacer, de les combiner dans des proportions plus ou moins heureuses, mais toujours variables.

De ces combinaisons, causes ou résultats des révolutions et des guerres, naissent les formes diverses des gouvernements, les institutions et les lois qui, du haut en bas de la société, déterminent les droits et les devoirs, règlent l'activité et sauvegardent les intérêts tant particuliers que généraux. Elles donneraient satisfaction aux justes exigences de tous et de chacun si, se tenant à égale distance d'une autorité trop absolue et d'une liberté trop indépendante, elles pouvaient établir le règne et l'action tempérée de l'une et de l'autre dans la pondération et la mesure. *Nec totam servitutem, nec totam libertatem*, disait un ancien.

Mais il n'est guère possible que ces combinaisons heureuses soient pleinement réalisées ou durent longtemps ; il y a de cela deux raisons : la première, c'est l'humaine imperfection à laquelle les événements se chargent de donner des leçons, mais qu'ils ne corrigent pas. *Vitia erunt donec homines*, disait encore le même grand esprit. Et en effet, naturellement, avec son orgueil, l'homme n'aime pas tout ce qui a mission de le régler et de le contenir. De plus, dans son âpre avidité, il endure difficilement qu'on réprime en lui la passion des jouissances matérielles et les tendances d'un égoïsme subversif.

Pas de dépendance, nulle contrainte ! voilà son cri. Chacun travaillant de la sorte à son émancipation personnelle, tous parlent de leurs droits, nul ne veut parler de ses devoirs. En un mot, le caprice est la règle, et l'intérêt fait loi. Tel est le premier obstacle.

Le second obstacle qui contrarie le jeu des institutions et trouble la paix sociale, c'est que, pour les peuples comme pour les individus, la vie est une création continuée, un perpétuel devenir. Tout ce qui tombe dans le temps est soumis à la loi du temps, qui est la vicissitude

et le changement. Rien ni personne ne peut s'y dérober. Les transformations étant donc inévitables, il importe de modifier avec intention, avec une autorité intelligente et ferme, ce qui se modifierait sans dessein au gré d'une liberté aveugle et passionnée.

Mais c'est là que les choses nous attendent, c'est là que se manifestent l'impuissance et la vanité de la sagesse humaine; elle ne sait pas apprécier exactement le degré d'intensité qu'elle doit donner ou laisser prendre à l'autorité et à la liberté, à la force d'impulsion et à la résistance; car si quelques esprits chétifs et pervers suffisent à déchaîner l'une, peu de génies sont capables de gouverner l'autre avec cette juste mesure qui produit la paix durable et la prospérité des empires.

Toutefois, et c'est ici que revient la conclusion pratique de notre cher prédicateur, il y a dans le monde un réformateur des vices, un modérateur des forces sociales, un principe dont l'action, si elle était plus générale, rendrait moins fréquentes et moins graves les conséquences d'un douloureux antagonisme entre les éléments divers qui s'agitent au sein des Etats.

Ce principe, ce n'est ni une forme de gouvernement, ni des mesures économiques, ni un ensemble de lois, ni un drapeau plus ou moins vieux ou illustre; c'est le sens moral, c'est l'esprit religieux, c'est la vertu.

Les plus grands maux des sociétés viennent du dedans: les lois civiles et la science humaine ne peuvent les combattre que par le dehors. La religion seule sait les attaquer et les vaincre dans leur source profonde, et elle y arrive en répandant ses doctrines qui donnent une base divine à tous les droits, un caractère sacré à tous les devoirs, qui mettent toutes les institutions sous la garde du respect. C'est en même temps ce qu'il y a de plus sûr pour l'autorité et de plus honorable pour la liberté. Où se trouve le respect il n'y a jamais trop de liberté; où manque le respect il n'y a jamais assez d'autorité; car, à la place du sens moral affaibli, la force se montre, elle fait son œuvre, et c'est justice.

Laissez moi donc, messieurs, vous en prier: travaillez tous, dans la mesure de vos forces, à maintenir et à développer les croyances et les pratiques religieuses, et, par là même, les vertus privées et sociales qui font la grandeur morale de l'individu, la joie et la gloire des familles, la paix des cités, la fortune des nations.

Jeunes gens, hommes faits, souvenez-vous de la tendresse de votre mère, du dévouement de votre père; que pour eux votre cœur reste toujours neuf et plein des délicatesses de la piété filiale. Ayez l'esprit de discipline, l'amour du travail, le sentiment du devoir; portez avec conscience le fardeau de votre responsabilité morale, et soutenez vaillamment les luttes austères de la vie.

Vous qui maniez la plume ou la parole, respectez dans toute âme honnête et pure ce qui fait la dignité de votre mère et de vos sœurs, de votre femme et de vos filles ; respectez en vous et dans les autres ce qui est notre bien commun, la vérité, la justice, le droit, la loi, l'honneur des personnes et des familles.

Vieillards qui, témoins et peut être victimes des révolutions, avez assisté à la chute de plusieurs gouvernements, voyant bien ce que l'autorité y perd sans voir aussi bien ce que la liberté y gagne, avant de nous quitter, laissez-nous des conseils et des exemples qui nous raffermissent dans le respect, le patriotisme et la concorde.

O mon pays ! vous qui êtes né à Tolbiac d'une victoire et d'un acte de foi, vous que la religion et la guerre, entrelaçant la croix et l'épée, ont porté sur ce pavois royal et présenté aux peuples de la jeune Europe, comme leur chef, leur modèle et presque leur monarque ; vous qui avez parcouru l'univers et traversé quinze siècles avec les belles et grandes qualités d'un soldat, avec le zèle d'un missionnaire, avec l'héroïsme d'une sœur de Charité, ô mon pays ! gardez vos traditions chrétiennes et restez fidèle à votre glorieux passé. Que Dieu soit avec vous dans la paix et dans la guerre ! Dans la guerre, quand elle ne pourra pas être évitée, et alors que chaque coup de votre glaive soit une victoire, une de ces victoires dont vos rivaux se souviennent encore mieux que vous ! Que Dieu vous assiste dans la paix et continue de donner à vos enfants toutes les prospérités désirables par une féconde alliance de l'autorité et de la liberté !

Puisse ainsi notre patrie terrestre, la France, bénie de Dieu, enviée des peuples, devenir, autant que la nature des choses le comporte, l'image et le prélude de cette patrie supérieure, divine, dont on vient de nous parler, où nous aurons tous pour chef la vérité, pour loi la charité, pour mesure du temps et du bonheur l'éternité !

Fin.

*** Les âmes froides ne se quittent jamais ; les âmes passionnées se quittent et se reprennent faute de mieux.

*** Qui a cessé de jouir de la supériorité de son ami a cessé de l'aimer.

*** Le courage qu'on a eu fait souvent la meilleure partie de celui qu'on a.

*** Les cœurs aimants sont comme les indigents : ils vivent de ce qu'on leur donne.

*** Il est des choses qu'on ne peut s'empêcher de savoir, mais qu'il n'est jamais permis de s'avouer.

FIOR D'ALIZA.

(Voir pages 33, 137, 252 et 319.)

Je ne sais pas combien de temps, monsieur, je restai ainsi évanouie de douleur sur les marches de la petite chapelle, au milieu du pont, devant la niche grillée de la Madone. Quand je revins à moi, je me trouvai toujours couchée dans la poussière du chemin, sur le bord du pont; mais une jolie contadine, en habit de fête, penchait son gracieux visage sur le mien, me donnait de l'air au front avec son éventail de papier vert tout pailleté d'or, et me faisait respirer, à défaut d'eau de senteur, son gros bouquet de fleurs de limons qu'elle tenait à la main comme une fiancée de la campagne; elle était tellement belle de visage, de robe, de dentelles et de rubans, monsieur, qu'en rouvrant les yeux je crus que c'était un miracle, que la Madone vivante était descendue de sa niche ou de son paradis pour m'assister, et je fis un signe de croix, comme devant le Saint-Sacrement, quand le prêtre l'élève à la messe et le fait adorer aux chrétiens de la montagne au milieu d'un nuage d'encens, à la lueur du soleil du matin, qui reluit sur le calice.

Mais je vis bien vite que je m'étais trompée, quand un beau jeune paysan de Saltochio, son fiancé ou son frère, détacha de son épaule une petite gourde de coco suspendue à sa veste par une petite chaîne d'argent, déboucha la gourde, et, l'appliquant à mes lèvres, en fit couler doucement quelques gouttes dans ma bouche, pour me relever le cœur et me rendre la parole.

J'ouvris alors tout à fait les yeux, et qu'est-ce que je vis, monsieur? Je vis sur le milieu du pont, devant moi, un magnifique chariot de riches paysans, de la plaine du *Cerchio*, autour de Lucques, tout chargé de beau monde, en habits de noces, et recouvert contre le soleil d'un magnifique dais de toile bleue parsemée de petits bouquets de fleurs d'œillets, de pavots et de marguerites des blés, avec de belles tiges d'épis barbus jaunes comme l'or, et des grappes de raisins mûrs, avec leurs pampres, et bleus comme à la veille des vendanges. Les roues massives, les ridelles ou balustrades du chariot étaient tout encercées de festons de branches en fleurs; sur le plancher du chariot grand comme la chambre où nous sommes, il y avait des chaises, des bancs, des matelas, des oreillers, des coussins, sur lesquels étaient assis ou couchés, comme des rois, d'abord les pères et les mères des fiancés, les frères et les sœurs des

deux familles, puis les petits enfants sur les genoux des jeunes mères, puis les vieilles femmes aux cheveux d'argent qui branlaient la tête en souriant aux petits garçons et aux petites filles ; tout ce monde se penchait avec un air de curiosité et de bonté vers moi pour voir si l'éventail de la belle fiancée et les gouttes de *rosolio* de son *sposo* me rendraient l'haleine dans la bouche et la couleur aux joues.

Deux grands bœufs blancs, aussi luisants que le marbre des statues qui brillent sur le quai de Pise, étaient attelés au timon du char : un petit bouvier de quinze ans, avec son aiguillon de roseau à la main, se tenait debout, arrêté devant les gros bœufs ; il leur chassait les mouches du flanc avec une branche feuillue de saule ; leurs cornes luisantes, leur joug poli, de bois d'érable, étaient enlacés de sarments de vigne encore verte dont les pampres et les feuilles balayaient la poussière de la route jusque sur leurs sabots vernis de cire jaune par le jeune bouvier ; ils regardaient à droite et à gauche, d'un œil doux et oblique, comme pour demander pourquoi on les avait arrêtés, et ils poussaient de temps en temps des mugissements profonds, mais joyeux, comme des zampognes vivantes qui auraient joué d'elles-mêmes un air de fête.

Voilà ce que je vis devant moi, monsieur, en ouvrant les yeux à la lumière.

Les deux fiancés m'avaient adossée sur mon séant contre le parapet du pont, à l'ombre, et ils me regardaient doucement avec de belle eau dans les yeux ; on voyait qu'ils attendaient, pour questionner, que je leur parlasse moi-même la première ; mais je n'osais pas seulement lever un regard sur tout ce beau monde pour lui dire le remerciement que je me sentais dans le cœur.

— C'est la faim, disait le fiancé, et il m'offrait un morceau de gâteau béni que le prêtre du village voisin venait de leur distribuer à la messe des noces ; mais je n'avais pas faim, et je détournais la tête en repoussant sa politesse.

— C'est la soif, disait le petit bouvier, en m'apportant une gorgée d'eau du Cerchio dans une feuille de muguet.

— C'est le soleil, disait la belle *sposa*, en continuant à remuer plus vite, pour faire plus de vent, son large éventail de noces sur mes cheveux baignés de sueur.

Helas ! je n'osais pas leur dire : Ce n'est ni la faim de la bouche, ni la soif des lèvres, ni la chaleur du front, c'est le chagrin. Que leur aurait fait mon chagrin jeté tout au travers de leur joie, comme une ortie dans une guirlande de roses ?

— N'est-ce pas que c'est la chaleur et la poussière du jour qui t'ont surpris sur le chemin, pauvre bel enfant, me dit enfin la fiancée, et qu'à présent que l'ombre du mur et le vent de l'éventail t'ont rafraîchi, tu ne

te sens plus de mal ? On le voit bien aux fraîches couleurs qui te refléurissent sur la joue.

— Oui, *sposa*, répondis-je d'une voix timide ; c'était la chaleur, et le long chemin, et la poussière, et la fatigue de jouer tant d'airs à midi devant les niches des Madones, sur la route de Lucques.

— Je vous le disais bien, reprit-elle en se retournant avec un air de contentement vers son fiancé et vers ses vieux et jeunes parents qui regardaient tout émus du haut du char.

— L'enfant est fatigué, dit tout le monde ; il faut lui faire place à l'ombre de la toile sur le plancher du chariot. Il est bien mince et les bœufs sont bien forts et bien nourris ; il n'y a pas de risque que son poids les fatigue ; puisqu'il va à Lucques et que nous y allons aussi, que nous en coûtera-t-il de le déposer sous la voûte du rempart ?

— Monte, mon enfant, dit la fiancée, c'est une bénédiction du bon Dieu que de trouver une occasion de charité à la porte de la ville, un jour de noce et de joie, comme est ce beau jour pour nous.

— Monte, mon garçon, dit le fiancé, en me soulevant dans ses bras forts et en me tendant à son père, qui m'attira du haut du timon et qui me fit passer par-dessus les ridelles.

— Monte, jeune *pifferaro*, dirent-ils tous en me faisant place, il ne nous manquait qu'un ménétrier, dont nous n'avons point au village, pour jouer de la zampogne sur le devant du char de noces en rentrant en ville et en nous promenant dans les rues aux yeux ravis de la foule, tu nous en serviras quand tu seras rafraîchi ; et puis, à la nuit tombée, tu feras danser la noce chez la mère de la mariée, si tu sais aussi des airs de *tarentelle*, comme tu sais si bien des airs d'église.

Car ils m'avaient entendue, en s'approchant aux pas lents des bœufs, pensant que je jouais les dernières notes de ma litanie de douleur et d'amour, toute seule devant la niche du pont.

A ces mots, tous me firent place, en tête du char, près du timon, et jetèrent sur mes genoux, les uns du gâteau de maïs parsemé d'anis et des grappes de raisin, les autres des poires et des oranges. Je fis semblant de manger par reconnaissance et par égard, mais les morceaux s'arrêtaient entre mes dents, et le vin des grappes, en me rafraîchissant les lèvres, ne me réjouissait pas le cœur ; cependant, je faisais comme celui qui a faim et contentement pour ne pas contrister la noce.

Pendant que le char avançait au pas lent des grands bœufs des Maremmes, et que les deux fiancés, assis l'un près de l'autre, sous le dais de toile, causaient à voix basse, les mains dans les mains, le petit bouvier assis tout près de moi, sur la cheville ouvrière du timon, derrière ses bœufs, regardait avec un naïf ébahissement ma zampogne et me demandait qui est-ce qui m'avait appris si jeune à faire jouer des airs si

mélodieux à ce morceau de bois attaché à cette peau de bête.

Je me gardai bien de lui dire que c'était un jeune cousin nommé Hyeronimo, là tout près dans la montagne de Lucques ; je ne voulais pas mentir, mais je lui laissai entendre que j'étais un de ces *pifferari* du pays des Abruzzes, où les enfants viennent au monde tout instruits et tout musiciens, comme les petits des rossignols sortent du nid tout façonnés à chanter dans les nuits et tout pleins de notes qu'on ne leur a jamais enseignées par alphabet ou par solfège.

Il s'émerveillait de ce que sept trous dans un roseau, ouverts ou fermés au caprice des doigts, faisaient tant de plaisir à l'oreille, disaient tant de choses au cœur, et il oubliait presque d'en toucher ses bœufs, qui marchaient d'eux-mêmes. Puis il mettait une gloriole d'enfant à me raconter à son tour ceci et cela sur cette belle noce qu'il conduisait à la ville, et sur les personnages qui remplissaient derrière nous le chariot couvert de toile et de feuilles.

— Celle-ci, me disait-il, celle qui vous a vu la première évanoui sur le bord du chemin, c'est la fille du riche métayer *Plucidio* de *Buon Visi*, qui a une étable pleine de dix bœufs comme ceux-ci, de grands champs bordés de peupliers, unis entre eux par des guirlandes de pampres qu'on vendange avec des échelles, et parsemés çà et là de nombreux mûriers à tête ronde, dont les filles cueillent les feuilles dans des *canestres* (sorte de paniers pour contenir l'été la nourriture des vers à soie). Nous sommes sept enfants dans la métairie : moi je suis le frère du nouveau marié, le plus jeune des garçons ; celui-ci est notre père, celle-là est notre mère, ces petites filles sont mes sœurs, ces deux femmes endormies sur le derrière du char sont les deux grand'mères, qui ont vu bien des noces, et bien des baptêmes, et bien des enterrements dans la famille depuis leurs propres noces à elles-mêmes. Ces autres hommes, jeunes et vieux, et ces femmes qui tiennent des fiasques à la main ou qui jouent au jeu de la *morra* sur le matelas, sont les parents et les parentes du village de *Buon Visi* : les oncles, les tantes, les cousins, les cousines de nous autres ; ils viennent avec nous pour nous faire cortège ou pour se réjouir, tout le jour et toute la nuit, avec nous passer le jour de la noce à Lucques chez le *bargello* (le geôlier, officier de police dans les anciennes villes d'Italie) ; car, voyez-vous, cette belle fiancée, la *sposa* de mon frère, ce n'est ni plus ni moins que la fille unique du *bargello* de Lucques. Nos familles sont alliées depuis longues années, à ce que dit notre aïeule, et c'est elle qui a ménagé ce mariage depuis longtemps, parce qu'elle était la marraine de la fiancée, parce que la fille sera riche pour notre condition, et que les deux mariés s'aiment, dit-elle, depuis le jour où la fille du *bargello*, petite alors, était venue pour la première fois chez sa marraine assister, avec nous autres, à la vendange des vignes et fouler, en chantant, les grappes dans les granges avec ses beaux pieds, tout rougis de l'écume du vin.

— Ah! nous allons bien en vider des fiasques, ce soir, allez, à la table du *bargello*! ajouta-t-il; c'est drôle pourtant qu'on se marie, qu'on festine, qu'on chante et qu'on danse dans la maison d'un *bargello*, si près d'une prison où l'on gémit et où l'on pleure, car la maison du *bargello*, ça n'est ni plus ni moins qu'une dépendance de la prison du duché, à Lucques, et de l'une à l'autre on va par un souterrain voûté et par un large préau, entouré de cachots grillés, où l'on n'entend que le bruit des anneaux de fer qui enchaînent les prisonniers à leur grille, comme mes bœufs à leur mangeoire quand je les ferme à l'étable.

Ces récits du jeune bouvier, qui m'avaient laissée d'abord distraite et froide, me firent tout à coup tressaillir, rougir et pâlir quand il était venu à parler de geôle, de geôlier, de cachots et de prisonniers; car l'idée me vint tout à coup que la maison où allait se réjouir cette noce de village était peut-être précisément celle où l'on aurait jeté sur la paille le pauvre Hyeronimo, et que la Providence me fournirait peut-être par cet évanouissement de douleur sur la route et par cette fortuite rencontre, une occasion de savoir de ses nouvelles, et, qui sait, peut-être de parvenir jusqu'à lui.

— Dieu! me dis-je tout bas en moi-même, la Madone du pont de *Cerchio* m'aurait-elle exaucée pour si peu? Et je pressai, sans qu'on s'en aperçut, ma zampogne sur mon cœur, car c'est elle qui avait si bien joué l'air dont la vierge était tout à l'heure attendrie.

Je ne fis semblant de rien et je continuai à interroger, sans affectation, l'enfant jaseur, pour tirer par hasard quelque indice ou quelque espérance de ce qui s'échappait de ses lèvres.

Pendant ce temps les grands bœufs marchaient toujours, et les murs gris des remparts de Lucques, couronnés d'une noire rangée de gros tilleuls, commençaient à apparaître à travers la poudre de la route, au fond de l'horizon.

— Ton frère, le fiancé, dis-je au petit, est donc laboureur, et il aidait son père dans les travaux de la campagne?

— Oh! non, dit-il, nous étions assez de monde à la maison sans lui pour soigner les animaux et pour servir de valets de ferme au père; mon frère aîné était entré depuis deux ans, comme porte-clefs de la prison, dans la maison du *bargello*; notre aïeule l'avait ainsi voulu, pour que sa filleule, la fille du *bargello*, et son petit-fils, mon frère, eussent l'occasion de se voir tous les jours et de s'aimer; car elle avait toujours eu ce mariage dans l'esprit, voyez-vous, et les grand'mères, qui n'ont plus rien à faire dans la maison, ça voit de loin et ça voit mieux que les autres, L'œil des maisons, c'est la vieillesse, à ce qu'on dit; les jeunes n'en sont que les pieds et les mains.

— Mais, après la noce, ton frère et ta belle-sœur vont-ils toujours

rester dans cette prison chez le père et la mère de la sposa ?

— Oh ! non, répondit l'enfant ; ils vont revenir à la maison, et notre père, qui commence à se fatiguer de la charrue, va remettre à mon frère, à présent marié, le bétail et la culture ; il se réserve seulement les vers à soie, parce que ces petites bêtes donnent plus de revenu et moins de peine. Elles filent d'elles-mêmes, pourvu que les jeunes filles et les vieilles femmes leur apportent, quatre fois par jour, les feuilles de mûrier dans leur tablier, et qu'on leur change souvent la nappe verte sur la table, comme à des ouvriers délicats qui préfèrent la propreté à la nourriture.

— Et qui est ce qui remplacera ton frère, le porte-clefs de la prison, auprès des prisonniers, chez le *burgello* ?

— Ah ! dame, je n'en sais rien, dit l'enfant. Je voudrais bien que ce fût moi, car on dit que c'est une bien belle place, qu'on y gagne bien des petits bénéfices honnêtement, et qu'on est à même d'y rendre bien des services aux femmes, aux mères, aux filles de ces pauvres prisonniers.

Un éclair me traversa la pensée, et mon cœur battit sous ma veste comme un oiseau qui veut s'envoler. Miséricorde ! me dis-je en moi-même, si la femme du *burgello* et son mari, qui sont là, derrière moi, dans le char, et qui n'ont peut-être pas encore trouvé de garçon pour remplacer leur gendre, venaient à jeter les yeux sur moi et à m'accepter pour porte-clefs à la place de leur gendre ? J'aimerais mieux cette place que celle du duc de Lucques dans son palais de marbre et d'or.

Mais c'était une pensée folle, et je la chassai comme une tentation du démon ; cependant, malgré moi, je cherchai à plaire à la fiancée, à sa mère et à son père, qui avaient été charitables pour moi, en leur témoignant plus de respect qu'aux autres et en tirant de ma *zampogne* et de mes doigts, quand on me prierait de jouer, des airs qu'ils aimeraient le mieux à entendre.

On ne tarda pas de m'en prier, monsieur ; nous touchions enfin aux portes de la ville. C'est l'habitude du pays de Lucques, quand la noce des paysans est riche et la famille respectée, qu'un musicien, soit fife, soit violon, soit hautbois, soit musette, soit même tambour de basque, se tienne debout sur le devant du char à bœufs et qu'il joue des aubades, ou des marches, ou des tarentelles joyeuses en l'honneur des mariés et des assistants.

— Notre bon ange nous a bien servis ce matin, dit la bonne femme du *burgello*, de nous avoir fait rencontrer par hasard sur le pont un joli petit musicien des Abruzzes, tel que nous n'aurions pas pu, pour cinquante catlins, en trouver un aussi habile et aussi complaisant dans toute la grande ville de Lucques, excepté dans la musique de monseigneur le duc.

— Allons, enfant, dit tout le monde en approuvant la bonne mère d'un signe de tête, fais honneur à la mariée et à sa famille ; enfie la *zampogne*.

et qu'on se souviene à Lucques de l'entrée de noce de la fille du *bargello* et de Placidio !

J'obéis et j'enfilai la zampogne, en cherchant sous mes doigts, tout tremblants, les airs de marche au retour des pèlerinages d'été dans les Maremmes, les chants de départ pour les moissonneurs qui vont en Corse par les barques de Livourne, les hymnes pour les processions et les *Te Deum* à San Stefano, les barcarolles de Venise ou les tarentelles de l'île d'Ischia au clair de la lune, que j'avais si souvent jouées sous les châtaigniers, les dimanches soir, avec Hyeronimo, et qui me paraissaient de nature à réjouir la noce et à faire arrêter les passants ; mais je n'en avais guère besoin.

La famille du *bargello* était très-aimée dans le peuple des boutiques et des places de Lucques, parce que, malgré ses fonctions, le *bargello*, chargé des prisons, était doux et équitable, et qu'il avait dans ses fonctions même de police mille occasions d'être agréable à celui-ci ou à celui-là. Qui est-ce qui n'a pas affaire, une fois ou l'autre dans sa vie, avec la justice ou la police d'un pays ? Il faut avoir des amis partout, dit le peuple, même en prison ; n'est-ce pas vrai, monsieur ? Je l'ai bien vu moi-même plus tard, dans les galères de Livourne. Celui qui tient le bout de la chaîne peut la rendre à son gré lourde ou légère. Le *bargello* et sa femme avaient un vilain métier, mais c'étaient de bonnes gens.

La foule de leurs amis se pressait à la porte de la ville ; on sortait de toutes les maisons et de toutes les boutiques pour leur faire fête ; les fenêtres étaient garnies de jeunes filles et de jeunes garçons qui jetaient des œillets rouges sur les pas des bœufs, sur le ménétrier et sur le char ; nous en étions tout couverts : on battait des mains et on criait : Bravo ! *piffe'aro*.

A chaque air nouveau qui sortait, avec des variations improvisées, sous mes doigts, cela m'excitait, monsieur, et je crois bien qu'après l'air au pied de la Madone, je n'ai jamais joué si juste et si fort de ma vie. Ah ! c'est que, voyez-vous, il y a un dieu pour les musiciens, monsieur ! Ce dieu, c'est la foule ; quand elle est contente, ils sont inspirés ; j'étais au-dessus de moi-même, ivre, folle, quoi ! Chacun me tendait une fiole de vin ou un verre de *rosolio* ; on m'attachait une giroflée à ma zampogne ou un ruban à ma veste pour me témoigner le contentement.

Quand nous arrivâmes à la sombre porte à clous de fer du *bargello*, tout à côté de l'énorme porte de la prison, et que les bœufs s'arrêtèrent, je ressemblais à une Madone de Lorette : on ne voyait plus mes habits à travers les rubans, les couronnes et les bouquets.

On me fit entrer avec toutes sortes de bienséances, comme si j'avais été de la famille et de la noce. La femme du *bargello*, son mari, la fiancée et le *sposo* me dirent poliment de rester, de boire et de manger

à leur table, à côté du petit bouvier leur frère, et de jouer, après le dîner de noces, tous les airs de danse qui me reviendraient en mémoire, pour faire passer gaiement la nuit aux convives, monsieur. Ce n'était pas facile, car, pendant que ma zampogne jouait la fête, mon cœur battait la mort et l'enterrement. Hélas ! n'est-ce pas le métier des artistes ? Leur art chante et leur cœur saigne. Voyez-moi, monsieur ; n'en étais-je pas un exemple ?

Une partie de la nuit se passa pourtant ainsi, moitié à table, moitié en danse ; les mariés semblaient s'impatienter cependant de la table et de la musique pour regagner le village où ils allaient maintenant résider avec les nouveaux parents ; la femme du *burgello* cherchait vainement à prolonger la veillée, pour retenir un peu plus de temps sa fille ; elle souriait de la bouche et pleurait des yeux sur sa maison bientôt vide.

Le petit bouvier rattela ses bœufs au timon fleuri ; on s'embrassa sur les marches de la prison, et le cortège s'en alla sans moi, plus triste qu'il n'était venu, par les sombres rues de Lucques.

— Et toi, mon garçon, me dirent le *burgello* et sa femme, où vas-tu coucher dans cette grande ville, par la pluie et le temps qu'il fait ? (Car il était survenu un gros orage d'automne pendant la soirée des noces.)

— Je ne sais pas, répondis-je sans souci apparent, mais en réalité bien inquiète de ce que ces braves gens allaient me dire. Je ne sais pas, et je n'en suis guère en peine ; il y a bien des arcades vides devant les maisons, et des porches couverts devant les églises de Lucques, une dalle pour s'étendre ; un manteau de bête pour se couvrir et une zampogne pour s'asseoir, n'est-ce pas le lit et les meubles des pauvres enfants de la montagne comme je suis ? Merci de m'avoir logé et nourri tout un jour si honnêtement, comme vous avez fait ; le bon Dieu prendra bien soin de la nuit.

Je disais cela des lèvres, mais mon idée était bien autre chose ; je priais mon bon ange tout bas d'inspirer une meilleure pensée au *burgello* et à sa femme.

Ils se parlaient à demi-voix tous deux, pendant que je démontais ma zampogne et que je pliais mon manteau de poil de chèvre lentement comme pour m'en aller. Ils avaient l'air indécis de deux personnes qui se demandent : Ferons-nous ou ne ferons nous pas ? La femme semblait dire oui, et le mari dire : Fais ce que tu voudras, peut-être bien que ton idée sera la bonne.

— Eh bien ! non, me dit tout à coup la femme attendrie, pendant que le mari appuyait ce qu'elle disait d'un signe de tête, eh bien ! non, il ne sera pas dit que nous aurons laissé coucher dehors, un jour de fête pour la maison, un pauvre musicien qui a réjoui toute la journée ces murailles ! A quoi bon aller chercher un gîte sous le porche des églises avec les

vagabonds et les mendiants couverts de vermine, peut-être, pendant que nous avons là-haut, en montrant du geste à son mari l'escalier tortueux d'une petite tour, le lit vide du porte-clefs qui s'en va à Saltochio avec notre fille ?

— C'est vrai, dit le *bargello*. Monte, mon garçon, par ces marches tant que l'escalier te portera, tu trouveras à droite, tout à fait en haut, une petite chambre, avec une lucarne grillée, par où la lune entre ju-que sur le lit de celui qui est maintenant notre gendre, et tu dormiras à l'abri et en paix jusqu'à demain ; avant de t'en aller reprendre ton métier de musicien par les routes et par les rues, tu viendras déjeuner, et nous te parlerons, car nous aurons peut-être quelque chose à te dire.

— Oui, n'y manque pas, mon garçon, ajouta la bonne femme, nous aurons quelque chose à te dire, mon mari et moi, car ta face d'innocence me plaît, et ce serait dommage qu'une boule de neige comme ça s'en allât rouler dans la boue des ruisseaux et se fondre dans un égout, faute d'une main propre pour la ramasser encore pure.

— Bien dit, ma femme, ajouta le *bargello* ; il y en a beaucoup eu dans cette geôle qui n'y seraient jamais entrés s'ils avaient trouvé une âme compatissante sur leur chemin, un soir de fête dans Lucques.

La tour était haute, étroite, humide et percée seulement, çà et là, de fentes dans l'épaisse muraille, pour regarder par dessus la ville.

C'était une de ces guérites aériennes que les anciens seigneurs de Lucques ou chefs de factions, tels que le fameux *Castruccio Castracani* faisaient élever autrefois, à ce que m'a dit la femme du *bargello*, pour dominer les quartiers des factions contraires et pour voir, au delà des remparts de Lucques, si les Pisans ou les Florentins s'approchaient de la ville. Les marches étaient roides, et les murs solides auraient aplati les boulets. Tout à fait en haut, à l'endroit où les hirondelles et les corneilles bâtissent leurs nids inaccessibles sous les corniches ou sur les tourelles, il y avait une petite porte tellement basse, qu'il fallait se courber en deux pour y passer ; elle était fermée par un verrou gros comme le bras d'un homme fort et garni de têtes de clous, taillés en diamants, qui étaient aussi froids que la neige ; elle s'ouvrait et se fermait avec un bruit creux qui résonnait du haut en bas jusqu'au pied de l'escalier de la tour. On dit qu'elle avait servi, dans les anciens temps, à murer, dans ce dernier étage de la tour, un prisonnier d'Etat qu'on avait voulu laisser mourir à petit bruit, dans ce sépulcre au milieu des airs, et que les gonds et les verrous de la porte avaient retenu le bruit de ses hurlements.

Le vent aussi y hurlait comme des voix désespérées à travers les machicoulis et les meurtrières. Cette tour du *bargello* avait fait partie autrefois, dit-on, d'un palais d'une maison éteinte des seigneurs de Lucques ; on l'avait convertie ensuite en prison d'Etat, et, plus tard

encore, en prison pour les meurtriers ordinaires. Elle séparait la maison du *bargello* de la petite cour profonde et étroite de la prison, sur laquelle les cachots grillés des détenus prenaient leur jour.

Je tirai le verrou, je poussai la porte, j'entrai, toute tremblante, dans la petite chambre à voûte basse, éclairée le jour par une large meurtrière, qu'un triple grillage séparait du ciel ; le vent qui sortit de la chambre, quand la porte s'ouvrit, et des chauves-souris, qui battaient leurs ailes aveugles contre les murs, faillirent éteindre la lampe que je tenais dans ma main gauche pour m'éclairer jusqu'au lit.

C'était bientôt vu, monsieur ; en cinq pas, on faisait le tour de cette chambre haute, il n'y avait qu'une voûte de pierre blanchie à la chaux comme les murailles, un lit bien propre, une cruche de cuivre pleine d'eau claire et une chaise de bois, où le porte-clefs jetait sa veste et son trousseau de clefs, en se couchant.

Je me jetai d'abord à genoux devant une image de san Stefano, le saint de nos montagnes, qui se trouvait par hasard attachée par quatre clous sur la muraille. Je me dis en moi-même : Bon ! c'est un protecteur inattendu que je trouve dans ma détresse ; tu me secourras, toi, moi qui suis une fille de la montagne, née et grandie à l'ombre de ton couvent !

Je fis ma prière et je m'étendis ensuite tout habillée sur le lit, recouverte de mon manteau de bête et ma pauvre zampogne, fatiguée, couchée à côté de ma tête, comme si elle avait été un compagnon vivant de ma solitude et de ma misère.

J'essayai de fermer les yeux pour dormir, mais ce fut impossible, monsieur ; plus je fermais mes paupières, plus j'y voyais en moi-même des personnes et des choses qui me donnaient un coup au cœur et des sursauts à la tête : les sbires sortant de derrière les arbres et tirant cruellement, malgré mes cris, sur mon chien et mes pauvres bêtes ; Hyeronimo lâchant sur eux son coup de feu ; le bandit de sbire mort au pied de l'arbre ; Hyeronimo, surpris et enchaîné, conduit par eux au supplice ; mon père aveugle et ma tante désespérée tendant leurs bras dans la nuit pour le retenir et ne retenant que son ombre ; des juges, un corps mort étalé devant eux ; des soldats chargeant leurs carabines avec des balles de fer dans un cimetière où une fosse, toute creusée d'avance, attendait un assassin condamné à mort ; puis deux vieillards expirant de misère et de faim à côté de leur pauvre chien blessé dans notre cahute de la montagne, puis des ruisseaux de larmes sur des taches de sang qui noyaient toutes mes idées dans un déluge d'angoisses.

Que vouliez-vous que je pusse dormir, au milieu de tout cela, mon père et ma tante ? Je me décidai plutôt à rouvrir les yeux et à prier et à pleurer, toute la nuit, au pied du lit, le front sur la zampogne et les mains jointes sur mon front brûlant. C'est ce que je fis, monsieur, jusqu'à ce

qu'un bruit singulier, que je n'avais jamais enten'du auparavant, montât du bas de la cour de la prison jusqu'à la meurtrière qui me servait de fenêtre, et que ce bruit me fît me dresser sur mes pieds, comme en sursaut, quand on se réveille d'un mauvais rêve.

Et qu'est-ce que c'était douc que ce bruit sinistre, me direz-vous, qui montait si haut jusqu'à ton oreille à travers la lucarne de la tour ? C'était un bruit de ferraille qu'on aurait remuée dans un grenier ou dans une cave, un cliquetis de gros anneaux de métal qui se dérouleraient sur des dalles de pierres, un fûlement de chaînes contre les murs d'une prison, et, de temps en temps, les gémisséments sourds et les *ohimé* contenus de prisonniers qui, se retournant sur leur paille, et qui, cherchant le sommeil comme moi, ne pouvaient trouver que l'insomnie dans leurs remords, dans leurs pensées et dans leurs larmes !

Après avoir écouté un moment et cherché à voir dans la cour du haut en bas, à travers les triples nœuds des grilles entrelacées en guise de serpents qui s'étouffent en s'embrassant, je ne pus rien voir, mais j'entendis de plus en plus les secousses des chaînes rivées aux anneaux de fer, et qu'un prisonnier s'efforce toujours en vain d'arracher du mur.

Une pensée me monta aussitôt au front : Si c'était lui ! Si c'était le pauvre innocent Hyeronimo, que les juges auraient déjà jeté dans la prison de Lucques avant de savoir s'il était coupable ou s'il était seulement courageux pour son père, pour sa tante et pour moi !

Dieu ! que cette image me bouleversa plus encore que je n'avais été bouleversée depuis le coup de feu ! J'en glissai inanimée tout de mon long sur la pierre froide, au pied de la lucarne ; le froid des dalles sur mes mains et sur mon visage, me ranima, je me relevai pour écouter encore ; mais l'attention même avec laquelle je cherchais à écouter m'ôtait l'ouïe, à force de tendre l'oreille, et je n'entendais plus qu'un bourdonnement confus semblable à un grand vent précurseur de la pluie à travers les rameaux de sapins, quand la tempête commence à se lever de loin sur la mer des Maremmes et qu'elle monte au sommet de nos montagnes.

Seigneur, me disais-je, si c'était lui, pourtant, et si le hasard, ou le saint nom du hasard, le bon Dieu, nous avait rapprochés ainsi, dès le second jour, l'un de l'autre, pour nous secourir ou pour mourir du moins ensemble du même déchirement et de la même mort !...

Mais c'est impossible, et quel moyen de m'en assurer ? Comment connaître si c'est lui qui se torture là-bas, au fond, dans la loge de bêtes féroces ; comment lui faire savoir, sans nous trahir l'un l'autre à l'oreille des autres prisonniers ou du *bargello*, que je suis là, tout près de lui, cherchant les moyens de l'assister ?

Ma voix n'irait pas jusqu'à ces profondeurs ; la sienne ne monterait pas jusqu'à ces hauteurs ; et puis, si nous parvenions à nous parler, tout le

monde entendrait ce que nous nous serions dit, et le *bargello* et sa femme, si bons pour moi parce qu'ils ne me connaissent pas, ne manqueraient pas d'éventer qui je suis et de me jeter dehors comme une fille perdue et mal déguisée, qui cherche à se rejoindre à son amant ou à son complice.

Et je pleurai encore, muette, devant la lucarne où il n'entrait plus du dehors que la sombre et silencieuse nuit. Les chouettes seulement s'y battaient les ailes en jetant de temps à autre des vagissements d'enfants qu'on réveille.

Vous me croirez si vous voulez, monsieur, eh bien ! je leur portais envie ; oui, j'aurais voulu être oiseau de nuit pour pouvoir déployer mes ailes sur ce gouffre et jeter mes cris en liberté dans ce silence !

Tout en marchant çà et là dans la tour, je ne sais comment cela se fit, mais je posai par hasard le pied sur ma zampogne, qui avait glissé du lit sur le plancher, au moment où je m'étais levée en sursaut pour aller écouter à la lucarne.

La zampogne n'était pas encore tout à fait désenflée du vent de la noce ; elle rendit sous mon pied un reste d'air ni joyeux ni triste, mais clair et perçant, semblable au reproche d'un chien qu'on écrase, en marchant par mégarde sur sa patte endormie.

Ce cri me fendit le cœur, mais il m'inspira aussitôt une idée qui ne me serait jamais venue, à moi toute seule, sans elle.

Je ramassai la zampogne avec regret et tendresse, comme si je lui avais fait un mal volontaire en la foulant sous mon pied ; je l'embrassai, je la serrai sous mon bras comme une personne vivante et sentante ; je lui parlai, je lui dis en pleurant : Veux-tu servir ceux qui l'ont faite ? Tu as été le gagne-pain du père, sois le salut de sa malheureuse fille.

On eût dit que la zampogne m'entendait, elle se gonfla comme d'elle-même au premier mouvement de mon bras, et le chalumeau se trouva, sans que j'y eusse seulement pensé, sous mes doigts.

Je me rapprochai de la lucarne ouverte et je me dis : Là où ma voix ne parviendrait jamais ou bien où elle ne pourrait parvenir sans trahir qui je suis aux oreilles du *bargello* et de ses prisonniers, le son délié de la zampogne parviendra de soi-même et ira dire à Hyeronimo, s'il est là et s'il reconnaît l'air que lui et moi nous avons inventé et joué seuls : " C'est Fior d'Aliza ! ce ne peut-être un autre ! On veille donc sur toi là-haut, là-haut dans la tour ou dans quelque étoile du firmament. "

Alors, monsieur, je me mis à préluder doucement, çà et là, par quelques notes décousues, et puis à me taire pour dire seulement à ceux qui ne dormaient pas : " F'aitez attention, voilà un *pifferaro* qui va donner une aubade à quelque Madone ou à quelque saint de la chapelle de la prison. "

Mais pas du tout, mon père et ma tante, je ne jouai point d'aubade, ni de litanie, ni de sérénade que d'autres musiciens ambulants pouvaient

savoir jouer aussi bien que nous, et qui n'auraient rien appris de lui et de moi à Hyeronimo.

Je cherchai à me souvenir juste de l'air qu'Hyeronimo et moi nous avions composé ensemble, et petit à petit, note après note, dans nos soirées d'été du dimanche sous la grotte, et qui imitait tantôt le roucoulement des ramiers au printemps sur les branches, tantôt les gazouillements argentins des gouttes d'eau tombant de la rigole dans le bassin du rocher, tantôt les fines haleines du vent de nuit qui se tamise, en se coupant sur les lames des joncs de la fontaine, aiguës comme le tranchant de la faux de mon père; tantôt le bruit des envolées subites des couples de merles bleus, quand ils se lèvent tout à coup du fourré, avec des cris vifs et précipités, moitié peur, moitié joie, pour aller s'abattre sur le nid où ils s'aiment et où ils se taisent pour qu'on ne puisse plus les découvrir sous la feuille.

L'air finissait et recommençait par cinq ou six petits soupirs, l'un triste, l'autre gai, de manière que cela semblait ne rien signifier du tout, et que cependant cela faisait rêver, pleurer et se taire comme à l'Adoration devant le Saint-Sacrement, le soir, après les litanies, à la chapelle de San-Stefano, dans notre montagne, quand l'orgue joue de contentement dans le vague de l'air.

Je vous laisse à penser, mon père, si je jouai bien cette nuit-là l'air de Fior d'Aliza et d'Hyeronimo (car c'était ainsi que nous avions baptisé cette musique).

Vous l'appeliez vous-mêmes ainsi, mon père et ma tante ! quand vous nous disiez à l'un ou à l'autre : " Jouez aux chèvres l'air que vous avez trouvé à vous deux ! " Les chevreaux en bondissaient de plaisir dans les bruyères ; ils s'arrêtaient de brouter les pieds de devant contre les rochers et la tête tournée vers nous pour écouter (les pauvres bêtes !).

Je jouai donc l'air à nous deux, avec autant de mémoire que si nous venions de le composer, sous la geôle, et avec autant de tremblement que si notre vie ou notre mort avait dépendu d'une note oubliée sur les trous d'ivoire du chalumeau ; je jetais l'air autant que je pouvais par la lucarne, pour qu'il descendît bien bas dans la noire profondeur de la cour et qu'il n'en tombât pas une note sans être recueillie par une oreille, s'il y avait une oreille ouverte, dans cette nuit et dans ce silence des loges de la prison.

De temps en temps je m'arrêtais, l'espace d'un soupir seulement, pour écouter si l'air roulait bien entre les hautes murailles qui faisaient de la cour comme un abîme de rochers, et pour entendre si aucun autre bruit que celui de l'écho des notes ne trahissait une respiration d'homme au fond du silence ; puis, n'entendant rien que le vent de la nuit sifflant dans le gouffre, je menais l'air, de reprise en reprise, jusqu'au bout ; quand j'en fus arrivée à cette espèce de refrain en soupirs entrecoupés, gais et tristes,

par quoi l'air finissait en laissant l'âme indécise entre la vie et la mort du cœur, je ralentis encore le mouvement de l'air et je jetai ces trois ou quatre soupirs de la zampogne, bien séparés par un long intervalle sous mes doigts, comme une fille, à son balcon jette, une à une, tantôt une fleur blanche détachée de son bouquet, tantôt une fleur sombre, et qui se penche pour les voir descendre dans la rue et pour voir laquelle tombera la première sur la tête de son amoureux.

— Quel poète vous auriez fait ! ne puis-je m'empêcher de m'écrier, en entendant cette jeune paysanne emprunter naïvement une si charmante image pour exprimer son inexprimable anxiété d'amante et de musicienne, en jouant son air dans le vide, sans savoir si ses notes tombaient sur la pierre ou dans le cœur de son amant.

— Ne vous moquez pas, monsieur, je dis ce que j'ai vu tant de fois dans les rues de Lucques et de Livourne, quand un amoureux fait donner, par les *pi'erari*, une sérénade à sa fiancée.

— Eh bien ! repris-je, quand l'air fut joué, qu'entendîtes-vous, pauvre abandonnée, au pied de la tour ?

— Hélas ! rien, monsieur, rien du tout pendant un moment qui me dura autant que mille et mille battements du cœur. Et cependant, pendant ce moment qui me parut si long à l'esprit, je n'eus pas le temps de reprendre seulement ma respiration. Mais le temps, voyez-vous, ce n'est pas la respiration qui le mesure quand on souffre et qu'on attend, c'est le cœur ; le temps n'y est plus, monsieur, c'est déjà l'éternité !

— Quel philosophe, que cette pauvre jeune femme qui ne sait pas lire ! me dis-je tout bas cette fois en moi-même, pour ne pas interrompre l'intéressante histoire.

Fior d'Aliza ne s'aperçut même pas de ma réflexion : elle était toute à son émotion désespérée pendant la nuit de silence qui lui avait duré un siècle.

— Anéantie par ce silence qui répondait seul à l'air que la zampogne venait de jouer au hasard, pour interroger la profondeur des cachots ou bien pour apprendre à Hyeronimo, s'il était là, que Fior d'Aliza y était aussi, se souvenant de lui dans son malheur, je laissai tomber à terre la zampogne et je glissai moi-même, découragée, au pied de la lucarne, les bras accrochés aux barreaux de fer de la fenêtre sans en sentir seulement le froid.

Mais au moment où mes genoux touchaient terre, monsieur, voilà qu'un lourd bruit de chaînes qu'on remue monte d'en bas jusqu'à la lucarne, et qu'une faible voix, comme celle d'un mineur qui parle aux vivants du fond d'un puits, fait entendre distinctement, quoique bien bas, ces trois mots séparés par de longs intervalles : *Fior d'Aliza, sei tu ? Est-ce toi, Fior d'Aliza ?*

Anges du ciel ! c'était lui ; la zampogne avait fait ce miracle de me découvrir son cachot. Pour toute réponse, je ramassai l'instrument de musique à terre, et je jouai une seconde fois l'air d'Hyeronimo et de Fior d'Aliza ; mais je le jouai d'un mouvement plus vif, plus pressé, plus joyeux, avec des doigts qui avaient la fièvre et qui communiquaient aux sons le délire de mon contentement d'avoir découvert mon cousin.

Quand j'eus fini, je prêtai l'oreille une seconde fois ; mais le jour commençait à glisser du haut de la tour dans la cour obscure ; des bruits de portes de fer et de sourds verrous qui s'ouvraient intimidaient sans doute le prisonnier : il fit raisonner seulement, du fond de sa loge grillée, un grand tumulte de chaînes froissées à dessein les unes contre les autres, comme pour me faire comprendre, ne pouvant me le dire : " Je suis Hyeronimo, je suis là et j'y suis dans les fers." La zampogne avait servi d'intelligence entre nous.

Mais, hélas ! ma tante, de quoi me servait-il d'avoir découvert où il était et de lui avoir envoyé, du haut d'une tour, une voix de famille de notre montagne, si je n'avais aucun moyen de l'approcher, de le consoler, de le justifier, de le sauver des sbires ses ennemis, sans doute acharnés à sa mort ?

Cependant je tombai à genoux pour bénir Dieu d'avoir pu seulement entendre le son de ses chaînes ; toute ma crainte était qu'on ne m'éloignât tout à l'heure de l'asile que le hasard m'avait ouvert la veille ; j'aurais été contente d'être une pierre scellée dans ces murailles, afin qu'on ne pût jamais m'arracher d'après de lui ! Mais qu'allais-je devenir au réveil du *bargello* et de sa femme ?

Au moment où je roulais ces tranches de mon cœur dans ma pensée, à genoux devant mon lit, les mains jointes sur la zampogne muette, et le visage, baigné de larmes, enfoui dans les poils de bête du manteau de mon oncle, la porte de la chambre s'ouvrit sans bruit, comme si une main d'ange l'avait poussée, et la femme du *bargello* entra, croyant que je dormais encore.

En me voyant ainsi, tout habillée de si bon matin et faisant si dévotement ma prière (elle le crut ainsi, du moins), la brave créature conçut encore, à ce qu'elle m'a dit depuis, une meilleure idée du petit *pifferaro* et une plus vive compassion de mon isolement dans cette grande ville de Lucques.

Je m'étais levée toute confuse au bruit, et je tremblais qu'elle vint me demander compte des airs de musique dont j'avais troublé, sans doute, le sommeil de ses prisonniers. Je cherchais dans ma tête une réponse apparente à lui faire, et je baissais les yeux sur la pointe de mes souliers de peur qu'elle ne lût je ne sais quoi dans mes yeux.

Mais au lieu de cela, mon père, elle ne parla seulement pas de

la musique nocturne, pensant sans doute que j'avais étudié un air pour la neuvaïne de *Montenero*, pèlerinage de matelots de la ville de Livourne, et d'une voix très-douce et très-encourageante, elle me demanda ce que je comptais faire tout à l'heure en sortant de chez eux, et si j'avais quelque père et quelque mère ou quelque corps de *pifferari* ambulants qui me recueillerait à Prato, ou à Pise, ou à Sienne, pour me reconduire dans les Abruzzes, d'où je paraissais être descendue avec ma zampogne.

— Non, lui dis-je, mon père est aveugle et ma mère est morte (et je ne mentais pas en le disant, comme vous voyez), je n'appartiens à aucune bande de musiciens des Abruzzes ou des Maremmes, et je cherche seulement à gagner tout seul, par les chemins, d'une façon ou d'autre, le pain de mon père et de ma tante, qui ne peut pas quitter la maison où elle soigne son frère.

Tout cela était vrai encore. Mais je ne disais pas mon pays ni la raison qui m'avait fait prendre un habit d'homme, ni le meurtre d'un sbire qui avait fait jeter mon cousin dans quelque prison.

La bonne femme, me croyant vraiment des Abruzzes, ne me demanda même pas le nom de mon village.

— Est-ce que tu n'aimerais pas mieux, mon pauvre garçon, continuait-elle, entrer en service chez des braves gens que de courir ainsi les chemins, au risque d'y perdre ton âme à vendre du vent aux oisifs des carrefours ?

— Oh ! oui, que je l'aimerais bien mieux ! lui répondis-je, toute rouge de l'idée qu'elle allait peut-être me proposer la place du gendre qui venait de la quitter, et pensant à toutes les occasions que j'aurais ainsi de voir, d'entendre et de servir celui que je cherchais.

— Eh bien ! me dit-elle avec plus de bonté encore, et comme si elle avait parlé à un de ses fils (mais elle n'en avait jamais eu), eh bien ! craindrais-tu de prendre service chez nous parce que nous sommes geôliers de la prison du duc, dont tu vois la cour par cette fenêtre, et parce que le monde méprise, bien à tort quelquefois, ceux qui portent le trousseau de clefs à la ceinture, pour ouvrir ou fermer les portes des malfaiteurs ou des innocents ?

— Oh ! que non, m'écriai-je, en entrant tout de suite mieux qu'elle dans son idée, je ne crains rien de malhonnête au service d'honnêtes gens, comme vous et le seigneur *bargello* vous paraissez être tous les deux. Un geôlier, ça n'est pas un bourreau ; c'est une sentinelle qui peut exécuter, avec rudesse ou avec compassion, la consigne de monseigneur le duc. Je n'aurais pas de répugnance à voir des malheureux, surtout si, sans manquer à mes devoirs, je pouvais les soulager d'une partie de leurs peines. Quand j'étais chez mon père, je n'aimais pas moins mes chèvres et mes brebis, parce que je leur ouvrais la porte de l'étable le matin et que je la

refermais sur elles le soir. Disposez donc de moi comme il vous conviendra ; j'obéirai avec fidélité à vos commandements, comme si vous étiez mon père et ma mère.

— Et les gages ? me dit-elle, toute contente en me voyant consentir à son idée, combien veux-tu d'écus de Lucques par année, outre ton logement, ta nourriture et ton habillement, que nous sommes chargés de te fournir ?

— Oh ! mes gages, dis-je, vous me donnerez ce que vous me jugerez devoir gagner honnêtement, quand vous aurez éprouvé mes pauvres services ; pourvu que mon père et ma tante mangent leur pain retranché du morceau que vous me donnerez, je ne demande que leur vie par-dessus la mienne.

— Eh bien ! c'est dit, s'écria-t-elle en battant ses mains l'une contre l'autre, comme quelqu'un qui est content ; descends avec moi dans le guichet où mon mari t'attend pour t'en-eigner le métier, et laisse-là ton bâton, ton manteau de peau et ta zampogne dans ta chambre ; il te faut un autre costume et d'autres airs maintenant. Mais ton visage, ajouta-t-elle en riant, et en me passant la main sur la joue pour en écarter les boucles blondes, ton visage est bien doux pour la face d'un porte-clefs ; il faudra que tu te fasses, non pas méchant, mais grave et sévère : voyons, fais une moue un peu rébarbative, quoique tu n'aies pas encore un poil de barbe.

— Soyez tranquille, madame, lui répondis-je, en pâissant d'émotion, je ne rirai pas souvent en faisant mon métier : je n'ai pas envie de rire en voyant la peine d'autrui et, de plus, je n'ai jamais été rieur, tout en jouant, pour ceux qui rient, des airs de fête.

En parlant ainsi, nous descendions déjà lentement les marches noires de l'escalier mal éclairé par des meurtrières grillées, qui donnaient tantôt sur la cour, tantôt sur les belles campagnes de Lucques.

Voilà ton porte-clefs, dit-elle en souriant à son mari et en me poussant, toute honteuse, devant le *bargello*, assis entre deux guichets, au bas des degrés, devant une grosse table chargée de papiers et de trousseaux de clefs luisantes comme de l'argent à force de tourner dans les serrures.

Le *bargello* regardait tantôt sa femme, d'un air de joie, tantôt moi d'un air de doute :

— Ce visage-là ne fera pas bien peur à mes prisonniers, dit-il en souriant ; mais, après tout, nous sommes chargés de les garder, non de leur faire peur. Il y a bien des innocents et des innocentes dans le nombre ; il ne faut pas leur tendre leur morceau de pain et leur verre d'eau au bout d'une barre de fer : il est assez amer sans cela le pain des prisons ; viens, mon garçon, que je te montre ton ouvrage de tous les jours, et que je t'apprenne ton métier.

A ces mots, il se leva, prit un gros trousseau de clefs dans une armoire de fer, dont il avait lui-même la clef suspendue à la boutonnière de sa veste de cuir, et il appela d'une voix forte un tout petit garçon qui allait et venait dans une grande cuisine, à côté du guichet.

— Allons, *piccinino*? lui dit-il, c'est l'heure du déjeuner des prisonniers, prends ta corbeille et apporte-leur, derrière moi, leur *provende*!

Le *piccinino* dont la *provende* était déjà toute prête dans un immense *canestre* de joncs plein de morceaux de pain tout coupés, de *prescuito* et de *ciccia cavallo* (jambon et fromage à l'usage du peuple), et portant, de l'autre main, une cruche d'eau plus grande que lui, sortit de la cuisine et marcha, derrière le *borgello* et moi, vers la porte ferrée de la cour des prisonniers. On y arrivait de la maison du *borgello* par un large couloir souterrain, où les pas résonnaient comme un tonnerre sous nos bois de sapins.

Entretiens de LAMARTINE.

A continuer.

LES PAÏENS

TÉMOINS DU CHRISTIANISME.

(Voir page 215 et 359.)

Les preuves du Christianisme sont d'une telle force, et la résistance que nous lui opposons est si obstinée que, lorsque, accablés par l'évidence, nous ne pouvons plus les contester, nous les retournons en objections.

Sans doute, dit-on après l'avoir nié, le Christianisme a des témoignages de vérité dans le monde ancien. Mais c'est cela même qui prouve que son origine n'est pas surnaturelle. Il n'est qu'une heureuse complication des vérités universelles, ou qu'un progrès de l'humanité parvenue finalement à dégager l'idéal divin qu'elle portait dans son sein.

Renversons cette creuse théorie par des témoignages de la *nécessité* du Christianisme, puisés aux mêmes sources que ceux qui viennent d'en établir la *vérité*, et fortifions ces deux conclusions l'une pour l'autre.

I. Je ne referai pas le tableau des hontes de l'humanité avant le Christ. Je l'ai esquissé ailleurs, et on l'a exposé depuis largement. Je dirai seulement qu'on ne saurait en forcer la peinture, et que les études que j'ai faites depuis m'ont convaincu que la réalité défie toute imagination. On peut consulter notamment là-dessus un ouvrage très-impartial, très-

approfondi et très-savant : *Paganisme et Judaïsme*, par le docteur Dollinger, traduit de l'allemand en français. Nos corruptions n'ont rien qui ressemblent à celles-là. Elles en diffèrent non-seulement en nature et en proportion, mais surtout en ce qu'elles sont réputées corruption et qu'elles en portent la honte ; tandis que la corruption antique était réputée nature, institution, philosophie, religion, et, s'autorisant de tout ce qui devait la réprimer, régna et s'imposait à la vie humaine. Qu'on juge par là de ce que devait être la licence privée, renchérissant sur cette corruption officielle et s'en autorisant, alors que chez nous elle est flétrie par la moralité publique ! C'est-à-dire qu'il faut se figurer une autre humanité et un autre monde que celui où nous vivons, et que la science de ces monstruosité, heureusement enfouies dans leur propre règne, est une sorte de géologie morale dont les races sont éteintes et dont les sujets sont perdus.

Or, cela seul est absolument concluant. L'humanité, en effet, avait progressé, mais dans le mal, dans l'abjection et dans la chute. L'expérience de l'impuissance humaine était arrivée à son comble : à son comble, par conséquent, a été portée la démonstration de la vertu surnaturelle du Christianisme, qui non-seulement a relevé l'humanité de cet état, mais qui la soutient en masse à cette élévation, depuis dix-huit siècles, en dépit de tous les assauts du mal et de l'erreur incessamment acharnés à l'en faire déchoir. Le Christianisme a réellement créé, dans l'ordre moral et social, *une nouvelle terre et de nouveaux cieux*, et cela soudainement, d'une parole de JÉSUS-CHRIST, et au sein du plus affreux chaos où puisse être plongée l'espèce humaine. Après dix-huit siècles de luttes de son esprit contre la force, de sa lumière contre les ténèbres, il maîtrise encore aujourd'hui celle-là, il refoule encore aujourd'hui celles-ci. Il en préserve surnaturellement le monde qui naturellement y retomberait. Toute l'histoire, pour qui sait la lire, dépose de cette vérité, et nous en avons sous les yeux, dans les faits contemporains, un vivant témoignage.

« Ce que je regarde comme le plus grand signe de la puissance divine et mystérieuse du Sauveur, écrivait Eusèbe au III^e siècle, ce qui nous donnera, en y faisant attention, la preuve la plus convaincante de la vérité de sa doctrine, c'est qu'à sa voix seule et par la propagation dans l'univers de ses enseignements, ce que n'avait pu obtenir aucun des hommes éminents qui ont paru dans la durée des siècles, toutes les coutumes jusque-là féroces et barbares des nations ont été réformées. Depuis lors, en effet, les Perses, qui ont embrassé la foi, n'épousent plus leurs mères ; les Scythes ne dévorent plus leurs semblables, par cela seule que la parole du Christ est parvenue jusqu'à eux. On ne voit plus de frères ni de pères s'unir à leurs sœurs ou à leurs filles, ni les sexes brûler d'une ardeur coupable pour les êtres du même sexe, en briguant de

plaisirs contre nature ; on ne voit plus jeter en proie aux chiens et aux oiseaux les parents dont l'existence était trop prolongée, comme cela se voyait anciennement chez les Massagètes, les Derbyces, les Hyrcaniens, les Tibaréniens, et les Caspiens. Plus de festins selon l'ancien usage, où l'on se repaissait des êtres qu'on avait le plus chéris ; plus de sacrifices humains aux dieux et aux démons, ni d'immolation d'objets de nos plus tendres affections, sous le prétexte de la dévotion. Telles sont les horreurs et mille autres semblables " qui couvraient d'infamies, jadis, toute la race humaine *."

Je pourrais me borner là.

Mais je veux tirer ma preuve non plus seulement des hontes de l'Antiquité : je la veux tirer de ses gloires, des mêmes bouches d'où nous avons recueilli le témoignage de la grandeur native de l'humanité. Ceux-là mêmes qu'au moyen des beautés doctrinales et morales que nous en avons extraites, on serait tenté d'opposer à la nécessité du Christianisme, vont témoigner de cette nécessité et la proclamer. Que faudra-t-il de plus pour la confesser, et que restera-t-il à ceux qui voudraient encore la contredire ?

C'est cette seconde partie de notre thèse qui nous reste à exposer, c'est cette contre-enquête qu'il nous reste à faire.

II. Reportons-nous à cette admirable protestation d'Euripide contre le polythéisme : " O divinités criminelles ! est-il donc juste que vous, qui nous donnez des lois, en soyez les premiers violateurs ? S'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt Neptune, Apollon, et vous, Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos iniquités ! Quand d'indignes passions vous entraînent, faut-il s'étonner que des mortels succombent ? et lorsque nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes coupables, ou ceux sur lesquels nous nous régions ? . . . " Voilà un beau témoignage de Christianisme naturel dans l'âme humaine. Mais quel plus fort témoignage peut-on trouver en même temps de la nécessité du Christianisme surnaturel, puisqu'un sentiment si vif de l'erreur n'a pu en délivrer la terre ? L'âme humaine, assez forte dans un de ses plus éminents organes pour former le souhait de cette délivrance, ne l'a pas été assez chez tous pour le réaliser. Il fallait le vrai Dieu pour renverser les faux dieux, pour expier de divines licences par de divines souffrances, *pour dépouiller ces divinités criminelles de leurs temples et leur faire payer le prix de leurs iniquités*, "les menant hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir

* *Préparation évangélique*, liv. I.—Voir les savantes notes justificatives de M. Séguier, traducteur d'Eusèbe, à l'appui de ce tableau.

vaincues en Lui-même : *Expolians Principatus et Potestates, traduxit confidenter palam triumphans illos in senetipso* *.”

Jusqu'à lui, toute l'Antiquité a vécu sous cette influence satanique, et on ne peut revendiquer pour la nature humaine, en dehors du Christianisme, la gloire d'avoir pu s'en délivrer, quand on sait combien a été terrible et prolongée la lutte que le Christianisme a eue à soutenir contre le paganisme, et dont il n'est sorti vainqueur qu'à force d'être immolé, dans des légions de martyrs, à ces *divinités criminelles* que toute l'humanité païenne défendait, et que soutenaient surtout les philosophes.

Ce n'est pas que la nature humaine ait été étrangère à cette grande rénovation, et que bien des éléments de vérité et de moralité que nous avons signalés dans le chapitre précédent n'y aient concouru. Ce serait une erreur de le nier, comme c'en serait une de nier l'action surnaturelle du Christianisme. La Rédemption n'aurait pas eu lieu sans la nature ni sans la grâce. La nature y a donc contribué, comme un sujet malade à l'action du remède et à l'opération du médecin. Tous ces éléments de vérité et de moralité qui avaient empêché le genre humain de mourir, ont conspiré à le régénérer. Le Christianisme de nature est venu se joindre au Christianisme de grâce, la lumière à la lumière, le feu au feu, pour rétablir le Christianisme parfait qui est la *Religion de la Raison même*. C'est ainsi que l'appelaient S. Justin, Clément d'Alexandrie, S. Augustin, et tous ceux qui passèrent de la nature païenne à la grâce chrétienne. Certes, ce sont là de nobles témoins pour la raison naturelle que tous ces grands esprits, et, finalement, l'humanité antique, puisqu'elle a été capable de la vérité chrétienne, capable de la reconnaître, de s'y élever, de tout quitter pour elle et de s'y attacher jusqu'au sang. Mais cette humanité témoigne en même temps qu'elle n'en aurait pas été capable sans un secours surnaturel, sans la grâce; dans tout le genre humain, on ne saurait trouver une seule âme qui se soit élevée à la pleine lumière du Christianisme sans confesser Jésus-Christ Dieu. La nature et la grâce, la raison et la foi se sont ainsi rencontrées et ont fait cette *nouvelle Alliance* qui est le christianisme. Le travail de ces deux éléments serait curieux à considérer dans les premières conversions. Tous les apôtres, tous les apologistes de la foi nous apparaîtraient s'autorisant, s'armant de la raison même et de la conscience contre les ténèbres et la corruption où elles étaient plongées, pour leur faire reconnaître la nécessité du secours divin; et on verrait des âmes comme celle de S. Augustin, par exemple, à qui les vérités éparses dans la philosophie ancienne ont servi de réveil, sous l'influence de la grâce; qui se sont élevées de Cicéron à Platon, pour s'élaner de Platon à Jésus-

* *Aux Colossiens*, II. 15.

Christ, confessant alors, comme un naufragé qui rejette les débris sur lesquels il a regagné le vaisseau, et le secours qu'il a reçu de ces débris, et la nécessité d'un secours plus éprouvé contre les tempêtes.

C'est pour nous convaincre de cette nécessité ainsi bien définie, c'est pour démontrer l'insuffisance radicale de l'âme humaine à se sauver *seule* des ténèbres et de la corruption du paganisme, qu'il faut étudier rapidement les témoignages de cette insuffisance et rechercher la cause de cet état.

III. On ne saurait trouver cette cause ailleurs que dans une perversion originelle de l'humanité. Le paganisme, c'est l'état de nature depuis la chute.

On a voulu en accuser les poètes, et plus particulièrement Homère. Il ne faut en accuser personne, et il faut en accuser le monde, ce *monde* contre lequel s'est déclaré Jésus-Christ pour le sauver. Il faut en accuser nous-mêmes, humains, de qui il ne dépendrait pas que ces ignominies ne reparussent à la lumière du jour.

Sans doute les conceptions mythologiques d'Homère sont coupables, non-seulement dans toutes ces divinités jalouses, haineuses, vindicatives, impudiques, qui se disputent la puissance de Jupiter; mais dans ce Jupiter lui-même, dont nous avons admiré à juste titre le sublime caractère, et qu'en même temps le poète ne craint pas de nous montrer dupé par Junon sur le mont Ida, en proie à la plus vile ardeur, et l'exprimant par l'énumération de toutes celles dont il a brûlé pour les victimes mortelles de sa luxure. Mais Homère n'a pas créé certainement ces fables; il les a trouvées partout autour de lui, et sous des formes encore plus abjectes, sous les formes pélasgiennes et égyptiennes du fétichisme et de la bestialité. Il les a seulement poétisées; il en a fait un jeu de son génie et les a transfigurées en une beauté idéale qui nous séduit encore aujourd'hui*. Qu'il ait eu tort en cela, et que Platon ait eu raison de le reconduire couronné de fleurs aux portes de sa République, je n'en disconviens pas. Mais telle est la commune misère, qu'Homère aurait eu bien plus sujet de chasser Platon de sa Poétique.

Si les dieux, en effet, sont dissolus dans Homère, les hommes, du moins, ne le sont pas. Leurs rapports sont nobles, chevaleresques, religieux et mêmes purs: pure l'amitié d'Achille et de Patrocle; pure, même dans son droit brutal, la possession de la vierge Briséis par Agamemnon, qui *la rend comme il l'a reçue*: purifiée par l'horreur de sa faute, cette coupable Hélène, qui n'ose supporter les regards des Troyennes, qui méprise son séducteur Paris, et qui voit *l'infamie de leurs deux noms parvenir aux*

* Les conceptions mythologiques d'Homère sont restées telles dans toute l'antiquité. Elles ont régné jusqu'à Jésus-Christ.

racés les plus reculées; purs et nobles les caractères de l'époux et de l'épouse dans Hector et dans Andromaque, et du père dans Priam; pure enfin la moralité du poème, où la chute d'un grand empire expie la violation du lit conjugal.

Mais Platon! Platon!! si douloureux qu'il soit de faire rentrer un génie qui s'est si fort élevé au-dessus de l'humanité sous la loi commune de notre honte, et de l'y montrer même au plus bas, il faut l'oser pour justifier cette nécessité d'un secours surnaturel, que du moins il a eu le mérite de confesser. A quelle infamie de mœurs sa philosophie ne descend-elle pas! Quel n'est pas le cynisme de son impudeur, dont il semble ne pas avoir conscience! Considérant les hommes comme un troupeau, et les femmes comme les femelles des chiens *, réglementant, prescrivant dans sa *République* la nudité des femmes †, la promiscuité ‡, l'avortement §, l'infanticide ||, l'inceste ¶, le *bercail commun*, avec l'interdiction aux mères de chercher à reconnaître leurs enfants **, réputant le mariage illicite ††, autorisant enfin l'amour contre nature, le préconisant même comme un amour de choix ††† !!!

Le monde était renversé à ce point que ces infamies qui n'ont de place aujourd'hui que dans nos codes criminels et dans nos bagnes, s'élaborent dans les sanctuaires de la philosophie et dans les conseils d'Etat. *Les barbares et les gens du commun*, ayant gardé le sentiment de la pudeur et de la nature, ne s'élevaient pas à cette civilisation. C'était une perfection réalisée en partie dans les constitutions sociales les plus vantées, §§ et dont le beau idéal est la *République* de Platon.

Combien S. Paul, abordant ce monde-là, avait-il raison de dire : "C'est de moi de rougir de l'Évangile, qui est la vertu de Dieu dont la colère éclate contre l'iniquité des hommes! Comme ils ne l'ont pas connu et glorifié, s'égarant dans leurs vains raisonnements, ils ont été sous le nom de sages. Ils ont été embrasés d'un désir brutal les uns envers les

* Nous renonçons à citer les textes; on les trouvera aux indications suivantes de la traduction de M. Cousin: *la République*, t. IX, p. 255.

† *Id.*, *ibid.*, p. 256, 257, 267, 268. † *Id.*, *ibid.*, p. 272, 273.

‡ *Id.*, *ibid.*, p. 277. || *Id.*, *ibid.*, p. 278. ¶ *Id.*, *ibid.*, p. 278.

** *Id.*, *ibid.*, p. 275.

†† *Id.*, *ibid.*, p. 277.

‡‡ *Le Banquet*, t. VI, p. 255, 257.—L'amour naturel est renvoyé aux *gens du commun*. "Il en va autrement aussi chez les Barbares, Là on proscrit *et l'amour, et la philosophie, et la gymnastique* (trois choses qui allaient ensemble), parce que les tyrans n'aiment point qu'il se forme parmi leurs sujets de grands courages et de fortes amitiés."—Platon attribue ailleurs à la gymnastique, proscrite par prudence chez les Barbares, d'avoir introduit ce dérèglement.

§§ La Crète, Lacédémone, l'Élide, la Béotie, etc.

autres, en juste punition de leur égarement ; et n'ayant pas voulu reconnaître Dieu, Dieu aussi les a livrés à des passions d'ignominie, recevant ainsi en eux-mêmes la juste récompense qui leur revenait." *

La plupart des sages de l'antiquité et les sociétés dont ils étaient les oracles ou les législateurs sacrifiaient à ces infamies, les autorisaient, quelquefois même les prescrivait. Platon, qui joue trop souvent avec ce désordre et à qui il est arrivé de le préconiser, le condamne cependant dans ses *Lois*. Mais en même temps il se déclare incapable de le réprimer. Tout ce qu'il ose tenter, c'est de défendre qu'on le commette au grand jour, mais sans ordonner qu'on s'en abtienne. "Ainsi, dit-il, à ce degré inférieur de moralité établissons une loi moins parfaite. Encore, ajoute-t-il, n'est-ce peut-être qu'un souhait tel qu'on en forme dans les entretiens. Mais si Dieu seconde nos efforts, si une loi contre ce commerce devient jamais aussi universelle et aussi puissante qu'elle l'est par rapport à celui des parents avec leurs enfants, elle produira une multitude de bons effets."

"Cette loi, dit M. Cousin, que Platon n'osait faire pour un petit Etat de 5,040 citoyens, le Christianisme l'a établie d'un bout de l'Europe à l'autre, et non-seulement il l'a écrite dans les codes, mais il l'a fait passer dans les mœurs." Quant à Platon, telle était la corruption de son temps, que M. Cousin lui fait un titre de gloire d'avoir anticipé les mœurs de l'Europe chrétienne par son souhait, auquel il a été d'ailleurs lui-même si peu fidèle.

Ce qu'il faut dire, c'est que ce serait manquer la vraie leçon qui résulte de cette grande expérience que de s'en prendre à tel ou tel homme en particulier, au lieu de s'en prendre à l'homme. Il ne faut pas en vouloir personnellement à Platon des abominations de sa République, pas plus qu'à Homère de celles de sa Mythologie. Il faut en chercher la source où elle est encore : dans notre nature viciée, que la grâce seule de Jésus-Christ a assainie dans son ensemble, et qu'elle sanctifie chez quelques-uns, selon le degré où on la reçoit.

Sans vouloir les décharger de la part de responsabilité qui leur revient, Platon et Homère et tout ce qu'il y a eu de grands esprits dans l'Antiquité ne sont relativement coupables que de leur génie. Ils ont été plus capables d'égarement, comme ils ont été plus capables d'élevation. Ils ont payé tribut à proportion de leur fortune. La nature humaine, plus riche en eux, s'y est produite avec plus de luxe en tout sens, mais telle qu'elle était chez tous avant la Rédemption et qu'elle subsiste encore au fond de chacun de nous. Il semble que, pour notre leçon, Dieu ait permis que ceux d'entre nous qui pouvaient le plus flatter notre nature par la

* Aux Romains, ch. I, 16, 28.

hauteur de leur esprit, l'aient le plus humiliée par la profondeur de leur chute. Il faut être plus qu'un homme pour pouvoir dire : " Qui de vous me convaincra de péché ? " et non-seulement pour en être exempt, mais pour en purger la nature humaine et l'élever à la sainteté.

Aus-i voyons-nous les ignominies mêlées dans Platon aux splendeurs les plus sublimes. Elles sont même souvent chez lui un écart du beau et du vrai, et deviennent un point de départ pour y remonter avec une naïveté qui désarme.* Par un abus de l'esprit propre auquel l'exposait la grandeur du sien, et par la corruption du milieu social où il vivait, la conscience est insensible chez lui à ces énormités qui révoltent la nôtre : parfois même elle les inspire ; et c'est par vertu mal entendue qu'il tombe dans l'immoralité.† Si donc le sens moral fait en lui de tels naufrages, cela

* Par exemple dans *le Banquet*, où il part de l'amour des beaux corps pour s'élever à celui de la Beauté éternelle.

† Un savant critique, joignant toute la délicatesse d'un esprit attique à l'élévation d'un cœur chrétien, mon noble ami M. Dabas, doyen de la faculté des lettres de Bordeaux, dans un de ses nombreux écrits de philosophie littéraire si appréciés de ceux qui les connaissent, et qu'on voudrait voir réunis en volume pour le grand public, rend ainsi à Platon une justice d'excuse à laquelle je m'associe pleinement ; " Dans son aspiration vers l'infini et le divin, il a tenté de faire descendre sur la terre l'image de l'unité divine avec ses perfections. S'il commence par bannir la liberté de sa République, c'est qu'il aurait à cœur d'y établir l'empire des plus honnêtes citoyens : son aristocratie n'est que le despotisme de la vertu. S'il viole l'égalité, dont il pose cependant le principe, c'est qu'il voudrait assurer le bonheur de tous par le meilleur emploi des forces de chacun. Enfin, s'il détruit la propriété de la famille, c'est pour resserrer, il le croit du moins, les liens trop relâchés de la grande famille humaine ; il prétend supprimer ainsi toutes les passions individuelles et sociales, le désir d'avoir plus que les autres, l'envie d'amasser pour les siens, l'amour des plaisirs égoïstes et solitaires. Il veut une solidarité complète entre tous les citoyens, une union poussée, s'il était possible, jusqu'à l'unité, de sorte que, comme il le dit textuellement, " les choses mêmes que la nature a données en propre à chacun, les mains, les yeux, les oreilles, devinssent en quelque façon communes à tous, et que tous s'imaginassent voir, entendre et agir en commun. L'Etat parfaitement un (à tout prix), c'est là pour lui le comble de la vertu politique." (*Discours pour la reprise du cours de littérature ancienne*, 28 novembre 1848.) Cette justice rendue à Platon, qu'on croirait à tort avoir le goût de l'immoralité, alors qu'on doit dire seulement qu'il n'en avait pas le dégoût, ou qu'il le perdait à la poursuite aveugle de son utopie, n'empêche pas M. Dabas, de faire justice aussi de celle-ci. " Chimère avilissante, dit-il ; car c'est porter atteinte à la dignité de l'homme que de faire passer sa liberté après son bonheur, et d'assimiler son bonheur à celui d'un bétail bien parqué et bien gardé Chimère immorale. . . . Oui, disons-le à la honte non pas de ce grand et admirable moraliste qui s'appelle Platon, mais à la honte de notre pauvre raison humaine trop confiante dans ses conceptions, et trop sujette à s'égarer quand elle est abandonnée à ses seules forces."

tient au naufrage plus général de l'esprit humain, qui, pour avoir voulu ravir à Dieu la *science du bien et du mal*, l'avait perdue.

En un mot, il y a deux Platon confondus dans Platon : le Platon de la conscience conservée et de la tradition, qui est chrétien ; et le Platon de la chute et de l'esprit propre, qui est païen. L'un qui prouve la vérité, l'autre qui prouve la nécessité du Christianisme. Mais celui-là l'emporte sur celui-ci pour avoir reconnu et confessé cette nécessité.

On peut en dire autant de toutes les gloires de l'antiquité. Virgile lui-même, si religieux, apporte à cette vérité le même tribut. Lui qui a si bien professé la foi en une Justice éternelle vengeresse de l'impiété :

Discite Justitiam moniti et non temnere Divos!

n'a-t-il pas envié l'athéisme de Lucrèce et son mépris des Enfers :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus strepitamque Acherontis avari!

Lui qui a si bien peint la faute et les remords de Didon, n'a-t-il pas chanté l'ardeur criminelle allumée par Alexis!

Mais tous ces témoignages ne résultent que des effets de l'erreur et de la faiblesse humaine ; et ils seraient bien plus forts si nous pouvions fouiller jusqu'aux causes, jusqu'aux idées et jusqu'aux doctrines, en mettant à nu toute leur indigence et toute leur perversion.

C'est ce que nous allons essayer.

IV. Un des partisans les plus déclarés des anciens, dans un moment de pleine sincérité, les a représentés sous une image peu relevée, mais d'autant plus juste :

“ Tous les sages du paganisme, dit Dacier, peuvent être comparés à des hommes ivres qui, voulant retourner chez eux, frappent à toutes les portes et prennent toutes les maisons pour la leur. Toujours un reste de raison leur a fait entrevoir ce qu'ils devaient chercher, et toujours un fond inépuisable d'aveuglement et de corruption les a empêchés de le reconnaître et de s'y arrêter après l'avoir reconnu.” *

Il n'y a donc qu'une sagesse surhumaine qui a pu nous faire rentrer chez nous.

Si nous examinons bien les doctrines des anciens, nous y retrouverons presque tous les dogmes de notre foi, mais sans corrélation et sans consistance ; incomplets, altérés, imprégnés d'erreurs, qui étaient elles-mêmes imprégnées de vérité : ce qui était doublement funeste et parce que l'erreur y faussait la vérité, et parce que la vérité y consacrait l'erreur.

Dans l'ignorance de certains dogmes que la Révélation seule pouvait

* Dacier, *Vie de Platon*.

nous faire connaître, la doctrine était sans tenants et sans aboutissants. On ne saisisait que le milieu des vérités, qui étaient toujours instables, par cette ignorance de leur principe et de leur fin, dont la claire notion pouvait seule les fixer.

Ainsi, par l'ignorance du dogme de la *Création*, la matière étant réputée coéternelle à Dieu, l'idée de l'Être infini et de sa toute-puissance était profondément bornée et faussée. Par l'ignorance du dogme de la *Trinité*, Dieu étant sans rapports coessentiels, sans société, sans vie, devenait inconcevable dans cette solitude que lui faisait son unité dépourvue de relations. "S'il n'y a qu'un Dieu, quel bonheur peut-on trouver dans la solitude?" dit Cicéron *. Comment concevoir un Dieu unique, qui serait solitaire et dénué de tout objet d'activité; *unicus, solitarius, destitutus*? dit encore l'interlocuteur païen dans l'apologie de Minucius Félix. Il résultait de là que l'esprit humain ne pouvait soutenir l'idée de Dieu, et que cette idée dégénérait dans l'ordre contingent ou s'évanouissait dans une abstraction impersonnelle.

Il en était de même de l'homme. Dans l'ignorance du dogme de la *Chute*, dont le mysthe historique n'est jamais entré dans le domaine de la doctrine, la philosophie suivait les plus infâmes penchants de la nature, sans se tenir en garde contre l'alération profonde qui les produit en nous; ou bien elle s'infatuait des nobles instincts de cette même nature, en les rapportant à l'homme, dans l'ignorance du dogme de la *Rédemption* qui les justifie par leur véritable fin: Dieu. L'implication de notre misère et de notre grandeur était un labyrinthe où on ne pouvait que s'égarer, parce qu'on n'en connaissait ni l'entrée, ni la sortie, ni le nœud.

La grande énigme du mal dans le monde, du mal moral surtout, tenait en échec toute la philosophie. Platon le fait entendre expressément: "Que dire, fils de Denys et de Doris, de la question que tu me fais: quelle est la cause de tous les maux? C'est là un doute *qui déchire cruellement l'âme et qui l'empêche, tant qu'on ne l'en a pas délivrée, d'atteindre jamais la vérité...* Cependant, un jour que nous nous promenions dans les jardins, à l'ombre des lauriers, tu me dis que tu avais résolu ce problème sans le secours de personne... Tu ne me donnais toutefois aucune preuve démonstrative, comme tu aurais fait si tu avais été bien sûr de toi, mais tu te laissais entraîner de côté et d'autre au gré de ton imagination. Ce n'est pas ainsi qu'on vide une question de cette importance." † Le philosophe Euripide, exposant ce mystère de la conscience humaine, disait aussi par la bouche de la coupable amante d'Hippolyte: "Souvent, dans mes longues insomnies, j'ai réfléchi sur

* *Hortensius*, fragments.

† Onzième lettre à Denys.

les sources des faiblesses et des vices de l'humanité : nous voyons le bien et nous faisons le mal ; nous connaissons la vertu et nous nous livrons au vice ; la vie est toute semée d'écueils, vers lesquels un funeste penchant nous entraîne... En faisant ces réflexions, je me croyais moi-même à l'abri de tout égarement, quand une passion coupable est venue, d'un trait imprévu, percer mon cœur." *

Le grand dogme de l'immortalité de l'âme, si capital pour la vie humaine, devenait également stérile ou pernicieux par l'ignorance de l'objet de cette immortalité, de ce Royaume de Dieu qui est Dieu lui-même, sa vision et sa possession dans l'autre vie : vérité dont les païens n'ont jamais eu l'idée, et dont l'ignorance les tourmentait, en laissant la vie humaine sans but proportionné à ses aspirations. C'est ce qui est encore exprimé dans ce beau passage d'Euripide : "O triste vie que celle des humains ! scuis éternels, nul repos ; voilà notre apanage. O ténèbres, vous nous cachez un bien mille fois plus précieux que la vie ! Pourquoi donc aimer si éperdûment le jour qui nous éclaire ? Hélas ! c'est que nous ignorons le prix de cette autre vie que nous ne goûtons pas ; c'est que, séduits par mille fables, nous connaissons peu ce qui se passe dans les royaumes souterrains †," connaissance que le Fils de Dieu a révélée au monde, en lui en communiquant l'objet par sa grâce, suivant cette parole : "La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé ‡."

La doctrine, chez les anciens, fait l'effet d'une machine admirable, comme la machine arithmétique de Pascal, toute démontrée et disloquée et qu'on ne savait comment recomposer, faute de certaines pièces principales qui manquaient et dans l'ignorance où l'on était du rapport des autres pièces entre elles. Celles-ci n'étaient pas à leur place ; elles étaient même souvent au rebours. Il fallait l'Auteur même de la machine, la Vérité même et la Sagesse en personne pour la compléter et la remonter, telle que nous la voyons dans cette admirable doctrine catholique, où toutes les vérités s'ajustent, s'enchaînent, s'engrènent, distinctes et unies, et fonctionnent par un jeu merveilleux qui rattache l'homme à Dieu, la terre au ciel, le naturel au surnaturel, la doctrine à la morale, et le tout à la pratique de la vie et à l'accomplissement de la destinée humaine, dans un seul système qui relie tout, et qui est véritablement la *Religion*.

Justifions ces aperçus généraux par quelques indications particulières.

V. Pythagore, qui avait voyagé dans l'Orient, comme le firent depuis Platon et Euripide (et cela se reconnaît bien à leurs écrits), en avait

* Hippolyte.

† Hippolyte.

‡ Joan., XVII. 3.—L'idée de Dieu n'est nulle part dans la conception de la vie future par les anciens, pas plus dans l'*Elysée* de Virgile que dans le *Songes* de Scipion de Cicéron.

rapporté quelques lumières révélées, notamment la croyance hébraïque que *l'homme est inexterminable*, fait en cela à l'image de Dieu *, et que *si le corps retourne à la terre, d'où il a été tiré, l'âme revient à Dieu, son principe* † : la grande croyance à l'immortalité de l'âme, portée dans nos Livres Saints ju-qu'au dogme de la Résurrection des corps, comme on le voit en termes si positifs et si énergiques dans le livre de Job. Mais il ne rapporte pas cette croyance dans son intégrité ; il y laissa pénétrer l'erreur égyptienne de la métempsycose. Il en fut de même de l'idée de Dieu : il rapporta la notion d'une essence spirituelle ; mais il laissa celle de puissance créatrice, et cette essence ne fut plus que motrice de l'univers, dont elle n'était pas distincte.

Cette ignorance du dogme de la Création engagea les philosophes qui suivirent dans l'inextricable confusion de la physique et de la théodicée, deux sciences aujourd'hui si distinctes, et qui alors se confondaient. Dieu était cherché par l'explication de l'univers, qu'il aurait dû lui-même expliquer. Sa connaissance devint solidaire de toutes les erreurs auxquelles cette recherche scientifique était exposée. Les éléments, l'eau, l'air, la terre, le feu, furent pris tour à tour pour le principe des choses, et l'idée de Dieu disparut dans une cosmogonie tout hypothétique et aventureuse.

Anaxagore la retrouva. Il la dégagea sous le nom de *Nous*, comme l'intelligence, cause de tout ce qui existe. Cette découverte fut un des plus grands événements de l'antiquité philosophique : tant l'esprit humain était fourvoyé ! Elle valut à son auteur les noms d'*Herculéen* et de *Divin*. On fut même jusqu'à lui ériger un autel portant pour inscription *Nous* : on fit presque de lui ce Dieu qu'il avait retrouvé. ‡

Platon, dans le *Phédon*, fait dire à Socrate qu'il fut ravi de cette découverte comme d'une heureuse idée. Il accueillit avec transport le maître sublime qui plaçait la cause première dans l'intelligence. Voilà où en étaient les génies, les sages. J'aime à croire, avec d'Aguesseau, que le commun peuple était plus fort, et " que, si l'on avait interrogé sur ce sujet quelque paysan de l'Attique, ou les personnes les plus simples d'Athènes, ils auraient peut-être mieux répondu que la plupart des philosophes." §

* *Deus creavit hominem INEXTERMINABLEM, et ad imaginem similitudinis suæ fecit illum.* (Liber Sapientiæ, II, 23.)

† *Et revertetur pulvis in terram suam unde erat, et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* (Ecclesiastes, XII, 7.)

‡ Voir Plutarque, *Vie de Périclès*; et Eusèbe, *Prepar. Evang.*, liv. 1er.

§ D'Aguesseau, *Lettres sur divers sujets de métaphysique*. Dans cette lecture, le savant Chancelier soutient l'excellence des philosophes anciens ; et il avait raison : nous la reconnaissons avec lui. Ainsi que nous l'avons montré dans le chapitre précédent, par les admirables citations dont nous avons enrichi cet

Mais Anaxagore lui-même ne garda pas la dignité de la Création, comme dit Clément d'Alexandrie. Il ne conçut d'abord la suprême Intelligence que comme ordonnatrice d'un chaos préexistant. *L'In principio Deus creavit cœlum et terram* a échappé à toute l'Antiquité profane. Cette notion même de Dieu, simple ordonnateur de la matière, ne pouvait se soutenir longtemps, et dans Anaxagore, déjà, on la voit retomber dans une sorte de panthéisme.

Son disciple Socrate demande une attention particulière. C'est une figure devant laquelle il faut s'arrêter. Je parle toujours du vrai Socrate, de celui de Xénophon.

Il fit innovation dans la marche des idées ; innovation salutaire dans un sens, et funeste dans un autre : payant ce double tribut de témoignages que nous avons recueilli dans les autres sages.

Il rompit le lien de la théodicée et de la physique ; ce fut là son mérite. Mais il rompit aussi le lien de la théodicée et de la morale ; et ce fut là son tort.

Nous avons examiné dans le chapitre précédent sa doctrine sur Dieu et le culte qui lui est dû, témoignage de la vérité de notre foi contre le déisme. Là même, cependant, on est en droit de reprocher à Socrate cette infidélité dont S. Paul accuait les philosophes anciens, *d'avoir retenu la vérité de Dieu captive dans l'injustice* *. Socrate tout en dégageant parfois l'idée de la souveraineté de Dieu, n'exclut jamais le culte des dieux, qu'il pratiquait lui-même. Il professe qu'en matière de religion, il faut toujours suivre les lois de son pays. Toutes les ignominies du polythéisme étaient couvertes et sanctionnées par cette prescription. Socrate n'a jamais eu la sagesse ou le courage de s'élever, comme Euripide, contre les divinités mythologiques, et, comme Sophocle, contre

* Aux Romains, I, 19.

ouvrage, ils ont fait preuve de la plus grande force de raison qui reste à l'homme ; et c'est précisément ce qui prouva l'insuffisance de ce reste de raison et la nécessité d'une Lumière supérieure. D'Aguesseau à son tour en convient avec nous. "Ce n'est pas après tout, Monsieur, dit-il, que, dans le fond, j'aie peut-être meilleure opinion que vous des anciens philosophes. Je conviens avec vous qu'on dirait qu'ils n'ont écrit que pour nous faire voir que la raison humaine est bien faible dans ceux mêmes en qui elle paraît avoir le plus de force ; qu'ils ont touché aux vérités les plus importantes sans avoir pu les saisir ; et que les vérités même qu'ils connaissent, n'ont servi qu'à les précipiter plus profondément dans l'erreur."—"C'est par cette raison même, conclut-il, que lorsqu'ils parlent bien, et qu'ils s'expliquent d'une manière qui ne peut s'entendre que suivant les idées qui nous sont connues par la Révélation, je crois reconnaître dans leurs discours les vestiges d'une ancienne tradition, toujours plus pure et moins altérée à mesure qu'on remonte plus près de sa source."—C'est là précisément ce que nous disons.

les lois humaines violatrices des divines lois. Sa mort confirme ce jugement, loin de le démentir. Nous le verrons dans un instant.

Sous ces réserves, la doctrine religieuse de Socrate, en tant qu'il a constitué la théodicée sur ses propres bases, en la détachant de la physique, fut une innovation salutaire.

Mais je lui ai attribué une innovation funeste, et celle-ci a eu bien plus de portée. Elle consiste à avoir rompu le lien de la théodicée et de la morale, à avoir fait de celle-ci (bien différent en cela de son disciple Platon et du Socrate qui figure dans les écrits de ce dernier) une science à part et sans relations avec le type idéal du Bien ; à avoir, en un mot, cantonné la philosophie dans l'homme et dans les choses de l'humanité, comme les seules qui soient à notre portée et qui nous intéressent : manière de voir trop commune aujourd'hui, et que la Révélation rend inexcusable.

On rapporte que, du vivant même de Socrate, un mage indien, Zopire, qui se trouvait à Athènes, se moqua fort de cette philosophie. Il lui parut que chercher le vrai ou le faux, le bien ou le mal dans les choses humaines, sans les rapporter au vrai, au bien absolu, qui ne peut être que divin, était une tentative ridicule et impossible.*

Socrate lui même le fit bien voir, par la nouvelle confusion dont il devint l'auteur. Car, faute du vrai absolu, il prit pour *criterium* du bien et du beau, l'*utile*, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus relatif, de plus arbitraire, de moins obligatoire, autant que de moins noble et de moins généreux. "Voulez-vous que nous recherchions la nature du bien ? dit-il. — Comment nous y prendrons-nous ? — Croyez-vous que le même bien soit utile à tous ? — Je ne le pense pas. — C'est apparemment parce qu'un bien qui vous paraît utile à l'un vous semble nuisible à l'autre ? — Précisément. — Le bien n'est-il pas, à votre avis, ce qui est utile ? — C'est cela même. — Ce qui est utile est donc un bien pour celui à qui il est avantageux ? — N'en est-il pas de même du beau, etc. ?" †

Partant de là, la philosophie ne pouvait que se fourvoyer de nouveau à la recherche du souverain Bien en morale, comme elle s'était fourvoyée précédemment à la recherche du Principe des choses par la physique.

* Aristoxène, cité par Eusèbe.

† Xénophon, *Mémoires*, liv. IV, 18. — Voir aussi liv. II, 10 et *passim*. — Cette doctrine est partout dans les *Entretiens* de Socrate, et revêt toutes les formes. Elle s'affiche jusqu'au cynisme dans cette visite faite par Socrate accompagné de ses disciples à la courtisane Théodote, où, en retour de la faveur qu'elle leur accorde de contempler à leur gré ses charmes, il lui donne des leçons sur l'art de chasser aux amants. Il y a là tout un traité sur cet art des Lais, déduit de l'utile, qui pourrait être consulté avec fruit par les Théodote de nos jours. Et ce sont là les *Mémoires* de Socrate, rapportés avec complaisance par Xénophon !!! (*Mémoires*, liv. III, §. 20.)

L'école de Socrate fut comme la Babel de la philosophie. Les sectes les plus diverses et même les plus opposées en sortirent. Chacune, en effet, prenant pour boussole de sa recherche l'*utile*, c'est-à-dire ce qui lui convenait, l'une le plaça dans l'honnête, l'autre dans l'agréable : de là les stoïciens et les épicuriens, également disciples de Socrate ; sans parler des autres sectes, qui n'étaient que des modes infiniment multiples et également autorisés de comprendre le souverain Bien. Il y eut deux cent quatre-vingts souverains Biens ; c'est-à-dire que ce fut une chimère : car le souverain Bien est unique, ou il n'est pas souverain. Chaque secte fit l'expérience de l'inanité de ses efforts à le chercher où il ne pouvait se rencontrer pour l'âme humaine. Les stoïques disent : "Rentrez au-dedans de vous-même ; c'est là où vous trouverez le repos ; et cela n'est pas vrai. Les autres disent : Sortez au dehors ; recherchez le bonheur en vous divertissant ; et cela n'est pas vrai. Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous : il est en Dieu, et hors et dans nous*."

Il advient de là que personne ne le trouvant, et ne recueillant que la déception et la douleur, on renonça au bien et au bonheur en tant que réels et actifs, et on chercha à s'arranger d'un bien négatif et passif : ce qu'on appela *Ataraxie*, ou tranquillité d'âme, exemption de trouble, sortes d'équilibre introuvable dans le vide et dans le faux. C'était là la *vie heureuse*. De là un chaos inouï de contradictions : à ce point que, changeant de rôle, les épicuriens en vinrent à s'imposer les privations les plus austères pour éviter les épines de la volupté ; les stoïciens, à se permettre les jouissances les plus abjectes pour se consoler des rigueurs de la vertu ; et que les uns et les autres, Lucrèce comme Caton, dégoûtés et impuissants, s'en tiraient par le suicide. "Oh ! quelle vie heureuse, s'écrie Pascal, dont on se délivre comme de la peste !"

VI. Socrate, que je n'hésiterais pas à rendre uniquement responsable de ces funestes égarements, si l'humanité en lui n'était la principale responsable, est cependant l'orgueil de cette humanité. Il a droit de l'être, je le reconnais, par sa mort unique dans l'Antiquité. Loin de prendre ombrage de cette mort pour ma foi, je la salue comme présage du traitement qui attendait les Martyrs, ces millions de Socrates, qui devaient faire profession de la Vérité dans des tortures et des épreuves bien autrement grandes.

Jugeons cependant cette mort au flambeau d'une lumière supérieure à celle qui y présida, pour en tirer la leçon de la supériorité et de la nécessité même de cette lumière.

Socrate osa mourir ; il osa braver la ciguë : mais il n'osa pas braver d'opinion, à laquelle il sacrifia la Vérité pour laquelle, ce semble, il

* Pascal, *Pensées*.

mourait. Il s'en enveloppa comme d'un manteau de théâtre. Il *posa* devant ses contemporains et devant la postérité, sans se le proposer, je le veux bien ; mais par l'insuffisance de la sagesse *purement humaine*, comme il appelait justement la sienne, à se passer du suffrage humain. Il pérorait admirablement ; mais enfin il pérorait devant ses juges qu'il écrase de sa hauteur d'âme, et devant la mort, qu'il trompe en s'enchantant de ses propres discours. Il meurt d'une mort *arrangée*, tourné de ce côté qu'il quitte, non de l'autre où il va. Il joue avec l'alternative du néant ou de l'immortalité pour triompher de ses ennemis, qui, dans toute hypothèse, ne lui auront fait aucun mal : bien loin de l'humble S. Etienne, qui prie pour les siens en mourant de la mort la plus cruelle, et qui s'écrie avec une foi qui perce les nues : " Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu ! " Tout ce qui est Dieu, Justice, Sainteté, Miséricorde, Amour, Majesté, Suavité, Beauté, n'éveille dans Socrate aucun des sentiments de crainte, de pénitence, de confiance d'amour, d'humilité, de désir, d'extase, qui font la surnaturelle beauté des morts chrétiennes. La communication entre cette âme et sa fin éternelle, qu'elle va cependant rencontrer, est oblitérée et comme murée. Et il devait en être ainsi, sans que dans tout ceci il y eût rien d'absolument personnel à Socrate, par suite de la rupture de l'homme avec Dieu, jusqu'à ce que le Christianisme " fût venu renverser cette muraille de séparation qui nous faisait étrangers aux alliances divines et sans Dieu en ce monde, " comme l'écrivait S. Paul aux Ephésiens.*

Voilà pour la forme, si je peux ainsi parler, de la mort de Socrate. Maintenant, examinons le fond de cette mort, la plus belle et la plus justement honorée de toutes celles que l'homme peut revendiquer.

Ce qui en fait la plus grande gloire, c'est que Socrate est réputé avoir été le martyr de la Vérité divine contre l'erreur du polythéisme, tellement qu'on relève comme une regrettable contradiction son sacrifice d'un coq à Esculape.

Or, rien n'est moins vrai que ce grand motif prétendu de la mort de Socrate.

Il est vrai qu'il fut poursuivi, ce semble, pour cela. L'acte d'accusation porte en effet : " Socrate est coupable *en ce qu'il n'admet pas nos dieux*, et qu'il met à leur place des extravagances démoniaques. Il est coupable *en ce qu'il corrompt les jeunes gens*. Peine, la mort " †

Mais cette accusation était-elle fondée en ce qui regarde le chef de ne pas admettre les dieux ? Tout nous dit le contraire. " Il ne recevait point les dieux de l'Etat ! " s'écrie, après sa mort, son fidèle et véridique

* Chap. II, 12, 14.

† Diog. Laert., liv. II, ch. LX.

disciple Xénophon. " Et quelle était la preuve de cette imputation ? Il faisait des sacrifices, et l'on ne pouvait l'ignorer : il en offrait souvent dans l'intérieur de sa maison ; souvent il en offrait sur les autels publics. Se cachait-il quand il avait recours à la divination ! Il disait lui-même, et tout le monde répétait qu'il était inspiré par un démon particulier : c'est ce qui a le plus contribué, je crois, à le faire accuser d'introduire des dieux nouveaux."*

Da reste, s'il eût cru à la vérité d'un Dieu unique et à la fausseté des dieux du paganisme, et si on parvenait à induire cette supériorité de vue des belles paroles qu'il a prononcées sur la Providence, ce serait bien pis : car il aurait apostasié cette grande vérité, loin de mourir pour elle. En effet, il s'en défend au tant qu'il est en lui, et il professe hautement sa foi et son culte envers les dieux dans toute son *Apologie*. " Au nom de ces mêmes dieux dont il s'agit maintenant, s'écrie-t-il devant ses juges et devant la postérité, quoi ! je ne crois pas aux dieux ? Je ne crois pas, comme les autres hommes, que le soleil et la lune sont des dieux † ? . . . Tant s'en faut ! je crois plus aux dieux qu'aucun de mes accusateurs, et Mélitus n'a intenté cette accusation contre moi que pour m'insulter." ‡ Pas un mot de l'*Apologie* ne dit le contraire ; et Socrate est convaincu, par sa propre défense, d'avoir cru, comme les autres hommes, à l'erreur du polythéisme, et de l'avoir professée dans tout l'éclat de son procès et de sa mort.

Maintenant, pourquoi donc est-il mort ? Il est mort, tout son procès en fait foi, pour les autres chefs d'accusation intentés contre lui : pour avoir revendiqué le titre que lui avait décerné la Pythonisse de Delphes, du plus sage des hommes ; pour avoir soutenu qu'il était assisté d'un démon particulier ; pour avoir exercé la mission qu'il avait reçue de l'oracle et de son génie d'enseigner la sagesse à ses contemporains. Il est mort, parce qu'en accomplissant cette mission, il avait non-seulement soulevé contre lui toutes les mauvaises passions des ambitieux, des rhéteurs et des sophistes ; mais parce qu'il les avait excités par l'ironie, le persiflage et le sarcasme, qui étaient la forme de son enseignement. Il est mort, enfin, il faut le dire, parce qu'il lui a plu de mourir, et de tirer parti de cette mort pour bien finir, en s'affranchissant des infirmités de la vieillesse, en soutenant devant la postérité sa réputation de sagesse, en consommant enfin l'enseignement et la conduite de toute sa vie par un grand exemple qui les résumât.

* *Mémorables*, liv. Ier, § 1er.

† Il aurait même célébré en mourant cette croyance, si l'on en croit Platon, par un hymne à Apollon et à Diane.

‡ *Apologie*, t. I, p. 85, 86, 107.

Ces appréciations ne sauraient être douteuses. Faisant un très habile et très-sage usage dans cette dernière circonstance de sa vie, comme dans toutes celles qui avaient précédé, de son mauvais instrument de l'utile pris comme règle et comme *criterium* de conduite, il estima que cette mort valait mieux que son reste de vie, et il en profita. "J'avais voulu d'abord me défendre, dit-il ; mais mon génie m'en a détourné. Pourquoi s'étonner si les dieux jugent qu'il est *avantageux pour moi* que je fuisse ! Ne savez-vous pas qu'aucun homme n'a mieux vécu, n'a *vécu plus agréablement* que moi ? Car je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en cherchant à devenir meilleur...* *Que gagnerais je à vivre plus longtemps ? J'éprouverais peut-être tous les maux qui accompagnent la vieillesse ; les facultés dont j'ai le mieux joui seraient les premières dont on me verrait privé, et je traînerais la vie la plus triste et la plus malheureuse...— Mais je mourrai injustement ! Eh bien, la honte en retombera sur les auteurs de ma mort ; et les hommes, dans l'avenir, n'auront pas les mêmes sentiments pour Socrate et pour ses bourreaux.*" †

Assurément, et Socrate, dans son *Apologie*, a pris ses précautions pour cela. On peut dire que c'est une *exécution* de ses juges qu'il cloue au pilori de la postérité. On ne peut pas vendre plus chèrement une vie dont on ne veut plus, et tirer un meilleur parti d'une mort qu'on ambitionne. On sait que ce n'est qu'à force de dédain et de persiflage contre le tribunal des Héliastes, où il fut traduit, que Socrate parvint à se faire condamner. "Les uns, dit Barthélemy, prirent sa fermeté pour une insulte, les autres furent blessés des éloges qu'il venait de se donner. Ses ennemis ne l'emportèrent néanmoins que de quelques voix ; ils en eussent eu moins encore, et auraient été punis eux-mêmes, s'il avait fait le moindre effort pour fléchir ses juges." † Il n'avait pas besoin de descendre à les fléchir : il lui eût suffi de ne pas les braver ; car, comme il restait encore à statuer sur la peine que Socrate lui-même pouvait choisir entre une amende, le bannissement, ou la prison perpétuelle, il reprit la parole, et, après avoir balancé quelque temps l'ironie sur la tête de ses juges, il conclut à être nourri dans le Prytanée aux frais du public. "A ces mots, quatre-vingts des juges, qui avaient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée. §

* C'est vrai : mais l'utilité de ce parti ne doit pas en être le mobile ; et on ne doit pas vivre honnêtement *pour* vivre heureusement. Le bien est obligatoire avant tout.

† *Mémorables*, liv IV, § 24.

‡ Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, t. V, p. 434

§ Diog. Laert., liv. II, § 42.

Et encore, si elle fut exécutée, c'est parce qu'il refusa obstinément les moyens qui lui étaient offerts de s'y soustraire.*

Tels furent les caractères et les véritables causes de la mort de Socrate. Il faut donc lui enlever cette auréole de martyr de la Vérité divine qu'il ne tient que de l'accusation de Mélitus, et que lui enlèvent sa propre apologie et celle de son disciple.† Socrate est mort pour la conscience et pour la pensée. Ce serait déjà assez beau s'il n'était mort aussi pour son démon et pour lui-même. Quant à l'erreur du polythéisme, il faut croire, pour son honneur même, qu'il ne s'est pas élevé au-dessus, puisqu'il ne s'est pas élevé contre, puisqu'il a même consacré et aggravé cette grande erreur de tout le poids d'une sagesse qui serait bien coupable, si elle n'était bien aveugle.

Après cela, je croirais faire un rapprochement sacrilège si je disais avec Jean-Jacques : *Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.*

On me pardonnera ce développement critique sur la moralité religieuse d'un fait aussi important que celui de la mort de Socrate, qu'on est convenu d'exalter plus que ne le permet la vérité historique. C'était le lieu, ce me semble, de l'élucider, en le ramenant à ses justes proportions.

Auguste NICOLAS.

(A continuer.)

LAMARTINE.

(Voir page 377.)

Depuis ses premières *Méditations*, M. de Lamartine a été fécond, trop fécond. Nos lecteurs comprendront aisément que nous n'entreprenions pas ici la critique de ces innombrables écrits, dont la plupart ne sont pas dignes de notre examen. D'ailleurs, nous nous sommes fait une loi de n'étudier d'un auteur que ses livres véritablement *typiques*, ceux qui résument ses tendances, son rôle, son influence et son génie. Dans l'œuvre de M. de Lamartine, ces livres sont moins

* *Le Criton.*

† L'accusation elle-même n'avait pas cette portée. Selon ses termes mêmes, et comme le dit Xénophon, c'est son *démon familier* qu'on l'accusait de *mettre à la place des dieux de l'Etat*. Ce n'est qu'en ce sens qu'on l'accusait de ne pas admettre ces dieux.

nombreux qu'on ne pourrait le penser. Ce sont les *Méditations*, les *Harmonies*, *Jocelyn*, les *Girondins*, *Geneviève* et le *Tailleur de pierres de Saint-Point*. Nous allons les passer en revue. En d'autres termes, nous allons tour à tour considérer dans M. de Lamartine le POÈTE, L'HISTORIEN, LE ROMANCIER ET LE PHILOSOPHE...

I.

Les secondes *Méditations* sont la suite, et la suite fort naturelle, des premières ; le poète n'a pas voulu renoncer si vite et n'a pas eu le courage de dire adieu à un titre qui avait porté bonheur à son génie naissant. Néanmoins, le nouveau recueil présente certaines qualités, et surtout quelques défauts qui ne se rencontraient point dans le premier. La même harmonie y ravit notre oreille ; la même pureté de lignes, la même suavité de couleurs y ravit nos yeux. C'est de l'Haydn, c'est du Raphaël. Mais, il faut l'avouer, les *Nouvelles Méditations* sentent l'huile : elles ont été laborieuses, tandis que les anciennes avaient été spontanées. Et nous n'aimons rien tant que la spontanéité de l'art. Le poète s'est dit, en se frappant le front : " Il faut que j'aie du génie ; il faut que je fasse mieux que ma première œuvre,"... et il n'a pas fait aussi bien. Par bonheur, quelques pièces étaient depuis longtemps réservées dans le portefeuille de M. de Lamartine, et elles sont peut-être le meilleur ornement de son second volume. Le reste a je ne sais quel parfum de rhétorique qui ne se respirait pas dans l'œuvre première : je signalerai comme preuve de cette affirmation la fameuse " Ode à Bonaparte," qui ne mérite point sa réputation. C'est ampoulé, c'est déclamatoire, c'est creux. " Qui sait si le génie n'est pas une de vos vertus," dit le poète aux grands hommes de la trempe de Napoléon. La pensée ici est nuageuse. On se dit tout d'abord : " Que c'est beau !" puis, on s'aperçoit en riant que cela ne veut rien dire. Et nous pourrions citer un assez grand nombre de ces traits de mauvais goût. Hélas ! c'est la vieille histoire. On fait un chef-d'œuvre ; on le fait sans s'en douter, avec l'ingénuité de la vingtième année, en plein rayonnement, en pleine jeunesse. Puis, si l'on veut en exécuter un second, si l'on se met bravement à la tâche, on produit... des fleurs artificielles, charmantes sans doute et de belles couleurs, mais artificielles. Les premières étaient de vraies fleurs, toutes parfumées, pleines de miel, humides de rosée. Ah ! laissez-moi préférer les premières.

Toutefois, je ne voudrais pas être trop sévère à l'égard des secondes *Méditations*, qui, malgré ces défauts réels, demeureront comme un de

nos livres classiques, et seront dans quelques vingt ans, à l'usage de nos colléges. "Mais, nous diront les austères, osez-vous placer sous les yeux de vos enfants tant de vers amoureux, où frémit le nom d'Elvire?" La plupart de ceux qui font cette honnête observation sont les mêmes qui laissent dans les bucoliques de Virgile la fameuse seconde églogue, l'ignoble *Formosum pastor Corydon ardebat Alexin*. Nous ne serons pas si sévères à l'égard de l'amour vrai, de l'amour jeune et sincère. Tout ce qui peut altérer la virginité des âmes, nous le détruirons sans pitié, nous l'éloignerons des jeunes regards. Mais n'allez pas trop loin dans cette voie. Comprenez qu'il est un pur, un légitime amour, MÊME avant le mariage. Ne soyez pas jansénistes, n'empêchez pas les cœurs de battre honnêtement. Les vers à Elvire sont bien tendres assurément, et je ne les graverais pas volontiers dans la mémoire des jeunes filles; mais je ne pense pas qu'ils aient fait grand dégât dans les âmes. Et où serait le mal, s'ils avaient produit dans notre société mercantile quelques "mariages d'inclination," les seuls peut-être qui soient dignes de l'estime d'un chrétien? Ne vaut-il pas mieux entourer la femme d'une auréole idéale, comme l'auteur des *Méditations*, que de la rabaïsser, de l'insulter, de la traîner dans la boue comme Balzac?

Les deux premiers livres de Lamartine sont, malgré tout, des chefs-d'œuvre qui font honneur à l'humanité, je dirai même à l'humanité chrétienne. Mais ce ne sont peut-être pas ses meilleurs titres. Combien d'intelligences parmi nous ne connaissent que les *Méditations* de Lamartine et les *Odes et Ballades* de Victor Hugo? Les "Recueils de morceaux choisis," les *Anthologies* gâtent singulièrement les esprits bourgeois, en leur faisant éternellement subir les mêmes extraits, souvent défigurés et mal choisis. On croit connaître tout Victor Hugo lorsque l'on sait par cœur *Moïse sur le Nil* et que l'on déclame: "Mes sœurs, l'onde est plus pure aux premiers feux du jour;" on croit posséder tout Lamartine quand on peut citer le *Crucifix* ou le *Lac*. C'est une grande erreur. A nos yeux, le véritable Lamartine est surtout dans *Geneviève* et dans le *Taillieur de pierres de Saint-Point*; le véritable Hugo est surtout dans les *Contemplations*, dans la *Légende des siècles*, dans les *Misérables*. Et nous aurons lieu de le démontrer.

II.

Dans les premières œuvres de Lamartine, comme dans celles qu'il écrit à l'heure présente, éclate un orgueil naïf et blessant. "Moi, moi, moi, toujours moi." Cet homme se contemple immortellement-

lui-même ; semblable à ces prêtres de l'Inde qui passent leur vie à considérer leur orteil, il considère sans cesse sa belle personnalité, dont il n'a pu encore se lasser d'être ravi. Mais ce défaut vraiment prodigieux est surtout choquant dans les *Commentaires* qu'il a voulu rédiger lui-même sur ses propres œuvres. Oui, Lamartine s'est commenté, ô misère ! Ces magnifiques, ces incomparables *Méditations* que je ne peux lire sans pleurer d'enthousiasme, il les a lui-même ornées de notes explicatives. Et quelles notes ! Je supplie nos lecteurs de ne point se procurer l'édition malencontreuse qui est *embellie* de ces invraisemblables commentaires. C'est là que le poète, plein de sa personne, nous apprend dans quelles circonstances, à quel moment précis, à quelle heure, dans quel lieu il a composé tels ou tels vers qui nous ravissent : "J'étais au coin du feu, nous dit-il, je venais de recevoir telle visite, j'étais souffrant," etc., etc. On ne saurait s'imaginer à quel degré d'intimité arrive cet étrange commentateur. Mais, ce qu'il y a de navrant, ce qu'il y a de lugubre, c'est que le poète nous ouvre dans ces commentaires les plus vulgaires et les plus laids côtés de son âme. Vous vous rappelez peut-être les deux admirables *Méditations* intitulées le *Désespoir*, et la *Providence à l'homme* : l'une est pleinement sceptique, l'autre pleinement chrétienne. Pendant longtemps, nous nous étions imaginés que les vrais sentiments de M. de Lamartine étaient exprimés dans la seconde de ces pièces. Mais M. de Lamartine lui-même prend plaisir à nous détromper : "Je n'ai écrit la *Providence à l'homme* que pour faire plaisir à ma mère, et c'est dans le *Désespoir* qu'il faut chercher ma pensée et l'état véritable de mon âme à cette époque de ma vie." Hélas ! hélas ! L'auteur des *Méditations* alléguera, je le sais bien, qu'il n'a écrit ces regrettables commentaires que dans un de ces moments où le besoin d'argent le tourmentait ; mais vraiment, à sa place, nous aurions été plus fier et aurions préféré mourir de faim, plutôt que de révéler au public de pareilles faiblesses, et, s'il faut tout dire, de telles turpitudes !

Le tact, d'ailleurs, est ce qui a toujours et surtout manqué à M. de Lamartine. On connaît ses interminables *Confidences*, dont nous ne voulons dire que deux mots. Il y trace d'une main très involontairement irrespectueuse le portrait physique de sa mère et de ses sœurs, avec un luxe de détails qui affigera tous les fils et tous les frères. Quant à lui, il ne s'aperçoit même pas de son irrévérence, et serait bien étonné d'apprendre qu'on ne parle pas ainsi de celles que l'on doit entourer d'une vénération délicate et pudique. Dans *Graziella*, il racontera longuement, très longuement, comment il a abandonné une jeune fille qui l'aimait, et comment cet abandon dut amener la mort prématurée de cette créature charmante. Et, s'il faut en croire certains critiques,

cette vilaine action ne serait pas historique, et M. de Lamartine aurait mis gratuitement sur son compte cette honte imaginaire!!! Partout, dans son *Raphael*, dans ses *Confidences*, dans les commentaires de ses *Méditations*, il nous apparaît avec la même physionomie: Plutôt que de ne point parler de lui, il nous raconte tout ce qui peut le diminuer dans notre estime. Pourvu qu'il ait la bouche remplie du mot *je*, il est heureux....

Dans la *Mort de Socrate*, qu'on a généralement imprimée à la suite des premières *Méditations*, nous sommes heureusement délivrés de ce lamentable égotisme. Aussi nous trouvons-nous face à face avec un pur chef-d'œuvre. C'est Platon christianisé. Mais Platon, qui avait à son usage le plus harmonieux, le plus beau de tous les parlars humains, n'a pas été si doux, si limpide, si musical que notre poète français, lequel n'avait à sa disposition qu'une langue assez ingrate, sans sonorité et sans éclat. Je pense que nous pouvons opposer la *Mort de Socrate* à ce que l'Antiquité a produit de plus parfait. Socrate y a été prodigieusement embelli, et Platon aussi. Malheur à l'intelligence qui ne se sentirait pas grandir à la lecture de ces vers! J'ai déjà dit qu'il fallait se défier de ceux qui n'aiment pas la poésie; cela est vrai surtout de la *Mort de Socrate*: il manque quelque chose à la tête de ceux qui ne l'admirent point.

III.

Toutefois, Lamartine allait s'élever encore plus haut, et les *Harmonies* sont supérieures aux *Méditations*. La forme, il est vrai, n'y est pas si merveilleusement correcte, si régulièrement harmonieuse. Ce n'est plus ce bas-relief athénien sculpté avec une délicatesse et une patience qui ne supportent pas le plus léger défaut; ce n'est plus ce tableau que l'on pourrait considérer à la loupe. Non; mais c'est une belle suite de fresques hardies et rapides, de sculptures à moitié terminées et puissantes. Jusque-là, Lamartine s'était surtout servi de l'alexandrin ou des strophes régulières. Il se néglige ici, et se néglige très heureusement; il admet, il combine, il entrelace tous les rythmes et tous les vers. C'est ici la véritable expression de son âme; tout y est simple, aisé, et presque spontané. On n'a jamais manié notre vers avec cette facilité. L'harmonie, d'ailleurs, est presque tout entière conservée, ou pour mieux dire, transformée. Chacune des *Harmonies* ressemble à ces symphonies magnifiques de Beethoven, d'Haydn et de Mozart: à des accents graves et majestueux succèdent des accords rapides et joyeux. Toutes les nuances, tous les tons, tous

les rythmes se mêlent dans ces beaux vers, sans jamais s'y confondre ni s'y nuire. Mais, ô bonheur, la *religiosité* a été décidément abandonnée par le poète, et c'est bien la religion qui vibre, qui chante, qui vit dans cette œuvre nouvelle. Dieu, le vrai Dieu y est noblement acclamé ; l'âme y déborde d'amour et d'adoration ; la création y est ardemment comprise, aimée, poussée vers le Créateur. Tous les êtres de la nature y sont appelés à prendre tour à tour la parole ; on y entend les cris de l'Océan, du ciel, de la terre, des arbres en fleurs, des rochers muets, des vastes bois, des eaux courantes, des ruisseaux et des fleuves ; on y entend surtout le cri intelligent de l'homme vers Dieu. Tout chante Dieu. Par ci par là, je le veux bien, il y a encore quelques notes discordantes, et je supprimerais volontiers quelques vers dans cette *Hymne au Christ*, où la divinité de notre Jésus n'est pas encore assez nettement affirmée. Mais, somme toute, les *Harmonies* sont un recueil de cantiques. Et jamais cantiques plus beaux, depuis David et les écrivains sacrés, n'ont peut-être passé sur les lèvres humaines.

C'est ainsi que décidément Lamartine jeta dans les bras l'une de l'autre la Vérité et la Poésie, reconciliées pour toujours et dont le baiser sera immortel. Nous insistons sur ce point, parce qu'il caractérise le rôle de l'auteur des *Méditations*, parce qu'il résume toute son œuvre.

IV.

En arrivant à *Jocelyn*, j'avoue que je ne suis point sans éprouver quelque embarras. L'Eglise a condamné ce livre, et Dieu me garde de ne pas m'incliner avec une sincérité complète devant une telle condamnation, qui est souverainement juste et légitime.

Jocelyn est un mauvais livre, un livre dangereux. O singulière variabilité de l'esprit humain ! Voilà un grand poète, un génie, qui vient d'écrire un livre presque pieux, les *Harmonies* ; et de cette même plume tout à l'heure si religieuse, il va se servir pour écrire un roman malsain, une œuvre antichrétienne ! Que les chrétiens "modérés" méditent ce fait et en profitent. Il faut à l'homme des convictions rigoureuses, des croyances solides, des dogmes lucidement déterminés ; il lui faut une foi robuste, ardente, absolue, sans quoi, il fait comme M. de Lamartine : il flotte à tout vent, il cède à toute influence, il ondule, il change, il tombe, il se relève pour tomber encore, il est tout à fait misérable. Recueillons-nous donc, faisons un acte de foi, et soyons des hommes !

Le sujet de *Jocelyn* est suffisamment connu pour qu'il ne soit pas ici

nécessaire de faire subir à nos lecteurs un long résumé de ce récit poétique... Jocelyn est un jeune homme qui "se dévoue" pour assurer le mariage et l'avenir d'une sœur qu'il aime tendrement ; il entre au séminaire pour lui laisser toute l'intégrité de leur pauvre fortune. Mais la Révolution éclate, terrible, et notre "lévite" est chassé par elle de son séminaire abandonné. Il se réfugie dans les Alpes, où il rencontre un adolescent, un enfant pour lequel il se prend soudain de la plus ardente affection. Cet enfant mystérieux était une jeune fille, et le malheureux Jocelyn ne s'en aperçoit que fort tard. Toutefois, il n'est pas encore engagé dans les ordres et peut épouser sa Lucile. Mais, ô douleur ! son vieil évêque vient d'être condamné par le tribunal révolutionnaire, et réclame pour mourir les secours spirituels de Jocelyn. Il a besoin d'un prêtre, et, avec une étonnante rapidité, consacre Jocelyn malgré lui, dans les ténèbres de sa prison : "*Quand il me releva de terre, j'étais prêtre.*" Il ne reste plus au nouveau prêtre qu'à abandonner résolument sa fiancée, et son cœur en est horriblement déchiré. Puis, il s'enfuit dans un village et s'y livre à tous les devoirs, à tous les sacrifices du ministère évangélique. Il verra Lucile une fois encore avant de mourir, mais ce sera pour lui fermer les portes de la vie et lui ouvrir celles du ciel. Le pauvre curé rentrera ensuite dans son presbytère pour n'en plus sortir, modèle vivant de toutes les vertus sacerdotales, ange de la terre, spectacle des élus. Il y mourra comme il y a vécu, en saint....

Est-ce à ce défaut de tact dont nous signalions tout à l'heure les excès, qu'il faut attribuer les invraisemblances, et surtout les énormités de ce singulier roman ? Il est facile de s'apercevoir, en le lisant, que la seule imagination de M. de Lamartine était échauffée quand il écrivit les *Harmonies*, et que son cœur n'avait jamais été profondément chrétien. Un véritable chrétien attache à la vocation d'un prêtre une idée tellement auguste, qu'il ne peut supposer un instant que cette vocation soit jamais déterminée par des considérations banales et mondaines, comme le mariage d'une sœur. Eh ! ne valait-il pas mieux que la sœur de Jocelyn ne se mariât point et que le héros de notre poème ne s'imaginât pas avoir une vocation aussi fantaisiste ? Du dévouement, grand Dieu ! Appeler de ce beau nom cet engagement dans les ordres sacrés qui trouve sa récompense ici-bas dans les consolations de l'autel, et là-haut, dans les joies de l'éternité. Non, non, il ne faut pas avoir le sens chrétien pour se laisser séduire par de telles imaginations. D'ailleurs, M. de Lamartine montre bien qu'il ne possède même pas la notion du Sacerdoce. Il ne connaît point cette grande chose : le Prêtre. Quoi ! cet évêque auquel le poète prête, du reste, un si magnifique langage, ce vieillard improvise un prêtre en

cinq minutes ! Et pourquoi ? Parce qu'il a besoin de l'absolution ! Ce serait odieux, si ce n'était point ridicule, et l'on pleurerait si l'on n'avait envie de rire. Puis, quelles scènes scabreuses que celles de cet amour suspect entre Jocelyn et cette enfant dont il ne peut dire " Elle " qu'après tant de mois de séductions secrètes et de luttes intimes ! Comme tout cela est fait pour exciter sournoisement les sens, pour développer dans les jeunes cœurs ce qu'ils ont de moins pur, pour les jeter sur les pentes les plus périlleuses ! L'Église, vous le voyez, devait condamner un tel livre.

Reste la forme, que l'on peut trouver meilleure que le fond. Toutefois, cependant, n'y est pas digne d'éloge. *Jocelyn* a été écrit trop vite. C'est une ébauche plus qu'une œuvre achevée ; c'est, comme on le disait au XVII^e siècle, un *crayon*. Les vers médiocres y abondent ; l'harmonie y est parfois brisée et la langue souvent outragée. Mais ce qui me charme, c'est l'originalité de ce poème ; c'est son agencement général ; c'est le genre nouveau qu'il a créé, qu'il a introduit dans la littérature moderne. *Jocelyn* est ce que j'appellerai volontiers " une Épopée domestique. " Dans tous les siècles passés, je ne lui trouve point de précédent, ni, à plus forte raison, de modèle.

Aux siècles primitifs il appartient d'avoir de véritables épopées, guerrières, politiques, nationales. Telle est l'*Illiadé*, telle est notre *Chanson de Roland*. Le sens historique n'existe pas encore dans le cerveau des poètes ; la légende triomphe. Mais aux époques civilisées, la véritable épopée n'a plus sa place marquée. C'est l'histoire qui la remplace. Certains poèmes artificiels, tels que l'*Enéide* et la *Henriade*, s'adressent alors à quelques rares esprits fort cultivés, mais ne sont réellement appelés à aucune popularité durable. La poésie narrative devra-t-elle abdiquer devant un tel état de choses ? Devra-t-elle se retirer devant les envahissements de l'histoire ou du roman ? Nous ne le croyons pas, et à coup sûr Lamartine ne l'a point pensé. Il a été prendre par la main, non sans une certaine témérité, des personnages à peu près contemporains, appartenant aux classes les plus vulgaires, les plus nombreuses de notre société, vivant de notre vie, parlant notre langue, priant le même Dieu, traversant les mêmes obstacles et animés des mêmes espérances. Il n'a pas voulu d'autres héros, et les a jetés tout frémissants sur la scène de son poème. Puis, il a donné la parole à l'un d'eux, qui s'est mis à raconter poétiquement et simplement son histoire, laquelle s'est passée en quelque sorte sous nos yeux, au milieu des grands événements dont notre pays a été le théâtre. Eh bien ! laissez-moi dire bien haut que j'admire littérairement cette épopée nouvelle et qu'elle ne me laisse point insensible. Laissez-moi ajouter que c'est là la véritable poésie, naturelle, humaine,

vivante. Vos tragédies et vos épopées factices du XVIIe et du XVIIIe siècle m'ennuient malgré moi. Ces êtres grecs ou romains que j'aperçois sur la scène, je ne les connais point ; ils ne parlent pas mon langage, n'ont pas ma religion, ne sont ni de mon pays ni de ma société, ni de mon temps. Ont-ils du sang véritable et des muscles ? On est quelquefois tenté de le mettre en doute. Ils appartiennent d'ailleurs à des races royales avec lesquelles mon petit sang bourgeois n'a rien de commun ; ils ne sont pas mes frères, ils ne sont pas mes pareils. Mais Jocelyn est bien mon semblable ; oui, je le reconnais, je l'ai vu. Tous ceux qui l'entourent, je les reconnais aussi ; ils ont ma nature, mon sang, ma vie. Homme du XIXe siècle, ce qui me ravit dans les œuvres de mon temps, c'est qu'elles sont vivantes, actuelles, et doublement mes contemporaines. Tel est le caractère de toute notre littérature : elle hait les formules, la convention, la rhétorique ; elle pose nettement les questions, et les questions qu'elle pose sont les plus importantes du monde. Il arrive souvent qu'elle les résout de travers, mais elle ne les évite point, et un chrétien doit lui savoir gré de sa sincérité, qui est entière, et de sa bonne volonté, qui est incontestable.

V.

M. de Lamartine, après s'être ainsi révélé grand poète épique dans *Jocelyn*, grand poète lyrique dans les *Méditations* et les *Harmonies*, ne se montra pas satisfait de cette double gloire. Il voulut, d'une main puissante, saisir le drame et le dompter : il n'y réussit pas et n'y pouvait réussir. Rien n'est moins dramatique que le rêve, et l'auteur des *Méditations* n'est le plus souvent qu'un rêveur sublime. Au théâtre, des vers harmonieux sont tout au plus tolérés, et ne peuvent jamais devenir populaires : le public écoute, ferme l'œil et s'endort. Il faut, il faut que l'action se précipite, que les péripéties s'enchaînent, que le dénouement se prépare avec une activité incessante. Ne m'arrêtez pas pour me faire entendre, au milieu de votre action ralentie, vos méditations ou vos harmonies. J'ai hâte de savoir si le héros sortira vainqueur de cette trame, si le traître sera puni. Je respire à peine, je suis haletant : prenez-moi brusquement par la main et conduisez-moi à votre dénouement. L'auteur de *Jocelyn*, qui avait en vain tenté d'écrire dans sa jeunesse une tragédie : *Jonathas*, eut le tort plus grave de jeter, vingt-cinq ou trente ans plus tard, un autre drame sur le théâtre. *Toussaint Louverture* eut un succès d'estime, comme la politique du poète. Il est vrai que Châteaubriand avait aussi tenté l'aventure, et que son *Moïse* est à peu près détestable ;

mais ce n'est point dans ses illusions et dans ses erreurs qu'il convenait d'imiter l'auteur de l'*Itinéraire* et des *Martyrs*..

M. de Lamartine fut-il plus heureux quand il s'attaqua à l'histoire, à la philosophie, au roman ? La question est délicate et complexe. Nous essaierons d'y répondre.

LÉON GAUTIER.

A continuer.

LA NEUVAINÉ DE STE. GENEVIÈVE À PARIS.

Tous les ans, pendant la première quinzaine de janvier, une neuvaine simultanée se célèbre en l'honneur de sainte Geneviève dans deux églises de Paris, et tous les ans, également, une foule immense se porte pendant ces neuf jours au Panthéon et à Saint-Etienne-du-Mont.

Si cette foule, que plusieurs journaux ont évaluée cette année à 300,000 âmes, allait au cabaret, au théâtre ou aux bals de la barrière, les journaux libres-penseurs n'y trouveraient rien à redire. Quelques-uns même, les plus avancés ou les moins timides, y verraient la preuve d'un grand progrès et l'indice d'un meilleur avenir !

Mais la foule est allée à l'église, s'est prosternée devant la châsse d'une Sainte, a prié l'humble bergère, qui autrefois sauva Paris de la fureur des barbares, de la sauver des dangers actuels et de lui tendre une main miséricordieuse à l'heure de ses angoisses ; voilà ce que la presse émancipée ne saurait souffrir.

Pour abattre plus sûrement la dévotion populaire, elle commence par essayer d'abattre la Sainte qui attire le peuple. L'histoire de Geneviève, dit-elle, est une légende apocryphe. On saisit tout de suite ce qui découle d'une pareille affirmation. Plus d'histoire, plus de certitude ; plus de certitude, plus de confiance ; plus de confiance, plus de culte ; plus de culte, plus de concours, plus de neuvaine, plus de prières, ou comme s'expriment ces gens-là, plus de "superstitions." Avec l'arbre qui tombe, tombent à la fois toutes ses feuilles, toutes ses fleurs et tous ses fruits.

Mais l'arbre de la piété populaire a des racines indestructibles. Que de haches ont voulu l'abattre et se sont émoussées ou brisées avant de réussir ! que de puissances, autrement redoutables que notre journalisme incrédule, ont livré à la raillerie, au feu ou au vent, les cendres de nos

héros catholiques, sans obtenir autre chose qu'un redoublement de ferveur autour des tombes ouvertes, violées et vides ! Ce que l'Église élève sur ses autels, y demeure à jamais ; et lorsque les autels tombent sous la colère des persécuteurs, la gloire des Saints refléurit sur les ruines, et la foi des populations leur dresse des monuments plus splendides, plus durables, plus vénérés.

Sainte Geneviève, patronne de Paris, a vu passer à ses pieds trop de passions et trop de tempêtes, pour n'être pas assurée de la durée de son culte et des hommages des générations à venir.

Beaucoup de choses semblent avoir offusqué les libres-penseurs pendant la dernière Neuvaine, et, avant tout, les boutiques qui se trouvaient dressées autour des deux églises. On vendait là des objets de piété, des médailles, des chapelets, des livres de dévotion,—et ce commerce fait naturellement dresser les cheveux sur la tête des voltairiens. Ils permettent qu'on vende du trois-six au peuple, et du vin frelaté, et des romans court-vêtus, et des ouvrages qui traînent dans la boue l'Église et le clergé ; mais des chapelets, des médailles, des bénitiers, etc., c'est intolérable. Où en sommes-nous et où allons-nous, si l'obscurantisme peut s'étaler ainsi en plein Paris ! Que deviendra la civilisation ? que deviendront les idées modernes si le peuple continue à faire le signe de la Croix, à dire ses prières, et à prendre dévotement de l'eau bénite ?

On voit sans peine quel champ était ouvert à la vertueuse indignation de nos impies. Aussi s'y sont-ils lancés à bride abattue, et avec une fougue si violente qu'ils ont rendu le clergé responsable des susdites boutiques et du susdit commerce. Personne n'ignore, cependant, que la voie publique n'appartient pas au clergé, et que la préfecture de la Seine délivre, à qui bon lui semble, les autorisations d'étaler et de vendre en pleine rue. Mais une accusation contre les prêtres fait toujours bon effet dans les colonnes d'un journal libre-penseur.

Après ces premières objurgations, les libres-penseurs ont pénétré dans le temple, et se sont sentis prendre d'un redoublement de colère. Dans ce temple, une chässe était solennellement exposée à la vénération des fidèles, et on quêtaient pour l'entretien du culte. Deux crimes abominables : rapacité et superstition.

La modeste offrande déposée dans le tronc d'une église, ou entre les mains d'un prêtre, n'a jamais ruiné personne, ni causé aucun tort à aucun pauvre. En peut-on dire autant ! hélas ! des dépenses faites au cabaret, ou des dépenses faites à la Bourse ! La vertu de nos faux philosophes trouverait là une ample carrière à exploiter.

Quant au reproche de superstition que nos adversaires adressent à la foule du haut de leur incroyance, il prouve tout simplement, de leur

part, ou beaucoup d'ignorance ou beaucoup de mauvaise foi. Que va faire le peuple devant les tombes ou devant les reliques des Saints ? Les regards prévenus et hostiles des voltairiens ne voient là qu'un spectacle extérieur qui leur déplaît ; des médailles, des quêtes, des tentures, des cierges, etc. Mais les motifs véritables de ces grands concours leur échappent ; mais les résultats de ces pieuses manifestations sont inaccessibles à leurs yeux et à leur pensée. Dans l'Eglise catholique, le culte des Saints est une prédication perpétuelle de tous les devoirs et de toutes les vertus ; il est une consolation efficace dans les grandes épreuves ; il est, par cela même, une puissante et constante école de moralisation pour les masses.

Comparez le père de famille qui suit la Neuvaine de sainte Geneviève au père de famille qui va, tous les soirs, dépenser régulièrement son gain au cabaret ;

Comparez la jeune fille qui vient prier au tombeau de la patronne de Paris, à la jeune fille qui fréquente les bals publics.

Nous savons bien que tous les hommes qui ont oublié le chemin des églises, ne sont pas des ivrognes et des débauchés ; non plus que toutes les femmes qui ne prient plus roulent dans la fange des ruisseaux publics. Mais ne seraient-ils pas meilleurs pères et enfants meilleurs si, à leurs qualités et à leurs vertus naturelles, ils joignaient les vertus que la religion inspire ! S'instruire et travailler, c'est bien. Mais à côté du travail et de l'instruction, n'avons-nous pas d'autres obligations à remplir ?

C'est précisément pour apprendre à mieux connaître et à mieux remplir ces obligations que le peuple se presse dans les églises. A l'exemple des Saints, il accepte ses peines avec plus de résignation et remplit ses devoirs avec plus de courage ! avec leur secours, il traverse d'un pas plus ferme les rudes chemins de la vie, et se relève plus vite après les chutes que provoque la faiblesse humaine. Dans ce livre admirable où tous les âges et toutes les conditions trouvent des modèles, le chrétien lit comment d'autres ont vécu, ont combattu, souffert, triomphé, et il s'efforce de vivre, de combattre, de souffrir, de triompher comme eux.

Il est facile de critiquer les abus inévitables qu'engendrent certains concours religieux ; il est trop vrai, aussi, que le véritable esprit de l'Eglise n'anime pas tous ceux qui fréquentent les neuvaines et les pèlerinages. Mais autre chose est de condamner des abus, autre chose de condamner des institutions bonnes en elles-mêmes, excellentes, éminemment propres à rendre les hommes meilleurs. •

Or, ce sont les institutions qu'on attaque de nos jours avec une violence inouïe, et du même coup, les vérités dont ces institutions sont

tout simplement la sainte et féconde floraison. Le culte de Dieu ne trouve pas plus grâce devant les impies que le culte des Saints. La Croix est honnie comme l'humble relique du martyr ou de la vierge. Rien n'est plus respecté par le sarcasme et par la haine, de tout ce que nous croyons, vénérons et adorons.

Cette fureur de tout insulter est un signe du temps ; mais elle doit en même temps nous servir d'enseignement. Comme les soldats se rallient avec plus d'ardeur autour du drapeau menacé, il nous faut serrer nos rangs et nos cœurs autour de l'Eglise outrageusement vilipendée. L'heure des lâches compromis est passé. Aujourd'hui, sur tout, se vérifie cette parole de nos livres saints : Quiconque n'est pas avec moi, est contre moi. Ce qui est en cause, ce n'est plus un point secondaire de la religion, une cérémonie quelconque ou une opinion libre ; ce qui est en cause, c'est le symbole tout entier, la Croix, l'Évangile, le Christianisme, en un mot, avec toutes ses vérités et tous ses préceptes.

Autre chose encore est en péril. Le christianisme a produit cette magnifique civilisation dont l'Europe est si fière et se rend, hélas ! si indigne.—S'il venait à disparaître, ses œuvres disparaîtraient avec lui. Le défendre, c'est donc défendre, tout ensemble, la Religion et la Société, les deux plus belles causes et les deux choses les plus nécessaires en ce monde.

—*L'Espérance.*

UN PRESENTIMENT.

On était dans cette année de 1859 qui vit s'allumer la guerre entre la France et l'Autriche au delà des Alpes. Je revenais de Venise, où j'avais pris le dernier train qui recevait des voyageurs, tant l'ouverture de la lutte était imminente ! J'avais laissé la ville des doges silencieuse, mais inquiète et profondément émue. Le souffle des événements qui allaient éclater était déjà dans l'air, comme dans une brûlante journée d'été le souffle de l'orage qui va bientôt troubler l'atmosphère. Les Autrichiens avaient des canons braqués sur la Piazza de Santo Marco et sur la Piazzetta, et dans une de mes visites du Lido, où j'allais chercher les souvenirs de lord Byron et où je trouvais le génie autrichien abattant les arbres chantés par l'auteur de Child-Harold pour construire une redoute, j'avais failli être arrêté parce qu'on m'avait dénoncé comme un ingénieur français levant des plans pour le

siège de la ville. A mesure que j'avais en Italie, les symptômes du trouble des esprits augmentaient. On sentait la terre trembler sous ses pieds. A Milan, il y avait eu une échauffourée, et la troupe avait été obligée de tirer. Je trouvai Turin en proie à une panique indescriptible. Les abords de la gare étaient assiégés par une multitude de gens qui demandaient des nouvelles avec anxiété. Les trains de chemins de fer étaient remplis d'officiers qui regagnaient en toute hâte leur corps. Plusieurs de ces jeunes militaires étaient accompagnés de leurs femmes qui pleuraient en offrant leur enfant, peut-être pour la dernière fois, aux baisers paternels. Un de ces officiers me dit tristement :

— Si les Français ne se pressent pas, ils arriveront trop tard. Ils nous vengeront peut-être, mais ils ne nous sauveront pas.

On était alors bien loin des vanteries qui sont venues depuis. On ne songeait plus au fameux aphorisme *Italia fara da se*, et l'on ne prétendait pas que l'armée française ne pouvait que gêner l'armée italienne sur le champ de bataille, où il n'y avait pas trop de place pour celle-ci et où il n'y avait pas de place pour nous. En traversant la France, je vis partout sur la ligne des préparatifs qui auraient révélé à l'œil le plus inexpérimenté des projets d'intervention. Tous les trains avec lesquels se croisait le nôtre étaient remplis de troupes. De longues files de wagons, chargés de chevaux, se dirigeaient vers les frontières de l'Italie. Canons placés sur leurs affûts, munitions, vivres, fantassins, cavaliers, artilleurs, la vapeur, ce puissant cheval de feu, traînait tout. Les gares ressemblaient à des bivouacs, et en voyant l'entrain de nos conscrits, je me rappelai involontairement la phrase de Chateaubriand : " La France est un soldat. Que la trompette sonne, et vous la trouverez à cheval."

C'était la guerre. Avant mon arrivée à Paris, elle était déclarée, commencée. Outre la préoccupation que cause à tout homme de sens et de cœur cette terrible extrémité qu'on appelle la guerre, quand elle s'ouvre entre deux grandes puissances comme la France et l'Autriche, avec ses chances redoutables et son dénouement incertain caché dans les ombres de l'avenir, j'avais un motif particulier de déplorer celle-ci. Au moment où je quittais Paris, une de mes jeunes parentes, Hélène de S..., était au moment d'épouser un jeune homme de la plus haute distinction, Albert de V..., commandant du génie. Ce mariage était le couronnement longtemps rêvé d'une amitié d'enfance. Il comblait les vœux de deux familles honorables et étroitement unies. C'était à la fois un mariage d'affection et de convenance, de raison et de cœur. Hélène de S... était bien la plus charmante jeune fille qu'on pût voir ; le plus souvent vive et riieuse, quelquefois elle se prenait à réfléchir, et alors son regard avait un caractère de profondeur indéfi-

missable. Elle disait, en souriant, qu'il lui semblait voir tourner, sous ses regards, les feuillets de son avenir, et qu'elle en saisissait quelques lignes au passage. Quand on lui demandait si elle y voyait beaucoup de beaux jours, elle secouait la tête avec l'expression du doute. De bonne heure orpheline, peut-être était-ce le reflet de ses malheurs passés qui, par une illusion d'optique qu'on rencontre assez souvent, lui revenaient comme des pressentiments quand elle regardait l'avenir. Son grand père avait été tué dans les guerres de Vendée, à cette grande bataille de Torfou, gagnée par Henri de la Rochejaquelein ; son père en Algérie, son unique frère dans l'expédition de Crimée. Aussi avait-elle coutume de dire que, dans sa famille, on mourait de père en fils sur le champ de bataille et toujours du premier coup de canon. Quand son mariage avec Albert de V . . . fut arrêté, elle y mit pour condition expresse qu'il quitterait la carrière des armes et qu'il entrerait dans la diplomatie : les connaissances acquises de ce jeune homme, son intelligence vive et ouverte, le rendaient propre à tout. Albert de V . . . fit une longue résistance. Il aimait son état, il avait devant lui un grand avenir ; il avait été très-remarqué au siège de Sébastopol. Il fit à sa fiancée toutes les représentations possibles, et la querella doucement sur ce qu'il appelait les rêves de son imagination. Rien n'y fit. Hélène fut inexorable.

— Si j'épousais un officier, lui dit-elle, je croirais mettre moi-même le feu au canon destiné à me rendre veuve.

Albert lui représenta qu'il avait couru devant Sébastopol tous les périls qu'un homme de guerre peut courir, qu'il avait vu tomber des milliers de soldats à côté de lui, sans avoir reçu lui-même une égratignure.

— Oui, c'est là que mon pauvre frère est mort, répondit tristement Hélène. Si j'avais, à cette époque, porté votre nom, sans doute vous auriez eu le même sort.

Il fallut céder devant cette insistance opiniâtre et touchante, qui n'était, après tout, que le témoignage d'une affection profonde. Albert de V . . . promit de quitter la profession des armes et d'entrer dans la diplomatie.

Les choses en étaient là quand je partis pour l'Italie, vers la fin de novembre 1858. Qu'était-il advenu depuis ? La démission avait-elle été donnée ? Le mariage avait-il eu lieu ? Avec la vie errante que j'avais mené depuis plusieurs mois, visitant les grands centres artistiques de l'Italie, Raphaël à Rome, le Titien et le Tintoret à Venise, enfoncé dans les galeries de tableaux, admirant les églises, et, comme un nomade de la civilisation, promenant mon domicile errant d'hôtel en hôtel, il m'avait été impossible de rien savoir de la destinée de ma

jeune parente. Je n'avais écrit à personne, et les lettres qu'on m'aurait écrites n'auraient su où me prendre. Le jour même de mon arrivée à Paris, ma première visite fut pour l'oncle et le tuteur d'Hélène; c'était lui qui avait élevé l'orpheline; sa fille avait à peu près le même âge, et les deux cousines étaient inséparables.

Je sonnai avec l'hésitation d'un homme qui ne sait pas si la personne qu'il cherche habite encore sous le toit où il l'a laissée. Ce fut la vieille Gertrude, la gouvernante d'Hélène, qui m'ouvrit.

— Bonté du ciel! s'écria-t-elle en me voyant. C'est vous, monsieur!

— Qu'y a-t-il donc? demandai-je effrayé de son air désespéré.

— Il y a, monsieur, que tout est perdu!

Un frisson me passa dans les veines.

— Que dites-vous là? m'écriai-je. Notre pauvre Hélène, si jeune, si belle, si souriante à la vie, serait-elle morte?

— Non, monsieur, pas précisément, mais...

— Comment, pas précisément. Serait-elle malade?

— Non, monsieur, pas précisément...

— Allons, expliquez-vous, Gertrude. Vous me mettez à la torture. Hélène n'est pas précisément morte; elle n'est pas précisément malade. Qu'est-elle donc? Est-elle mariée?

— Non, monsieur, pas précisément...

— Encore le même mot qui revient! Voyons, serait-elle veuve?

— Non, monsieur, pas précisé.....

— C'est trop fort! Introduisez-moi auprès d'elle, Gertrude.

— Ah! monsieur, ne vous fâchez pas. Nous sommes bien malheureuses.

Aussi c'est la faute de M. Albert. Partir un 13 et un vendredi! Je le lui avais bien dit pourtant. Mais ces jeunes gens et ces militaires, ça ne craint rien.

— Albert est donc toujours au service?

— Puisque je vous dis qu'il est parti un vendredi et un 13.

— Je vous ai parfaitement entendu, Gertrude.

Je fis un mouvement pour ouvrir la porte du salon et pour entrer afin d'échapper au bavardage de la vieille gouvernante. Elle me barra le chemin.

— Monsieur, dit-elle, vous êtes un ancien ami de la famille de ma jeune maîtresse, je vous dirai une chose que je ne lui ai jamais dite.

— Dites vite, ma bonne Gertrude.

— Eh bien, monsieur, le jour où M. Albert est parti, c'est-à-dire un vendredi et un 13. savez-vous ce qui est arrivé?

— Non, en vérité.

— Eh bien, Jean, le domestique, a renversé une salière pleine sur la nappe, et notre chien de Terre-Neuve, le vieil Hylax, qui avait tant

hurlé le jour de la mort du frère de mademoiselle, n'a pas cessé de hurler de la nuit. Vous comprenez n'est-ce pas ?

— En aucune façon.

— Quoi, vous ne comprenez pas que M. de V... ne reviendra pas et que tout est fini ?

A bout de patience, j'ouvris la porte, sur le bouton de laquelle ma main était restée posée, et j'entrai. Je trouvai Mlle de S... assise sur une chaise longue. Hélène était languissante et pâle. Son teint ordinairement nuancé de rose, était d'une blancheur mate. La flamme qui rayonnait naguère dans ses yeux si expressifs s'était éteinte. Elle était sans force et sans ressort ; on eût dit que la vie avec tout son sang s'était retirée au cœur. Elle ne put se lever, et me tendit la main.

— Ah ! vous voilà, me dit-elle d'une voix si faible qu'elle ressemblait à un gémissement.

— Que se passe-t-il donc ici ? lui demandai je. Gertrude me reçoit avec des cris de douleur, vous avec un long soupir. Je vous ai quittée rayonnante de santé, de beauté, toute joyeuse et souriant à l'avenir et au bonheur...

— Le bonheur est parti ! interrompit-elle d'une voix presque inarticulée.

Je m'assis auprès d'elle, et je lui pris la main.

— Chère Hélène, lui dis je, vous connaissez ma vieille amitié pour vous et pour les vôtres. Dites-moi vos chagrins. Albert aurait-il des torts envers vous ?

A ce nom, il y eut en elle une commotion soudaine, comme si une étincelle électrique l'avait touchée. Son œil se ranima, elle releva fièrement la tête et s'écria d'une voix accentuée :

— Albert est un noble cœur, incapable d'avoir un tort. Je le plains et je me plains, voilà tout.

La glace était rompue. Il avait fallu un grand effort à Hélène pour me parler d'Albert ; maintenant c'était un soulagement pour elle que d'épancher sa douleur. Elle me raconta en détail ce qui s'était passé ; j'abrége son récit.

Il était convenu qu'Albert donnerait sa démission ; mais lorsqu'il se présenta au ministère de la guerre, on lui dit obligeamment qu'il était porté pour la première promotion de la Légion d'honneur qui devait avoir lieu au mois d'août 1859. Puisque son mariage était fixé au mois de septembre, pourquoi n'attendrait-il pas jusque-là ? Il quitterait l'état militaire avec les honneurs de la guerre, en emportant la croix qu'on n'avait pu lui donner en Crimée, parce qu'il avait gagné presque coup sur coup deux grades. La perspective avait quelque chose de bien séduisant pour un jeune officier. En donnant sa démission, il perdait

naturellement les deux grades conquis sur le champ de bataille ; du moins il emporterait la croix comme un souvenir de sa carrière militaire. Le général dont il était l'aide de camp et qui devait lui servir de témoin le jour de son mariage insista beaucoup sur cette idée ; et, l'oncle d'Hélène s'étant joint à lui, Albert céda, malgré la répugnance d'Hélène qui, par un pressentiment dont elle ne pouvait se rendre compte, avait peur de ce retard.

—Je me disais intérieurement, ajouta-t-elle, qu'il en est du bonheur comme de l'occasion, qu'il faut saisir aux cheveux.

Seule de son avis, elle n'osa protester. Albert demeura donc encore pour quelques mois au service.

Un soir c'était à la fin d'avril 1859. M. de V... qui venait comme à l'ordinaire faire sa cour, entra au salon en portant sur son front, ordinairement si ouvert, les traces visibles d'une grave préoccupation.

—Qu'avez-vous ? s'écria Hélène. Il vous est certainement arrivé un malheur.

—Non, dit M. de V..., mais je viens d'apprendre au ministère une nouvelle.

—Laquelle ?

—Hélène, j'hésiterais à répondre à une femme ordinaire. Mais vous êtes petite-fille, fille et sœur de militaires.

—Albert, vous n'êtes plus militaire.

—Je le suis encore, Hélène. Je n'ai pas donné ma démission.

—Mais vous la donnerez, n'est-ce pas ?

—Je ne puis plus la donner. Nous allons avoir la guerre.

—Personne ne le sait encore, fit observer la cousine d'Hélène.

—Je le sais, moi, reprit tristement M. de V..., cela suffit.

—Ainsi, vous allez partir ? demanda Hélène qui se sentait défaillir.

—Dans huit jours le général m'emmène. J'ai à peine le temps d'acheter des chevaux.

—Et vous m'abandonnez !

—Hélène, mon amie d'enfance, je vous aime plus que ma vie, vous le savez. Mais laissez-moi maintenir intact l'honneur du nom que vous devez porter. Avec la permission de votre oncle, je vous offre cet anneau de fiançailles que nous ferons bénir demain.

Hélène le repoussa avec un geste désespéré.

—Malheureux, s'écria-t-elle, que faites-vous ? Vous voulez donc mourir ? Vous ne savez donc pas que dans ma famille nous marquons pour la mort tous ceux qui nous sont chers ? Non. Vous ne m'êtes rien. Partez, puisque votre honneur le veut, et que Dieu vous conduise ; je n'ose dire : qu'il vous ramène !

Les huit jours s'écoulèrent avec la rapidité de l'éclair. Par un

accord tacite, on ne parla point du départ. On n'échangea que des propos indifférents ; mais derrière ces paroles banales vibraient de temps à autre dans l'accent de la voix les sentiments dont les cœurs étaient pleins. Le dernier jour, c'était un jeudi soir, Albert vint faire sa visite d'adieu. Sa mâle figure était empreinte d'une douleur virile. Il contempla longtemps Hélène, comme s'il avait voulu emporter sa chère image au plus profond de son cœur. Puis s'avançant vers elle, il lui demanda la permission de lui baiser la main.

— Albert, lui répondit-elle, sous le coup de la même préoccupation, inquiète et presque superstitieuse, je ne suis pas votre fiancée. Laissez ma main. Mais prenez cette médaille de la sainte Vierge qui a été bénie par Pie IX, passez-la à votre col, et promettez-moi de prier avant chaque combat cette sainte patronne. Votre prière rencontrera toujours la mienne au pied de son trône. Adieu, Albert ! que Dieu soit avec vous ! qu'il vous protège.

— Et qu'il vous soutienne chère Hélène ? Je tiendrai fidèlement la promesse que vous me demandez et que je vous fais de bien bon cœur. Votre médaille ne me quittera pas. Adieu !

Après cette parole, Albert, qui avait besoin de toute sa force d'âme pour maîtriser sa douleur, sortit.

— Je sentais ma vie s'en aller avec lui, ajouta Hélène en terminant son mélancolique récit. C'est fini. Je sais que je ne le reverrai plus. J'ai voulu faire prendre le change au malheur, en n'acceptant pas l'anneau de fiancée que me présentait Albert ; mais on n'échappe pas facilement au malheur, cet oiseau de proie, dont l'œil perçant découvre de loin et partout les victimes désignées. Comme mon grand-père, comme mon père, comme mon frère, Albert sera tué à la première bataille. Le premier coup de fusil tiré sera pour lui.

Je querellai doucement Hélène sur ses idées noires. Pourquoi manquer ainsi de confiance dans la Providence ? Pourquoi se créer des malheurs imaginaires ?

Un éclair d'impatience passa dans les yeux d'Hélène.

— Vous ne croyez donc pas aux pressentiments ? dit-elle. Nous avons payé cher, dans notre famille, le droit d'y croire.

Heureusement, devant cette prévoyance pessimiste et cette douleur obstinée, les belles et hautes idées de Joseph de Maistre sur la prière, considérées comme cause seconde et faisant ainsi portion du décret éternel, me revinrent en mémoire. Hélène était une vraie chrétienne. A mesure que je lui exposais ces idées, son front se rassérénait. Si l'ombre répandue sur sa physionomie ne se dissipait pas entièrement, il se faisait des éclaircies. Quand j'eus fini, elle se leva, comme si la force lui était revenue.

—Merci, me dit-elle de sa voix douce et mélodieuse, merci ! Vous m'avez apporté un moyen d'échapper au découragement de mon impuissance, et au désespoir de mon inutilité. Je vous comprends. Dieu, dans son infinie bonté, a bien voulu permettre que nous fissions violence à sa miséricorde par la prière, cette force qui est toute-puissante, parce que c'est lui qui nous l'a donnée. J'ai maintenant un but certain, une occupation pour le désœuvrement de mon âme. Je puis lutter. Pendant qu'Albert combattra, je prierai.

Elle appela Gertrude.

—Ma bonne Gertrude, lui dit-elle, à partir de demain, nous commencerons des neuvaines à Notre-Dame des Victoires, et nous irons tous les soirs prier à l'autel privilégié pour la conservation de M. de V...

—A quoi bon, répliqua la vieille Gertrude d'une voix grondeuse, mademoiselle oublie donc qu'il est parti un vendredi et le 13 du mois ?

—Je n'oublie rien, Gertrude. Mais nous irons prier comme je te l'ai dit.

—Encore, si Jean n'avait pas renversé la salière sur la table !

—Et si le chien n'avait pas hurlé, n'est-ce pas, Gertrude, interrompis-je. Allons, ne troublez plus l'esprit de notre chère Hélène avec ces folles visions. Est-ce que vous croyez que le vendredi et le 13 sont des jours où la bonté de Dieu s'endort, et que la maladresse de Jean ou le hurlement d'un chien l'empêchent d'entendre une prière fervente sortant d'un cœur fidèle et soumis ?

—Je ne dis pas cela, monsieur, répliqua Gertrude un peu embarrassée. Je récite mon chapelet comme une autre le samedi. Mais vous ne m'ôtez jamais de l'idée qu'il ne faut rien entreprendre le vendredi. C'est un jour de malheur. Si je vous disais qu'ayant commencé un tricot le vendredi, je découvris à la fin que la moitié des mailles étaient coulées...

Comme je vis que dame Gertrude était en train de conter, je me levai et je pris congé d'Hélène en lui promettant de venir la voir au moins deux fois par semaine.

Je tins ma promesse. Je la trouvai toujours triste, mais plus forte. Elle allait passer trois heures chaque jour à Notre-Dame des Victoires. Elle en rapportait du courage. Sa douleur était devenue du recueillement, on sentait en la voyant qu'elle était toujours en présence de Dieu ; sa belle âme transpirant à travers sa forme physique comme une lampe à travers les parois d'un vase d'albâtre, lui donnait une expression de beauté presque surnaturelle.

—Eh bien, lui dis-je un jour où je la trouvai revenant de l'église, comment êtes-vous ?

—Toujours inquiète. Mais, grâce à vous, je lutte. Il me semble que ma cause est pendante devant le tribunal de Dieu, et que j'ai là-haut une grande avocate qui parle pour moi.

M. de V... ne laissait échapper aucune occasion de donner de ses nouvelles à l'oncle de Mlle de S... Le régiment auquel il appartenait faisait partie du corps d'armée du général Mac-Mahon. Il n'y avait eu encore que des escarmouches de peu d'importance, mais on attendait prochainement une affaire sérieuse, où le corps commandé par le général serait, selon toutes les probabilités, engagé. M. de V... portait toujours la médaille que lui avait remise Mlle de S... au moment du départ et il tenait fidèlement la promesse qu'il lui avait faite. Du reste, il était plein d'espoir ; il n'aspirait qu'à combattre et il ne doutait pas de la victoire. Il y avait dans cette lettre un souffle militaire, comme un écho lointain du clairon et du tambour.

Mlle de S... redoubla ses prières. Les moments étaient courts et le temps précieux.

On était entré dans le mois de juin. L'attente publique était vivement surexcitée. Il était évident, grâce à la position des deux armées, qu'une grande bataille était imminente. Quelle en serait l'issue ? Quelle quelle fût, il y aurait bien des familles en deuil. Les généraux et les politiques, qui ne s'occupent que des résultats, ne comptent pas les morts ; mais les familles qui les perdent les comptent et les pleurent. Elles se demandent si ces guerres, qui moissonnent tant de vies, causent tant de malheurs, nécessitent tant de dépenses et font couler tant de sang et de larmes, valent ce qu'elles coûtent. Paris, la France, l'Europe étaient donc dans une attente fiévreuse ; toutes les pensées étaient tournées vers l'Italie. Un soir, j'appris très tard dans un salon où se trouvaient plusieurs hauts fonctionnaires, que la nouvelle d'une grande bataille engagée aux environs de Magenta était arrivée dans la journée. On ne savait pas encore si elle était perdue ou gagnée.

Le lendemain, dès huit heures du matin, je courus chez l'oncle d'Hélène. Je montai quatre à quatre l'escalier, et trouvant la porte de l'appartement ouverte, et tout sens dessus dessous comme dans une maison où quelque chose d'extraordinaire s'est passé, je fus saisi d'une inquiétude mortelle. Je pressai le pas et j'ouvris la porte du salon. Quel spectacle se présenta à ma vue : Hélène évanouie était étendue dans un grand fauteuil ; la vieille Gertrude lui faisait respirer des sels, et la cousine d'Hélène passant ses bras autour d'elle la soutenait de son mieux.

—Mon Dieu ! m'écriai-je, en voyant une lettre ouverte étendue sur les genoux d'Hélène, aurait-on reçu une mauvaise nouvelle sur Albert ?

A ce nom si cher, la jeune fille, sortant de son évanouissement, ouvrit les yeux. Dès qu'elle m'aperçut, elle me tendit la lettre.

—Ah ! murmura-t-elle d'une voix encore faible, Dieu a été bien bon pour nous. Lisez, mon ami. Albert vit, il a conquis sur le champ de bataille cette fatale croix, qui a failli nous coûter si cher. La joie fait mal ; mais heureusement elle ne tue pas !

Je lus rapidement la lettre et je vis que la bataille de Magenta était gagnée et qu'Albert de V. . . , qui s'était couvert de gloire, avait été non-seulement décoré, mais nommé lieutenant-colonel sur le champ de bataille. Il avait reçu une balle, mais le coup avait été amorti par la médaille que lui avait donnée à son départ la pieuse Héléne. Comme son corps avait beaucoup souffert, il fit partie de la réserve pendant le reste de la campagne. Quelques semaines après, la campagne finissait, et M. de V. . . , fidèle à sa parole, donnait sa démission au grand regret de son général, M. de Mac-Mahon, devenu maréchal, qui n'en voulut pas moins servir de témoin au jeune et brillant officier.

Je m'approchai de la mariée, qui m'avait fait l'honneur de me prier d'être son témoin avec son oncle, et je lui dis, après la cérémonie nuptiale, pendant que ravissante de beauté et dans cet épanouissement de joie que donne un bonheur qu'on a cru à jamais perdu, elle recevait, à la sacristie, les hommages d'une foule brillante et parée :

—Eh bien, madame, croyez-vous encore aux pressentiments ?

—Toujours ; mais, grâce à vous, je crois encore plus à la prière.

Quant à Gertrude, sa croyance aux présages avait été un peu ébranlée par le retour inespéré de M. de V. . . Il avait fallu toute l'affection qu'elle portait à sa maîtresse pour qu'elle pardonnât au jeune officier le démenti incivil, donné par son retour inexplicable, à la superstition populaire du vendredi et du 13. Mais un jour vint où elle releva la tête. Elle m'arrêta sur le seuil de la porte et me dit d'un air provoquant :

—Vous savez pourquoi M. de V. . . est revenu ?

—J'imagine que c'est pour épouser notre jeune Héléne.

—Ne plaisantez pas sur les choses sérieuses, interrompit Gertrude. J'ai découvert le grand secret !

—Quel secret ?

—Le secret du retour inespéré de M. de V. . .

—Voyons cela.

—Son ancien brossier, qui est devenu son domestique, pressé de questions par moi, m'a assuré que son maître était parti si tard le vendredi, qu'il n'était pas sûr que minuit n'eût pas sonné à la pendule. C'était donc le samedi.

—Comme cela se rencontre ! Mais la salière versée sur la table.

—Jean m'a juré qu'il avait tracé une croix sur le sel avec son pouce, ce qui conjure le mauvais présage.

—Vilain malpropre ! Et l'aboïement d'Hylax ?

—La nuit même, il y a eu dans la maison du capitaine un enfant qui est mort du croup.

—On ne peut mieux. Tout s'arrange à merveille. M. de V... est revenu sain et sauf, notre Hélène est mariée et heureuse, et dame Gertrude croit toujours aux présages.

—Plus que jamais, répliqua la vieille gouvernante, en me jetant un regard de triomphe.

BIBLIOGRAPHIE.

MESSAGE DU GOUVERNEUR DU WISCONSIN.

Le général Lucius Fairchild, gouverneur du Wisconsin, à qui nous avons eu l'honneur d'être présenté, l'été dernier, dans un voyage que nous avons fait dans les Etats de l'ouest, a bien voulu nous adresser son message annuel à la législature du Wisconsin. C'est une gracieuseté à laquelle nous n'avons pas droit de nous attendre et dont nous avons été infiniment honoré : nous offrons à Son Excellence nos plus vifs remerciements pour ce souvenir de notre passage rapide à travers son beau pays.

Ce message renferme des données importantes sur ce grand pays de l'Ouest qui étonne toujours et par son immensité et ses vastes ressources. Nous y avons trouvé, surtout, des statistiques intéressantes sur l'éducation dans ces régions si reculées. Ainsi nous y voyions que le nombre des enfants au-dessus de quatre ans est de 370,000 dans le Wisconsin et que sur ce nombre il y en a près de 250,000 qui ont fréquenté les écoles pendant l'année dernière. La recette totale des écoles, tant par la vente des terres appropriées à cet effet que par le produit des écoles elles-mêmes, s'est élevée à l'énorme somme de \$2,700,000. Il reste encore 914,000 acres de terre à vendre dont le gouvernement destine le prix au soutien des écoles dans ce territoire étendu.

Ce sont là des chiffres éloquentes qui parlent hautement de la valeur que nos puissants voisins savent donner à l'instruction populaire. Le Message réfère à plusieurs autres sujets généraux d'une grande vitalité et entre dans des détails particuliers au pays, ce qui en fait un document important à consulter.

LA LETTRE À L'ÉCOLIER.

Autour du bon aïeul la famille s'assemble,
 La lettre est achevée, on la relit ensemble,
 Et le père et les sœurs, avant de la plier,
 Ajoutent quelques mots, quelque grâce nouvelle
 Aux tendres souvenirs que la main maternelle,
 Avec tant d'abondance adresse à l'écolier.

Sur le papier chéri la maison toute entière
 Exhale son parfum, projète sa lumière ;
 Le message s'anime et palpite d'amour ;
 Il prend une aile, il part, un ange le protège,
 Il a franchi l'espace, il arrive au collège,
 Où l'exilé l'appelle en comptant chaque jour.

Talisman de bonheur, la lettre de famille
 Pa le de l'agneau blanc, des fleurs de la charmillie,
 D'un violier sur le toit, du moindre événement,
 De ces riens enchanteurs qui plaisent à l'enfance,
 De ces premiers trésors de joie et d'innocence,
 Dont le charme si pur nous occupe un moment.

La lettre dit aussi que, pour orner sa tête,
 L'ambitieux aïeul, au grand jour de sa fête,
 Demande à l'écolier quelques lauriers nouveaux,
 Puis, ce sont des leçons de sagesse fidèle,
 Et des baisers promis, si, redoublant de zèle,
 L'enfant peut, une fois, dépasser ses rivaux.

L'enfant est un miroir, une onde transparente,
 Le bord, triste ou joyeux, paraît dans l'eau courante ;
 La famille le sait, et, pour que son ruisseau
 Ne reflète jamais que de riantes choses,
 Au rivage qu'elle aime elle plante des roses,
 Où butine l'abeille, où voltige l'oiseau.

La lettre de famille enchante la mémoire,
 Retrempe notre cœur, nous fait aimer et croire ;

L'enfant se sent plus fort le jour qu'il la reçoit,
 Et plus d'un compagnon, confident de l'enfance,
 Recueille, en la lisant, sa part de la semence
 Qu'une mère chrétienne a toujours sous son toit.

Partez donc, volez donc, ô messages des mères !
 Allez trouver l'enfant, plus promptes, plus légères,
 Que le ramier d'Asie au vol capricieux
 Qui va du cannelier au bois, à la fontaine,
 Aux bosquets près du fleuve, en apportant la graine,
 D'où sortiront plus tard des arbres précieux.

M. VIOLEAU.

CHRONIQUE.

Depuis plusieurs jours, une vive polémique s'est élevée entre les journaux libres penseurs qui, prétendant que les femmes ne sont pas à la hauteur de leurs maris et de leurs fils élevés à l'école de MM. Michelet, Quinet, Schérer, Havin et Guérout, réclament pour elles une éducation laïque et universitaire; et les champions catholiques qui, Mgr l'évêque d'Orléans en tête, affirment que si la société se soutient encore, c'est grâce à l'éducation chrétienne des femmes. Nous n'avons pas besoin de dire de quel côté nous nous rangeons dans ce grand débat. Que veut-on et que demande-t-on? Qu'on fasse de nos sœurs et de nos filles d'insupportables pédantes comme *Mlle de la Quintinie*? Alors qu'on ouvre un pensionnat libre-penseur, un Saint-Cyr hégélien, dont Mme Georges Sand sera la Maintenon, où M. Michelet fera un cours sur le mariage; M. Jourdan, le saint-simonien, sur les droits des femmes, et M. Sainte-Beuve sur la morale. S'il se trouve un libre-penseur assez insensé pour y envoyer sa fille, nous le déclarons digne d'être envoyé lui-même, tout droit, aux petites-maisons. Nous demeurons confondus devant l'incommensurable fatuité de certains hommes de nos jours qui s'imaginent être supérieurs aux femmes parce qu'ils ont dans leur poche un diplôme de bachelier ès-sciences ou de bachelier ès-lettres. Dans leur poche, très-bien; mais qu'ont-ils donc, ces superbes philosophes, dans leur cœur et dans leur esprit? Que savent-ils de Dieu, de l'âme, de l'immortalité, des devoirs, du bien et du mal, du vice et de la vertu? Rien. Est-ce là ce qu'ils veulent qu'on enseigne aux femmes? M. Schérer est parti pour aller

à la recherche d'une croyance, et M. Sainte-Beuve a mis à la voile pour tâcher de découvrir une morale nouvelle. Bon voyage ! nous verrons à leur retour. En attendant qu'ils nous laissent la morale chrétienne appuyée sur la foi en Jésus-Christ. Un des leurs, M. Renan, s'est écrié dans un moment lucide : " O père céleste, tu n'as pas voulu que nos doutes reçussent une claire réponse afin que la foi au bien ne restât pas sans mérite et que la vertu ne fût pas un calcul. C'est de nos dispositions intérieures que tu as voulu faire dépendre notre foi." Bossuet avait dit plus brièvement, selon sa coutume : " Nettoie à Dieu son temple," pour indiquer que c'était la corruption du cœur qui engendrait l'incrédulité de l'esprit. Mais M. Renan n'en adopte pas moins l'idée de Bossuet en la délayant. Voilà donc les philosophes eux-mêmes obligés de reconnaître la nécessité de la foi. Alors pourquoi reprochent-ils aux femmes de croire ?

Du reste, cette question a été traitée d'une manière complète et définitive, et un livre en est sorti : *la Seconde éducation des filles*. C'est là qu'on verra les beaux résultats de cette éducation philosophique, à laquelle on nous propose de revenir aujourd'hui. L'expérience n'est pas à faire, elle a été faite, et l'on sait si les femmes du dix-huitième siècle se sont bien trouvées d'avoir pris les philosophes pour maîtres et pour directeurs. Elles avaient tout étudié, la chimie, la physique, l'histoire naturelle, les mathématiques ; la science devait remplacer pour elles la foi perdue. Quelques-unes, comme la marquise du Châtelet, n'avaient pas reculé devant les mathématiques transcendantes, et ceux qui ont lu le terrible livre de l'abbé Maynard sur Voltaire, n'ignorent pas jusqu'à quels scandaleux désordres cette savante femme descendit. Il y en eut qui abordèrent jusqu'à l'anatomie. Eh bien, ces libres penseurs furent de misérables femmes qui, par leurs folies et leurs débordements, préparèrent les sanglantes tragédies qui marquèrent la fin du siècle. Tout ce savoir qu'on propose aux femmes de nos jours, toute cette fausse philosophie, toute cette culture superficielle qui n'arrivait pas jusqu'aux profondeurs de l'âme, parce qu'elle était séparée de la foi religieuse, de l'idée de Dieu, laissèrent les âmes de ces femmes si vides que, lorsque Rousseau parut avec ses chimères du sentiment, elles le reçurent comme un libérateur, et lui dressèrent presque des autels, heureuses de renoncer à penser pour se borner désormais à sentir. N'est-ce pas assez de cette épreuve ? A quoi bon la recommencer pour arriver au même résultat ? Laissez donc aux femmes la boussole qui les conduit, le phare qui les éclaire, la force qui les aide à vaincre leurs défauts, et permettez-moi d'ajouter, en songeant à celles qui ont le malheur d'avoir des maris ou des fils libres penseurs, la force qui les aide à supporter les vôtres.

LE MOIS D'AVRIL.

Avril, l'honneur et des bois
 Et des mois ;
 Avril, la douce espérance
 Des fruits qui, sous le coton
 Du bouton,
 Nourrissent leur jeune enfance ;

Avril, l'honneur des prés verts,
 Jaunes, pers,
 Quoi, d'une humeur bigarrée,
 Emaillent de mille fleurs,
 De couleurs,
 Leur parure diaprée ;

Avril, l'honneur des soupirs
 Des zéphyr,
 Qui, sous le vent de leur aile,
 Dressent encore ès forêts
 De doux rets,
 Pour ravir Flore la belle ;

Avril, c'est ta douce main
 Qui, du sein
 De la nature, desserre
 Une moisson de senteurs,
 Et de fleurs
 Embasment l'air et la terre.

Avril, la grâce et le ris
 De Cypris,
 Le flair et la douce haleine ;
 Avril, le parfum des dieux
 Qui des cieux
 Sentent l'odeur de la plaine ;

C'est toi, courtois et gentil,
 Qui d'exil
 Retires ces passagères,
 Ces arondelles qui vont,
 Et qui sont
 Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
 Et le thym,
 L'œillet, le lis, et les roses,
 En cette belle saison,
 A foison,
 Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
 Doucelet,
 Découpe, dessous l'ombrage,
 Mille fredons babillards,
 Frétilards,
 Aux doux sons de son ramage.

REMI BELLEAU*.

* Remi Belleau vécut de 1528 à 1577 ; il fut le précepteur de Charles de Lorraine, depuis duc d'Elbeuf, et grand écuyer de France. On le surnommait le gentil Belleau, le peintre de la nature.